Tassa Riscossa - Taxe Perçue. ASTI CPO

SODALITIUM

N° 68

Anno XXXIV n. 2 - Ottobre 2018 - Sped. a. p. - art. 2 - comma 20/c, Legge 662/96 - Filiale di Asti - Organo ufficiale del Centro Librario *Sodalitium* - Loc. Carbignano, 36. 10020 VERRUA SAVOIA (TO) Tel. +39.0161.839.335 - Fax +39.0161.839.334 - In caso di mancato recapito, rinviare all'ufficio C.R.P. ASTI per restituzione al mittente che si impegna a corrispondere la relativa tariffa

"Sodalitium" Periodico
n° 68, Anno XXXIV n° 2/2018

Editore *Centro Librario Sodalitium*

Loc. Carbignano, 36. 10020 VERRUA SAVOIA TO
Tel.: 0161.839335 Fax: 0161.839334 - CCP 36390334
INTERNET: www.sodalitium.eu - email: info@sodalitium.eu

Direttore Responsabile *don Francesco Ricossa*
Autorizz. Tribunale di Ivrea n. 116 del 24-2-84
Stampa: - Alma tipografica Villanova M.vì.
Le présent numéro
a été achevé de rédiger le 24/09/2018

Ai sensi del regolamento UE 2016/679 in materia di protezione dei dati personali, i dati forniti dai sottoscrittori degli abbonamenti verranno trattati in forma cartacea ed automatizzata e saranno utilizzati esclusivamente per invio del giornale oggetto di abbonamento o di altre nostre testate come copie saggio e non verranno comunicate a soggetti terzi. Il conferimento dei dati è facoltativo ed è possibile esercitare i diritti di recesso facendone richiesta al Centro Librario Sodalitium.

En couverture : Les noces de Cana (œuvre du peintre flamand Maarten de Vos, 1596, cathédrale d'Anvers).

Sommaire

Éditorial **p. 2**
Les noces de Cana, le premier miracle accompli par Jésus, et la médiation de Marie **p. 5**
La secte maçonnique, 1717-2017 : 300 ans de franc-maçonnerie moderne **p. 21**
Le général Hermann Kanzler **p. 53**
Bergoglio change le Catéchisme à propos de la peine de mort **p. 61**
RECENSIONS
Gérard ou Guérard ? **p. 66**
La vergogna della tradizione **p. 72**
VIE DE L'INSTITUT **p. 73**
L'apostolat de l'abbé Arnold Trauner, membre de l'Institut Mater Boni Consilii **p. 73**
Vie de l'Institut du 15/5/17 au 24/06/18 **p. 75**

Éditorial

"Le hiatus entre les affirmations des Papes du XIX^e^ siècle et la nouvelle vision qui commence avec l'encyclique Pacem in terris est ***évident*** *et on a beaucoup débattu sur lui. Il est aussi au cœur de l'opposition au Concile de Lefebvre et de ses adeptes*". Ce n'est pas la première fois que Joseph Ratzinger exprime son opinion sur l'inconciliabilité entre l'enseignement de l'Église ("les affirmations des Papes du XIX^e^ siècle") et l'enseignement moderne (*Dignitatis humanæ* ou - comme ici - *Pacem in terris*) : nous en avons déjà parlé à propos du discours à l'occasion des vœux à la Curie Romaine du 22 décembre 2005, cf. *Sodalitium* n° 59, pp. 28-30. Le hiatus (au sens figuré d'"interruption", "solution de continuité") est donc "évident", autrement dit immédiatement et totalement compréhensible.

"Le hiatus entre les affirmations des Papes du XIX^e^ siècle et la nouvelle vision qui commence avec l'encyclique *Pacem in terris* est évident et on a beaucoup débattu sur lui. Il est aussi au cœur de l'opposition au Concile de Lefebvre et de ses adeptes".

Le passage de Ratzinger que nous avons cité est daté du 29 septembre 2014, mais était jusqu'alors inédit (il a été publié par *Il Foglio* le 8 mai 2018) et est extrait d'un texte envoyé par le "*Pape émérite*" à l'ancien président du Sénat italien, le libéral Marcello Pera, en commentaire de son livre publié en 2015, *Diritti umani e cristianesimo. La Chiesa alla prova della modernità*. Il n'y a donc pas de continuité entre le magistère des Papes et la nouvelle doctrine

sur la liberté religieuse, **c'est évident :** cela saute aux yeux, il n'y a pas besoin de démonstration ; en deux lignes Ratzinger met à la poubelle de la théologie toutes les tentatives désespérées de conciliation mises en acte par quiconque s'efforce de croire encore au magistère et à son autorité, comme Dom Basile du Barroux, le père de Blignières, l'abbé Lucien, et d'autres. Mais cela ne signifie pas que Ratzinger croie un instant que le magistère de l'Église contre la liberté religieuse soit encore à prendre en considération ! En effet, il n'écrit pas "magistère" mais "affirmations". Il ne dit pas, comme nous, "de l'Église", mais : "des Papes du XIX^e^ siècle". Les Papes du XIX^e^ siècle - pour Ratzinger - n'enseignent pas mais affirment, et bien évidemment, sont enfermés - allons donc ! - par la cage de l'historicisme, dans le XIX^e^ siècle (gare à en sortir, gare à prétendre enseigner une vérité immuable, et pas seulement une opinion muable).

Jamais comme au cours de ces dernières années, depuis que Jorge Mario Bergoglio a été élu (attention ! seulement élu) au Souverain Pontificat, s'élèvent les voix de certains membres (*materialiter*) de la "hiérarchie" qui arrivent à parler parfois même d'**hérésie,** ou à mettre quand même en doute des documents du "magistère". Après le front ouvert par *Amoris lætitia* (où est mise en cause toute la morale chrétienne sur le péché, le mariage, l'adultère, les sacrements de pénitence et de l'eucharistie) s'est ouvert aussi celui concernant la communion aux hérétiques, qui a divisé l'*épiscopat* allemand. Des *cardinaux* comme Burke, Brandmüller, les défunts Meisner et Caffarra, les *cardinaux* Pujats et Eijk, soutenus par des *évêques* comme les trois Kazakhs, Peta, Lenga et Schneider, les Italiens Vigano et Negri, Mgr Laun (auxiliaire de Salzbourg), un théologien (toujours, bien évidemment, à la retraite…) comme Mgr Livi, sans parler des nombreux "correcteurs filiaux" parmi lesquels - mais tiens, tiens ! - même Mgr Fellay, ont parlé de rupture, d'incompatibilité avec la Foi et la Morale, et même d'hérésie. Mais ces réactions désordonnées ne donnent, pour le moment, aucune espérance. Tout d'abord parce qu'ils disent précisément "corrections filiales", reconnaissant ainsi en J. M. Bergoglio leur Père et le Vicaire du Christ. Ils entendent donc s'opposer au Vicaire du Christ et condamner ou mettre de côté les documents de son magistère comme s'ils n'existaient pas. Exactement comme fait Ratzinger avec les "affirmations des Papes du XIX^e^ siècle". Ensuite, pourquoi ont-ils tous (sauf peut-être Mgr Fellay, au moins jusqu'à maintenant) accepté Vatican II et ses réformes, la liberté religieuse, la collégialité, l'œcuménisme, le dialogue interreligieux, la réforme liturgique, le nouveau code de droit canon (qui admet des cas dans lesquels on peut donner des sacrements aux non catholiques : cf. *Sodalitium* n° 56 pp. 20-27, *Le nouveau code de droit canon, l'administration des sacrements et l'œcuménisme*). Et alors ? À juste titre, celui qu'ils reconnaissent comme Vicaire du Christ leur répond qu'il ne fait rien d'autre qu'appliquer le Concile. Et comment peut-on opposer à la morale matrimoniale d'*Amoris lætitia* le "magistère" de Paul VI et Jean-Paul II, avec toute leur "sainteté" canonisée ? *Amoris lætitia* s'oppose à Paul VI et Jean-Paul II ? Mais *Pacem in terris* et *Dignitatis humanæ* s'opposent aussi de manière **évidente** aux affirmations des Papes du XIX^e^ siècle, et tous ces *cardinaux, évêques* et théologiens qui doutent, résistent et corrigent n'ont eu aucun problème à accepter la liberté religieuse et à oublier les Papes du XIX^e^ siècle. Le *Novus Ordo Missæ* de "saint" Paul VI s'éloigne de manière impressionnante, dans l'ensemble comme dans le détail, de la théologie catholique telle qu'elle a été codifiée au Concile de Trente (cardinaux Ottaviani et Bacci), pourtant aucun de ces *cardinaux*, *évêques* et théologiens ne considèrent illégitime le rite "ordinaire" réformé précisément par Paul VI. C'est la même main qui a signé *Amoris lætitia* qui a signé l'autorisation aux prêtres de la Fraternité Saint-Pie X (qui en sont très heureux) de confesser ou de bénir les mariages, et l'autorisation pour ses évêques d'ordonner des prêtres. Et mê-

me les résistants à Mgr Fellay, au nom d'une plus stricte fidélité à Mgr Lefebvre (surtout pas de dialogue avec le Pape et avec les "Romains"), comme Mgr Williamson et l'abbé Nitoglia (*o quam mutatus es ab illo !*) ne semblent plus avoir de grands problèmes avec la réforme liturgique, considérée légitime, valide, honorée par des miracles divins, raison pour laquelle - ben voyons ! - on peut aussi assister à la messe réformée (ce grand libéral de Mgr Fellay n'est pas encore arrivé à dire aussi clairement des choses de ce genre). Pauvre "traditionalisme", à quoi est-il réduit !...

Nous espérons toujours que les occupants des sièges épiscopaux abjurent finalement **toutes** les erreurs modernistes véhiculées par Vatican II et par les réformes subséquentes : alors, et seulement alors, leur action sera profitable à l'Église et à toute la chrétienté. Tant au contraire que les différents "correcteurs filiaux" continueront à reconnaître la légitimité de Paul VI et de ses successeurs, en s'attribuant ainsi la mission de "corriger" à leur gré ce qui pour eux sont le Pape, le magistère, la liturgie ou la discipline de l'Église, ils ne contribueront qu'à augmenter la confusion dans laquelle nous vivons et la gravité de la situation. Que Notre-Dame du Bon Conseil les éclaire, que le Christ-Roi nous sauve et règne.

Exclusivité : on a retrouvé la sépulture de Mgr Umberto Benigni.

Elle se trouve au cimetière monumental de Pérouse, et a été photographiée par un de nos fidèles lecteurs

Sur le côté : la sépulture *Au-dessus : les armoiries avec la devise*

Au-dessous : l'inscription sur la pierre

Les noces de Cana, le premier miracle accompli par Jésus, et la médiation de Marie

Par l'abbé Ugolino Giugni

Le miracle des noces de Cana est le premier accompli par le Seigneur, et il se produisit à l'incitation de sa Mère, la très Sainte Vierge Marie. C'est pourquoi il occupe une importance particulière et est rempli de significations spirituelles et mystiques cachées.

Le texte de l'Évangile

«*Trois jours après, il se fit des noces à Cana de Galilée, et la mère de Jésus y était. Et Jésus aussi fut convié aux noces avec ses disciples. Le vin étant venu à manquer, la mère de Jésus lui dit : "Ils n'ont pas de vin". Jésus lui répondit : "Femme, qu'(y a-t-il) à moi et à vous ? Mon heure n'est pas encore venue". La mère de Jésus dit aux serviteurs : "Faites tout ce qu'Il vous dira". Or il y avait là six urnes de pierre préparées pour les purifications des Juifs, contenant chacune deux ou trois mesures. Jésus dit aux serviteurs : "Remplissez les urnes d'eau". Et ils les remplirent jusqu'au bord. Alors Jésus leur dit : "Puisez maintenant, et portez-en au maître du festin". Et ils lui en portèrent. Dès que le maître du festin eut goûté de l'eau changée en vin - il ignorait d'où venait ce vin, tandis que les serviteurs qui avaient puisé l'eau, le savaient bien, - il appela l'époux et lui dit : "Tout homme sert d'abord le bon vin, et après qu'on a beaucoup bu, le moins bon ; mais toi, tu as gardé le bon vin jusqu'à maintenant". Ce fut le premier des miracles que fit Jésus, à Cana de Galilée ; et c'est ainsi qu'il manifesta sa gloire et que ses disciples crurent en lui. Après cela, il descendit à Capharnaüm avec sa mère, ses frères et ses disciples ; mais ils y demeurèrent peu de jours» (Jn 2, 1-12).*

Introduction

Le miracle des noces de Cana est le premier accompli par le Seigneur, et il se produisit à l'incitation de sa Mère, la très Sainte Vierge Marie. C'est pourquoi il occupe une importance particulière et est rempli de significations spirituelles et mystiques cachées. Jésus à Cana commence sa vie publique, en manifestant aux hommes sa divinité, son pouvoir absolu sur la matière, et c'est grâce à son premier miracle - nous dit l'Évangile - que *ses disciples crurent en lui*, c'est-à-dire commencèrent à croire en lui. Cana est un commencement ! C'est là que commencent les miracles, que commence sa Passion qui se terminera sur le Calvaire, et tout ceci commence par une intervention de Marie sa Mère, qui dit *"ils n'ont pas de vin…"* ; et c'est à cause de ces paroles que Jésus décide de faire le premier miracle. Dans le mystère des noces de Cana, le rôle de Marie comme co-Rédemptrice du genre humain ressort de manière évidente ; par sa prière, Elle pousse le Fils de Dieu à agir même si "*son heure n'est pas encore venue*" : le miracle se fit donc par l'intercession de Notre-Dame. Dans cet article, nous chercherons à faire une bonne exégèse de ce beau passage de l'Évangile, en nous appuyant comme toujours sur les Pères de l'Église et sur des auteurs orthodoxes, et à voir ensuite le rôle de Marie comme canal des grâces et médiatrice du genre humain.

Saint Thomas d'Aquin fait remarquer qu'ici le Christ montre son pouvoir «sur la nature du fait qu'il changea l'eau en vin comme signe tant pour confirmer les disciples, qu'en faveur des foules, pour qu'elles crussent en lui. Trois choses sont précisées dans ce péricope : d'abord, sont rappelées les noces ; secundo, sont indiquées les personnes présentes : *"la mère de Jésus y*

Les noces de Cana (illustration de Gustave Doré)

était" ; tertio, est décrit le miracle par lui accompli : *"le vin étant venu à manquer"*» ([1]).

Explication de l'Évangile

La préparation

• *Cana de Galilée.* L'abbé Ricciotti dit à propos de la localité : «La ville de Cana que l'on visite de nos jours en Palestine est Kefr-Kenna, située environ à 10 kilomètres au nord-est de Nazareth si l'on prend la grand-route en direction de Tibériade et Capharnaüm, alors qu'au temps de Jésus la distance entre cette ville de Cana et Nazareth était de trois ou quatre kilomètres plus courte. Mais, dans les temps anciens, il existait une autre Cana, réduite aujourd'hui à un champ de ruines, Khirbet Qana, à 14 kilomètres au nord de Nazareth. Les archéologues ne sont pas d'accord pour identifier l'un de ces deux endroits avec la Cana du IV[e] évangile ; il existe en faveur des deux des arguments non négligeables, sans être décisifs, et les relations écrites par les visiteurs de l'antiquité sont elles-mêmes appliquées au profit de l'un ou de l'autre. La question est donc encore suspendue, et il n'est d'ailleurs pas indispensable de la résoudre» ([2]).

• *Il se fit des noces.* Notre-Seigneur fut invité à ce mariage. Bède le Vénérable dit : "sa venue à des noces, renferme encore une confirmation de notre foi, et démontre combien est condamnable l'erreur de Tatien et de Marcion et d'autres détracteurs des noces. S'il y avait faute dans un lit nuptial respecté et dans des noces célébrées avec la chasteté voulue, le Seigneur n'aurait voulu, en aucune manière, assister à un repas de noces. Mais comme la chasteté conjugale est bonne, meilleure la continence des veuves, plus élevée encore la perfection des vierges, pour approuver tous ces degrés d'élection, il a daigné naître du sein de la Vierge Marie ; à peine né, il a reçu les bénédictions prophétiques de la veuve Anne, et il honore, dans sa jeunesse, de sa présence pleine d'une haute vertu, les noces auxquelles il a été invité" ([3]). «Les noces de Cana furent les *nissu'in* du cérémonial judaïque. La fête qui les accompagnait était certainement la plus solennelle de toute la vie pour les gens des classes sociales inférieures et moyennes, et elle pouvait même durer plusieurs jours. L'épousée sortait des mains des parentes et des amies pompeusement parée, une couronne sur la tête, le visage fardé, les yeux brillants de collyre, les cheveux et les ongles teints, chargée de colliers, bracelets et autres bijoux, faux ou d'emprunt pour la plupart. L'époux, couronné lui aussi, et entouré des "amis de l'époux", allait, à la tombée de la nuit, chercher sa fiancée chez elle pour la conduire à sa propre demeure ; la jeune fille l'attendait entourée de ses amies ; celles-ci portaient des lampes et accueillaient l'arrivée de l'époux par des acclamations. On allait ensuite à la demeure conjugale, en un cortège auquel tout le pays prenait part avec illuminations, instruments de musique, chants, danses et clameurs joyeuses. On donnait alors un festin dans la maison de l'époux, avec chants, souhaits et discours d'où n'étaient pas toujours absentes les allusions hardies, surtout quand le banquet était avancé et toute la compagnie plus ou moins grise. On buvait en effet sans parcimonie, copieusement. L'occasion était si rare, pour des gens qui toute l'année vivaient chichement et avec peine ! Et l'on buvait des vins spécialement mis en réserve depuis longtemps,

gardés exprès pour cette fête. Aujourd'hui encore, on peut découvrir en quelque coin obscur d'une maison arabe des rangées de jarres mystérieuses, et le maître de maison vous dira avec gravité que l'on ne doit pas y toucher parce que c'est du vin destiné aux noces. Du reste, chez les Hébreux, on lisait dans l'Écriture que le vin réjouit le cœur de l'homme, et ces gens voulaient obéir à l'Écriture au moins dans l'allégresse nuptiale» ([4]).

• *La mère de Jésus y était.* La participation de Marie à ces noces est un élément fondamental puisque c'est à cause de sa présence que Jésus fut aussi invité et que c'est à sa demande qu'il fit le premier miracle. "Comment se détermina-t-elle à y aller ? Une entente préalable avec Jésus est difficilement admissible. À ce moment-là, depuis deux mois environ, Il n'avait pas eu de relations avec elle, puisque après être descendu dans la vallée du Jourdain, Il s'était retiré dans la solitude du désert. Cette participation de Marie à la fête nuptiale apparaît donc comme une décision personnelle de sa part. L'évangéliste l'insinue aussi en écrivant, avant de rapporter la parole de Jésus, la simple phrase : "et la mère de Jésus y était. (...) Dans les noces de Cana, brillèrent distinctement, parmi toutes les notes de la charité envers le prochain, l'humilité et la délicatesse, puisqu'elle alla probablement - comme l'influent et confidentiel comportement qu'elle tint à l'occasion et l'expression même "y était" laissent supposer - non seulement offrir le don de sa présence, mais aussi aider aux longs préparatifs du festin. Il s'agissait donc d'une intervention et d'une aide non de stricte nécessité mais de délicatesse - envers parents ou amis, nous ne savons pas - expression typique de son humble et douce charité. De grandioses et inattendus événements surnaturels s'accomplirent grâce à sa charité. (...) Dans cette famille, la position émergeante de Marie par rapport à Jésus est démontrée aussi par les relations avec les serviteurs. C'est Marie en effet qui donnera l'ordre d'obéir à Jésus dans ce qu'il leur dit, démontrant ainsi que, à sa différence, le Divin Maître n'avait sans doute pas cette familiarité qui pouvait lui permettre de donner des ordres" ([5]). La dépendance objective de l'invitation à Jésus par la présence de sa mère est claire aussi du fait des circonstances elles-mêmes. Jésus revenu après de nombreuses semaines d'absence, n'ayant pas trouvé sa Mère (qui était seule après la mort de saint Joseph) à Nazareth, va la chercher à Cana, et il ne serait donc pas allé à ces noces si Elle ne s'y était pas trouvée. Le Père Roschini fait remarquer avec finesse que "Jésus et Marie, dans l'éternel plan divin, sont toujours et indissolublement unis. Là où est l'une il doit aussi y avoir l'autre : où arrive Marie, tôt ou tard arrive aussi Jésus. Il se servira de cette occasion, prévue et préparée *ab æterno*, pour sanctifier l'humanité dans sa cellule primitive, et pour faire resplendir sa gloire de Fils de Dieu, unie à la gloire de Marie, par un éclatant prodige, le premier d'une très longue série" ([6]).

• *Jésus fut aussi invité aux noces avec ses disciples.* Notons que quand les époux virent le fils de Marie (qu'ils connaissaient probablement et aimaient déjà du fait de l'intimité des deux familles), ils l'invitèrent tout de suite avec ses disciples. Mais, comme toujours, dans tout cela il y a une signification mystique plus profonde. Saint Augustin, sur sa présence à ce mariage dit : "Qu'y a-t-il d'étonnant qu'il ait été aux noces dans cette maison, Celui qui vint au monde pour célébrer ses noces ? Il a une épouse qu'il a rachetée de son sang, à laquelle il a donné l'Esprit-Saint pour gage, qu'il s'est unie dans le sein de la Vierge Marie. En effet, le Verbe est un époux, et son épouse la nature humaine, et l'un et l'autre forment le même Fils de Dieu, le même Fils de l'homme. Le sein de la Vierge Marie est sa chambre nuptiale d'où il s'avance comme un époux sortant de sa chambre nuptiale" ([7]). Et saint Thomas : «Le Christ voulut participer à ce mariage pour deux motifs. Primo, pour nous donner un exemple d'humilité : la chose en effet n'était pas proportionnée à sa dignité ; mais "de la même manière qu'il avait daigné prendre la nature de servi-

Le père Gabriele Roschini, des Serviteurs de Marie

teur" dit Chrysostome, "de la même manière il ne dédaigna pas de participer aux noces des serviteurs". D'où les paroles de saint Augustin "l'homme devrait avoir honte d'être orgueilleux, alors que Dieu s'est fait humble". Secundo, pour repousser l'erreur de certains qui ont condamné les noces. (...) Dans un sens mystique, notons que la mère de Jésus, la Sainte Vierge, intervient aux noces spirituelles des âmes comme intermédiaire conciliatrice ; c'est pourquoi elles sont unies au Christ avec la grâce par son intercession, conformément à l'application que la liturgie lui fait de ce passage de l'Ecclésiastique (24, 25) "*en moi est toute espérance de vie et de vertu*". Les disciples, en revanche, ont la fonction de paranymphes, qui unissent au Christ son Église, fonction dont l'un d'eux parle ainsi (2 Cor. 11, 2) : "*je vous ai promis à un époux unique, pour vous présenter comme vierge chaste au Christ*"» ([8]).

Le dialogue entre Marie et Jésus

• *Ils n'ont plus de vin.* Ici, il convient de considérer deux choses : le fait que Notre-Dame sollicite Jésus à faire le miracle et pourquoi elle le fait, et ensuite le genre de miracle qui est demandé. Ricciotti écrit : «En bonne maîtresse de maison, Marie, pendant ce repas de noces, veillait sans doute avec les autres femmes à ce que les plats et les boissons, prêts en temps voulu, fussent présentés dans l'ordre prévu. Mais vers la fin du dîner, - avait-on mal calculé, ou des convives inattendus étaient-ils venus à l'improviste ? - la principale chose vint à manquer : le vin. Les femmes qui assuraient le service furent consternées. C'était le déshonneur pour la famille qui offrait cette réception ; les convives n'épargneraient ni les protestations, ni les railleries, et la fête finirait de manière brusque et misérable, comme quand, au théâtre, la lumière fait défaut tout à coup dans une scène décisive. Marie s'aperçut tout de suite de cette lacune et prévit l'humiliation des hôtes ; cependant elle n'en fut pas atterrée comme ses compagnes. Dans son esprit, la présence de son fils, le Rabbi, avait une signification que les autres ne pouvaient entrevoir ; et surtout elle reliait cette présence aux prévisions qu'elle avait faites dans sa solitude de Nazareth. L'heure de Jésus n'était-elle pas venue ? Sous l'empire de ces pensées, Marie, au milieu du trouble général dissimulé à grand-peine, dit à mi-voix à Jésus : "*Ils n'ont pas de vin*"» ([9]). Saint Thomas se demande pourquoi la Vierge n'avait pas demandé jusqu'alors à Jésus de faire des miracles ; "la raison se trouve dans le fait que le Christ s'était comporté comme tous les autres, c'est pourquoi elle s'était abstenue de demander des miracles, parce que le temps ne lui paraissait pas opportun. Maintenant au contraire, après les déclarations de Jean et après la conversion des premiers disciples, c'est confiante qu'elle exhorte le Christ à accomplir des miracles, revêtant en cela les vêtements de la Synagogue, alors qu'elle est la mère du Christ. Les Juifs en effet avaient pour habitude de demander des miracles". Il y a dans ces trois mots de Marie *"vinum non habent"* ([10]) des caractéristiques merveilleuses de son cœur et de son esprit, qui se dévoilent à quiconque les médite avec attention. Il faut remarquer que Marie devait rompre l'habitude - qui durait depuis tant d'années - que Jésus avait de ne pas faire de prodiges ; c'était une intervention dans une chose strictement divine, une certaine manière de se placer devant la volonté du Fils de Dieu, en misant sur le fait qu'il était aussi Son fils, pour anticiper un événement sur lequel veillait la Providence divine. Landucci parle de la "toute-puissance suppliante" de Notre-Dame : "elle ne demandait que ce qu'elle savait pouvoir obtenir, si Jésus

voulait. Et sa foi est grande puisqu'il s'agissait du premier miracle de Jésus. On revoit toute l'ardeur et la force de Marie dans le déroulement et dans le résultat du grand entretien : ardeur toute-puissante d'imploration. La toute-puissance suppliante triomphera maternellement".

Landucci dit : "Aucun doute sur l'intention implicite de Marie d'obtenir un miracle dans sa requête. Quel autre moyen aurait eu Jésus de réparer le manque qui lui était signalé, à l'improviste et dans sa pauvreté ? D'ailleurs, il apparaît clairement de sa réponse solennelle, qu'Il entendit la requête ainsi : et s'Il l'entendit ainsi, c'est qu'elle était ainsi. En considérant donc le miracle en soi, nous restons à première vue étonnés et de Notre-Dame qui l'a demandé et de Jésus qui l'a accordé. (...) La raison spéciale, proposée de manière hypothétique par certains, que la venue inattendue de Jésus et des disciples ait été la cause de cette lacune, ou les significations symboliques spécialement eucharistiques opportunément vues par les Pères et par des commentateurs, n'enlèvent pas la note intrinsèque du peu de noblesse de l'objet immédiat du miracle. (...) Cependant la douceur du cœur de Marie resplendit maintenant de nouveau, précisément par l'objet du miracle demandé. C'est une demande qui jaillissait spontanément des dispositions de charité qui avaient poussé Notre-Dame à se rendre à Cana, lesquelles tendaient justement à accomplir les délicatesses de la charité même, plutôt que de sa substance : signe de sa grandeur, puisque quand de telles délicatesses sont vraies, la charité est solide et vraie. En effet, la tendresse de l'amour ne s'adresse pas seulement à ce qui est strictement nécessaire, mais cherche à aller au-devant des désirs de la personne aimée : c'est même seulement ainsi que l'on juge la délicatesse d'un cœur" ([11]). Telles étaient les dispositions du cœur de Marie qui ne pouvaient la rendre insensible aux humiliantes carences de ces pauvres époux. Les mêmes caractéristiques du cœur de Marie se retrouvent dans le cœur divin de Jésus, source infinie de miséricorde : puisqu'Il consent à accomplir le miracle sur un objet, en lui-même secondaire, Il révèle à son tour les mêmes qualités de sa charité : la tendresse et la délicatesse. Roschini écrit : «*"ils n'ont pas de vin"*. C'est un chef-d'œuvre de prière. Trois mots seulement ! À quoi bon - aura pensé Marie - employer beaucoup de mots quand Celui à qui s'adresse la prière sait déjà tout ? Dans ces trois mots transparaît toute l'âme de Marie. Transparaît sa foi inébranlable en la toute-puissance de son cœur ; transparaît sa confiance illimitée dans l'inépuisable bonté de son cœur ; transparaît toute la charmante simplicité et sobriété dans la manière de parler, puisqu'elle se limite à exposer simplement à Jésus, sans une parole de plus, la nécessité des époux ; transparaît surtout, sa miséricordieuse charité maternelle en faveur de ceux qui se trouvent aux prises avec l'indigence et la douleur. Par ces trois mots, Elle demandait indirectement, de la manière la plus délicate et discrète, un miracle» ([12]).

• *Et Jésus répondit : "Qu'(y a-t-il) à moi et à vous, ô femme ?"*

«Tous les interprètes catholiques sont d'accord dans le fait de reconnaître qu'il n'y a rien de dur, de malséant ou de peu honorifique pour Marie dans le fait qu'elle soit appelée "femme" et non pas "mère" par le Christ. À six reprises, en effet (Luc 2, 34 ; 13, 12 ; Jean 8, 10 ; 4, 21 ; 20, 15 ; 19, 26 ; Matthieu 15, 28) Jésus, dans l'Évangile, utilise cette parole, soit pour compatir (avec la Samaritaine et avec l'adultère) soit pour soigner (comme avec la femme guérie dans la Synagogue), soit pour louer (comme avec la Cananéenne, pleine de foi), soit pour consoler (comme avec Marie-Madeleine, tout juste ressuscité). Or, dans tous ces cas, jamais le mot "femme" ne présente la moindre ombre de mépris ou de dureté. Sur le Calvaire aussi, dans l'acte même de recommander sa très aimée mère à saint Jean, il l'appellera non pas "mère" mais "femme". Ce "femme" équivaut au "Madone" italien du XIV^{e} siècle. Les tragiques grecs eux-mêmes se

servaient du mot “femme” pour faire interpeller par leurs héros les princesses et les reines. Il s’agit donc d’une appellation honorifique. On peut cependant se demander : pourquoi Jésus au cours de sa vie publique appela Marie par le nom de “femme” plutôt que par le nom de “mère” ? Il le fit, évidemment, dans un but didactique, c’est-à-dire pour enseigner par l’exemple, plus que par les mots, le détachement de tout ce qui est humain et qui peut constituer un empêchement dans la voie de la vertu et de l’apostolat (Luc 14, 26 ; Matthieu 10, 3-5) ([13]).

«Jésus prononça ces paroles en araméen et c’est selon cette langue qu’elles doivent être interprétées. Tout d’abord, le mot *femme* était une appellation de respect, à peu près comme *(ma) donna* en Italie au XIV[e] siècle. Un fils appelait ordinairement *mère* la femme qui lui avait donné le jour, mais, dans des circonstances particulières, il pouvait l’appeler *femme.* Et Jésus de nouveau, appellera sa mère *femme* du haut de la croix (Jean 19, 26)» ([14]).

Mais venons-en à ce fameux *“qu’(y a-t-il) à moi et à vous… ?”* (τί ἐμοὶ καὶ σοί) de la réponse de Jésus dont la valeur toutefois - il faut le souligner - dépendait beaucoup des circonstances, du geste, du ton de voix… choses que le contexte évangélique ne nous permet pas de savoir aujourd’hui. Une traduction correcte dans le sens des langues sémitiques (la phrase fut prononcée en araméen) pourrait être ceci : *“pourquoi me tenez-vous ce discours ?”.* Les interprètes catholiques qui sont généralement d’accord pour donner un sens honorifique au mot “femme” se divisent - fait remarquer Roschini - quand il s’agit de déterminer le sens de cette incise.

Roschini, pour donner un sens correct à cette phrase, disserte longuement en citant, d’abord, toutes les différentes interprétations des Pères et des auteurs qui la voient ou comme réprobation ou comme assentiment. S’agissant d’une analyse très savante et pointue, je souhaite l’embrasser *in toto.* «Avant de nous prononcer, nous croyons tout d’abord indispensable d’établir certains critères qui doivent être admis par tous et sur lesquels doit se fonder une solution qui se respecte. Ces critères, selon notre modeste façon de voir, sont les suivants :

1) Le rapide récit johannique du premier miracle doit être considéré en bloc, dans tout son ensemble, dans l’intime enchaînement des paroles, des idées et des faits, et non dans son incise ou dans un détail seulement. Considéré dans son ensemble, il nous apparaît un tout organiquement compact, dans une évidente, et non occasionnelle, succession et enchaînement de causes et d’effets. L’Évangéliste, fils bienaimé de Marie - cette circonstance particulière doit aussi être considérée - entend raconter le premier miracle par lequel Jésus voulut manifester sa gloire et qui fut cause de la foi de ses premiers disciples. Dans ce miracle il y eut l’intervention de Marie. Tout le récit - comme remarquait déjà saint Thomas - se réduit donc à trois points : “Quelque chose du miracle appartient à la Mère, quelque chose au Christ et quelque chose aux disciples... La Mère procure le miracle ; le Christ l’opère ... et les disciples en rendent témoignage...”. Tout, dans la narration de saint Jean, est admirablement lié, avec une rare sobriété de paroles et de détails, réduits à ce qui est purement essentiel. Le fait que le miracle advint suite à l’intervention de Marie, n’est donc pas un sophisme logique (*post hoc, ergo propter hoc*), mais est un logique et en même temps ontologique enchaînement des faits, se déroulant non par hasard, mais dans un intime rapport de cause et d’effet. L’intervention de Marie (premier point) cause l’intervention du Christ (second point) ; et l’intervention du Christ cause la foi chez les disciples (troisième point). Le fait de ne pas avoir tenu assez compte de ce premier critère, a été - nous semble-t-il - la cause de certaines interprétations erronées ou au moins très étranges, la première de toutes étant d’avoir nié à la Vierge l’intention de demander à son Fils une intervention miraculeuse, et ensuite celle de supposer un certain laps de temps entre sa demande (en même temps qu’à l’ordre par Elle don-

né aux serviteurs) et le miracle de la transformation de l'eau en vin.

2) Un second critère : les deux incises de la réponse du Christ (*"Qu'[y a-t-il] à moi et à vous, ô femme"*, et *"Mon heure n'est pas encore venue"*) doivent être considérées comme connexes et corrélatives, et non comme séparées. La seconde incise en effet (*"N'est pas encore venue..."*), explique la première (*"Qu'[y a-t-il]..."*). Elles doivent donc s'harmoniser l'une et l'autre dans toutes les interprétations, comme elles s'harmonisent entre elles. Il faut donc écarter toutes les interprétations qui insistent presque exclusivement sur l'une ou sur l'autre de ces deux incises, sans se préoccuper de leur parfaite harmonisation.

3) Un troisième critère consiste à reconnaître que la question qui nous intéresse est une question éminemment philologique, puisqu'il s'agit d'une expression typiquement sémitique. Il faut donc interpréter d'après la langue et la mentalité des sémites, et non d'après notre langue et notre mentalité. On sait, en effet, que certaines expressions idiomatiques, certains idiotismes, ne peuvent pas se traduire en d'autres langues. Par conséquent, comme l'observe justement Ricciotti, "la connaissance des langues sémitiques, qui au contraire sont souvent inconnues aux interprètes", est requise.

4) Un quatrième critère consiste à reconnaître loyalement que la première des deux susdites incises (c'est-à-dire, les paroles : *"Qu'[y a-t-il] à moi et à vous, ô femme"*) interprétée simplement - selon le critère précédent - exprime toujours une certaine opposition.

Cette manière de dire (*"Qu'[y a-t-il] à moi et à vous"*) peut indiquer consentement ou opposition suivant le contexte. Dans notre cas il apparaît qu'elle indique une opposition, comme il résulte de la seconde incise de la réponse du Christ ("*Mon heure n'est pas encore venue*"). En effet, avec cette incise est indiqué le motif de cette opposition, de ce dissentiment certain qui était exprimé par la première incise *"Qu'[y a-t-il] à moi et à vous"*.

5) Un cinquième critère - qui nous paraît lui aussi indiscutable - est celui-ci : la meilleure interprète de la réponse du Fils fut sans aucun doute la Mère, incomparablement meilleure que tout autre interprète qui soit jamais ou qui puisse jamais exister sur la terre. Aucun interprète, en effet, n'a eu et n'aura jamais l'intelligence et la pénétration qu'eut Marie. De plus : n'importe quel interprète pour arriver à saisir le véritable sens des paroles du Christ, n'a d'autre moyen que la parole morte confiée par l'Évangéliste au papier, peut-être de manière excessivement synthétique et incomplète. La très Sainte Vierge Marie, au contraire, pour arriver à saisir le sens des paroles du Christ, eut quelque chose de vivant : la vive voix, le geste vivant, le regard vivant, le sourire vivant, la parole vivante de Jésus, laquelle dut exprimer, de façon plus que suffisamment claire, peut-être plus abondante que celle rapportée par Jean, ce qu'il voulait dire.

Mgr Piercarlo Landucci

En supposant donc que la meilleure interprète de la réponse du Christ soit Marie, nous estimons que le moyen le plus sûr pour arriver à comprendre dans son vrai sens cette réponse est précisément celui de prendre Marie comme guide, autrement dit de comprendre cette réponse comme Elle l'a entendue. **De quelle manière Marie comprit-elle cette réponse ? C'est vite expliqué : elle ne l'entendit ni comme un reproche (qu'il soit réel ou apparent), ni comme un refus (quoique initial) ; et elle ne l'entendit pas non plus comme un plein assentiment, sans aucune opposition d'aucune sorte ; mais elle l'entendit comme un assentiment par suite d'une certaine opposition ou dissentiment, causé non par la personne requérante mais par la chose demandée, par le simple fait que ce n'aurait pas été l'heure de l'accorder : opposition et dissentiment cependant vite**

dépassés eu égard à Celle qui l'avait supplié. Expliquons-nous mieux.

1) La très Sainte Vierge, d'abord, ne comprit absolument pas les paroles du Christ comme une réprimande ou un reproche, au moins réel. Comment aurait-Il réprimandé ou blâmé par des paroles Celle qu'Il honora tout de suite, d'une manière aussi éclatante, par les faits ? De plus : la réprimande ou le blâme supposent la faute. Mais quelle faute peut-on trouver dans les paroles de Marie, si modestes, si mesurées, si discrètes ? Exclue donc quelque faute que ce soit dans les paroles, pourrait-on peut-être arguer de l'intention, comme l'a fait Chrysostome ? Mais, avant de supposer une telle intention, il conviendrait de la prouver. Par ailleurs, Chrysostome - d'après saint Thomas - en écrivant cela se trompa, il "exagéra" (S.T., P. III, q. 27, a. 4, ad 3). On doit aussi remarquer que le même Chrysostome propose de manière dubitative ("peut-être") son interprétation : signe évident qu'il ne se sentait vraiment pas très sûr. Lui-même, après, s'empresse de dire que Jésus respectait beaucoup sa Mère : en était une preuve aussi le reproche qu'Il lui avait adressé, puisqu'Il l'a voulait toute sainte ; Il avait voulu s'exprimer ainsi pour l'instruction des présents, afin qu'ils ne le crûssent pas un fils ordinaire ; Il avait parlé de cette manière aussi pour que le miracle ne parût pas suspect, pensant qu'il fût préférable d'attendre que les intéressés en eussent ressenti eux-mêmes le besoin, etc. Ce qui nous intéresse davantage dans notre cas, c'est surtout la conclusion à laquelle arrive le saint Docteur, c'est-à-dire que Jésus opéra le miracle de Cana par égard pour sa Mère, d'une part afin de ne pas l'humilier devant les convives, de l'autre pour ne pas décevoir la confiance de sa prière. Le véritable motif qui poussa Marie à s'adresser à Jésus en faveur des époux fut sa délicieuse miséricorde. Saint Bernard l'a remarquablement relevé : "Comme sa mère, Jésus prend part charitablement à l'embarras des époux ; puisqu'elle est épouse, elle est mère et sait compatir, par expérience, à ces cas imprévus de la vie domestique ; et finalement elle entrait, elle, son Fils et ses disciples, pour une part très notable parmi les convives qui étaient la cause et l'objet de cet embarras". "Comment, en outre - observe saint Bernard - la Mère de Jésus n'aurait-elle pas été elle-même touchée de sympathie et de compassion ? Que pouvait-il donc sortir de la source de la miséricorde sinon la miséricorde ? La main qui a pressé un fruit pendant une demi-journée, n'en conserve-t-elle peut-être pas la bonne odeur tout le reste de la journée ? Comment donc la miséricorde n'a-t-elle pas dû remplir de sa vertu les entrailles de Marie, dans laquelle elle a reposé pendant neuf mois ? D'autant plus qu'elle en avait rempli l'âme avant le sein, et en sortant du sein, elle ne s'est pas retirée de son âme".

Mais aujourd'hui une telle interprétation doit être absolument écartée pour la simple raison que la très Sainte Vierge Marie - comme a défini le Concile de Trente - fut exempte de toute faute actuelle, puisque c'est l'avis de l'Église. Exclue donc toute faute, on en vient ainsi à exclure la raison de tout blâme ou reproche.

De plus : si Notre-Dame avait vu dans les paroles du Christ un reproche ou un blâme, aurait-elle osé s'adresser aux serviteurs et leur commander de se mettre à Ses ordres ? Et le Christ aurait-il récompensé cette seconde faute, ou, au moins, cette impertinence, par un prodige ?... On ne peut donc parler d'un réel reproche ou de faute. Mais il ne me semble pas non plus que l'on puisse parler d'un blâme seulement apparent, c'est-à-dire ordonné à l'enseignement des autres, puisqu'il aurait été donné de manière trop obscure, difficile à être compris par les auditeurs d'alors, comme il a été difficile à comprendre par les auditeurs des siècles suivants, jusqu'à aujourd'hui. Des paroles employées par le Christ - si elles avaient eu une apparence de reproche - les convives, personnes simples, auraient déduit avec plus de facilité un vrai reproche pour la Vierge plutôt qu'un enseignement pour eux, un tel enseignement - celui que les susdits auteurs voudraient retirer des paroles du Christ - étant trop supérieur à leurs capacités intellectuel-

Les noces de Cana (tableau de Bernardino Luini)

les. On peut en outre observer que, en toute probabilité, la demande de Marie et la réponse corrélative du Christ eurent lieu en secret, ou, à voix basse (à l'oreille) pour éviter de donner publicité à une situation si pénible. Toute la sollicitude de Marie et de Jésus, en effet, était ordonnée à empêcher la honte des époux et non à y remédier. Ce dut donc être un colloque entre Mère et Fils, en secret, sans que les autres entendissent. Et s'il en fut ainsi - comme il est très probable - où est le but didactique de la réponse du Christ ? Il faut donc exclure de la part du Christ toute idée de reproche, tant réelle qu'apparente. Mais allons plus loin.

2) La très Sainte Vierge, en outre, ne comprit pas du tout la réponse du Christ comme un refus. De quelle manière, du reste, la Toute-puissance impérante aurait-elle pu dire un "non" à la Toute-puissance "suppliante" ? Si Marie avait compris ces paroles comme un refus, aurait-elle continué, pratiquement, à insister en mettant immédiatement en mouvement les serviteurs ? Et Jésus aurait-il récompensé une telle insistance par un miracle ? Il dut y avoir, donc, dans les paroles, dans le geste du Christ quelque chose qui ne pouvait pas du tout donner l'impression d'un refus. Il faut donc absolument écarter la version *"Qu'y a-t-il de commun entre moi et vous, ô femme ?*; tout comme cette autre : "*Pourquoi vous occupez-vous de ma mission ?*". Le Christ n'aurait jamais adressé à Marie de telles paroles. Qu'on écoute saint Bernard : "*Quid mihi et tibi est, mulier ?* Qu'y-a-t-il entre Vous et Elle, ô Seigneur ? ... Mais n'est-ce pas peut-être ce qu'il y a entre un fils et sa mère ? ... Vous demandez ce que Vous avez de commun avec Elle ! ... Mais n'êtes-Vous pas le fruit béni de son sein immaculé ? N'est-ce peut-être pas Elle qui Vous a conçu sans préjudice pour sa pudeur, et qui Vous mit au monde en restant vierge ? N'est-ce pas dans son sein que Vous êtes demeuré neuf mois ? Peut-être ne vous êtes-Vous pas nourri de Son lait virginal ? N'est-ce pas avec Elle, qu'enfant de douze ans, vous descendîtes de Jérusalem pour lui être soumis ? … Et alors, Seigneur, pourquoi l'affligez-Vous maintenant en lui disant : Qu'[y a-t-il] de commun entre moi et vous ? Mais beaucoup, et à tous points de vue !... Seulement, je vois bien, que ce n'est ni d'une manière indignée, ni pour confondre la tendre timidité de la Vierge votre Mère, que Vous Lui dites : Qu'y-a-t-il entre moi et vous, ô femme ? puisque voilà que, en voyant s'approcher les serviteurs, poussés par Votre Mère, Vous ne perdez pas de temps, et faites ce qu'Elle eut suggéré". En bref : se demander ce qu'il y a de commun entre Jésus et Marie, aurait été comme se demander ce qu'il y a de commun entre un fils et sa mère, entre le nouvel Adam et la nouvelle Ève, entre le Rédempteur et la co-Rédemptrice, indissolublement unis dans toute l'œuvre, c'est-à-dire dans la mission du salut du monde, commune à tous les deux. De telles questions auraient-elles été moins fausses à l'époque qu'elles ne le sont maintenant ?...

3) Une fois écartées toutes les interprétations qui supposent un reproche ou un blâme, réel ou apparent, ou un réel refus, au moins initial, le choix s'impose entre celles qui supposent une certaine opposition et celles qui l'excluent complètement. Nous - disons-le tout de suite - nous sommes pour les interprétations qui supposent une certaine opposition. En effet, cette opposition - comme nous l'avons déjà prouvé - l'expression idiomatique : *"Qu'(y a-t-il) à moi et à vous, ô femme ?",* quelque soit ou puisse être le motif particulier ou sa

nature, l'exige en elle-même. Dans notre cas, donc, le contexte exige que cette expression soit rendue par : ***Pourquoi me faites-vous ce discours ?*** L'opposition ou le dissentiment, dans ce cas, serait né non en raison de la personne de la Mère qui demandait le prodige, mais en raison de l'heure à laquelle elle le demandait : elle n'aurait pas été - dans un banquet de noces - l'heure solennelle établie de toute éternité par le Père pour commencer les miracles et sa glorification, si n'était pas intervenue la prière et la médiation de Marie : prière et médiation voulues et disposées par Dieu pour glorifier, avec le Fils, la Mère, avec le Rédempteur, la co-Rédemptrice. Il ne s'agit donc pas de l'heure, du moment de la mission publique (qui avait déjà commencé avec le baptême du Christ) mais de l'heure et du moment du premier miracle, heure qui, grâce à Marie, fut anticipée.

Pour nous le faire comprendre, le Christ prononça ces paroles qui ont couleur d'opposition. À partir de ce que nous avons dit, chacun peut facilement comprendre ce que nous pensons de la sentence qui prétend éliminer de la réponse du Christ toute opposition en mettant un point d'interrogation (plutôt qu'un point final) après les paroles de Jésus : *"Mon heure n'est pas encore venue"*. On ne peut pas dire, en effet, que ce sens puisse être dit évident. Et on doit considérer évident le sens qui est entendu instinctivement toujours et par tous. Eh bien, un tel sens (interrogatif) ne fut compris ni toujours ni par tous, et même, peut-on dire, ne le fut presque jamais et par personne. Le fait même que tous les copistes ont toujours reproduit dans le texte le point final au lieu du point d'interrogation ; et plus encore, le fait même que tous les Pères (excepté Grégoire de Nysse) et tous les interprètes d'aujourd'hui (à l'exception d'un très petit nombre) ont interprété les paroles du Christ dans un sens affirmatif et non dans un sens interrogatif, est signe certain que ce sens positif était le sens évident toujours entendu comme par instinct par tous. L'improbabilité du sens interrogatif augmente encore si l'on réfléchit au fait que l'incise qui le précède immédiatement *("Qu'y [a-t-il] entre moi et vous")* a toujours - comme nous l'avons déjà démontré - un sens commun d'une certaine opposition : opposition justifiée, naturellement, par le fait que l'heure n'était pas, ou mieux, ne serait pas encore arrivée, si Marie ne s'était pas entremise par sa prière. Même si la susdite phrase idiomatique est traduite - comme voudraient les tenants du point d'interrogation - par "laisse-moi faire !", elle n'exclue pas une certaine opposition, bien que réduite à sa plus simple expression, puisqu'elle voudrait plus ou moins dire : *"Ce n'est pas à Vous de vous en occuper"*. Enfin, le fameux point d'interrogation, s'il élimine toute espèce d'opposition dans les paroles du Christ à l'égard de Marie, il élimine aussi toute influence réelle et causale de Marie dans le premier miracle du Christ. Toute l'influence de Marie se réduirait à une influence vraiment occasionnelle, alors qu'elle fut une influence vraiment causale, puisque ce premier miracle fut opéré par le Christ uniquement eu égard et en considération de l'intervention de Marie qui lui demandait afin que non seulement lui-même soit glorifié mais aussi sa Mère.

Toutes les autres sentences excluant toute opposition n'ont pas besoin, croyons-nous, d'une particulière réfutation. Elles se réfutent - semble-t-il - d'elles-mêmes, puisque, en étant si éloignées du texte, elles ne peuvent être proches de la vérité. Suite donc à la réponse de Jésus, Marie s'adressa aux serviteurs et leur dit : "*Faites tout ce qu'Il vous dira !*"» ([15]).

L'abbé Ricciotti va lui aussi dans le même sens que le père Roschini : «L'autre expression : *qu'(y a-t-il) à moi et à vous... ?* est plus typique. Elle traduit certainement la phrase fondamentale, en hébreu *mahlz wal (ak)*, qui revient plusieurs fois dans la Bible. (...) C'était en somme une phrase elliptique par laquelle on cherchait la raison cachée de paroles, de faits, etc., intervenus entre deux interlocuteurs. Par cette réponse, Jésus déclinait l'invitation

de Marie, et donnait comme raison de son refus le fait que son heure n'était pas encore venue. Donc, dans les trois seuls mots de Marie : *ils n'ont pas de vin* était dissimulée l'invitation à faire un miracle, et le but de cette requête était bien désigné avec netteté par les circonstances extérieures, mais surtout par les pensées non exprimées et le visage maternel de celle qui l'adressait. Jésus, qui se rend bien compte de tout cela, refuse comme jadis dans le Temple il avait refusé de subordonner sa présence dans la maison du Père céleste à son séjour dans sa famille terrestre ; l'heure n'est pas venue de démontrer par des miracles l'autorité de sa propre mission, puisque Jean, le Précurseur, continue encore à accomplir la sienne. Mais le dialogue entre Marie et Jésus n'est pas fini. Ses mots les plus importants ne furent même jamais prononcés par les lèvres, mais seulement échangés entre les regards. Comme jadis dans le Temple, Jésus après son refus avait obéi et quitté aussitôt la demeure de son Père céleste, aujourd'hui, après ce nouveau refus, il se rend sans plus de résistance aux prières de Marie. Dans le dialogue muet qui suit le dialogue parlé, la mère reçoit l'assurance que le fils consent ; aussi, sans perdre de temps, adresse-t-elle aux serveurs cette recommandation : *Faites tout ce qu'Il vous dira !*» ([14]).

• *Faites tout ce qu'Il vous dira !*

Saint Thomas écrit : "La mère, cependant, même face au refus, ne doute pas de la miséricorde du Fils ; et par conséquent donne cette disposition aux serviteurs, et dans ce conseil consiste précisément la perfection de toute justice. En effet, la justice parfaite réside dans l'obéissance au Christ en toute chose" ([16]).

Pier Carlo Landucci après avoir parlé de la **Toute-puissance suppliante** de Marie souligne l'**insistance triomphale** en cette occasion. «Que signifie en effet ce commandement qu'elle donne, en apparente contradiction avec le refus de Jésus ? On doit tout d'abord exclure qu'il implique une affirmation certaine de la réalisation du miracle (…). Il suffit de considérer en effet la généralité de l'expression "*tout ce qu'Il vous dira*". Cette expression selon le langage commun, en plus de laisser, par elle-même, indéfinie la nature des ordres possibles, laisse aussi indéfini le fait que les ordres viendront ou pas, en se limitant à rappeler les serviteurs à l'obéissance "pour être prêts à toute éventualité" : autrement dit, c'est une expression qui sous-entend une évidente réserve à l'égard d'ordres hypothétiques : "s'il vous le donne". L'admission de cette éventualité de la part de Marie, implique toutefois qu'Elle avait compris qu'il ne s'agissait pas d'un vouloir divin absolu et qu'Elle espérait le changer (pour employer l'expression anthropomorphique habituelle qui ne doit pas être mal comprise) selon son désir, avec une telle confiance qu'Elle prépara les serviteurs à exécuter les ordres correspondants. Et nous avons ainsi sans aucun doute, dans ce confiant et persistant désir, l'élément *interne* de l'"imploration ultérieure" que nous recherchions. Mais dans les paroles dites aux serviteurs, puisqu'elles furent aussi entendues par Jésus, il y avait cependant évidemment l'adéquate, bien qu'implicite, manifestation du désir lui-même, à savoir son élément *externe* et donc la pleine réalité de l'insistante prière. Ce qui est facile d'éclairer par un exemple : si un pauvre à qui l'on a refusé l'aumône demandée, pour toute réponse étend la main, en se préparant à la recevoir, ce geste ne pourra être interprété que comme une confiante insistance. C'est ainsi que Jésus dut interpréter les paroles de Marie aux serviteurs, par lesquelles, en dépit du premier refus, Elle les préparait à recevoir les ordres miraculeux qu'Il donnerait. Il ne faut donc pas supposer d'autres discours : les paroles mêmes de Marie sont la claire expression de son insistance qui modifia, pour ainsi dire, le cœur du Père et en correspondance le cœur de Jésus. Pour leur donner le caractère extérieur de supplique insistante, on peut supposer qu'elles ont été prononcées de manière à être comprises par Jésus Lui-même : ce qui cependant n'est pas nécessaire, puisqu'Il lisait dans le cœur» ([17]).

Le miracle

• *Il y avait là six jarres de pierre pour la purification des Juifs, contenant chacune deux ou trois mesures.*

Ces jarres de pierre contenaient environ trois mesures judaïques (39 litres) qui toutes ensemble faisaient donc environ 600 litres d'eau qui devait servir pour les purifications et ablutions caractéristiques des Juifs nécessaires pour ce banquet comprenant de nombreux convives. L'eau avait déjà été puisée en quantité, l'Évangile précise donc que Jésus les fit d'abord remplir et ensuite porter à table. Saint Jean Chrysostome fait remarquer que les jarres servaient pour les purifications et non pour le vin, afin que l'on ne crût pas qu'au fond serait resté un fond de vin qui, mélangé, aurait donné à l'eau une saveur de vin. L'eau pour les purifications était très pure afin d'ôter tout doute sur le miracle. Il était donc évident que seule la puissance de Dieu avait pu la transformer en vin.

Dans un sens mystique les six jarres signifiaient - dit saint Thomas - les six époques de l'Ancien Testament durant lesquelles les hommes furent préparés à accueillir les divines Écritures. La précision "2 ou 3 fois la mesure judaïque normale", chez saint Augustin ferait allusion à la Trinité des Personnes divines : trois parce que c'est ainsi que parfois les personnes étaient présentées explicitement dans l'Écriture, parfois au contraire deux seulement étaient signalées : le Père et le Fils puisqu'en eux est implicite aussi la personne du Saint-Esprit qui est comme le lien entre les deux. "On peut dire aussi que ces mesures étaient au nombre de deux, parce que deux étaient les conditions (religieuses) des hommes juifs et gentils, auprès desquels devait se développer l'Église. Mais elles étaient trois en correspondance avec les trois fils de Noé, à partir desquels le genre humain s'est propagé après le déluge". Saint Thomas explique encore que la raison pour laquelle ce miracle ne fut pas fait à partir de rien, mais à partir d'une matière préexistante est due au fait que produire quelque chose à partir de rien

L'abbé Giuseppe Ricciotti, des Chanoines du Latran

est chose plus grande et plus merveilleuse que de produire à partir de la matière préexistante ; mais pour beaucoup la chose n'est pas si évidente et crédible. C'est pourquoi, voulant rendre crédible ce qu'il faisait, le Christ fit le vin à partir de l'eau pour accéder à la capacité des hommes. Il y a aussi une explication d'ordre mystique : le Christ ne voulut pas produire le vin à partir de rien mais à partir de l'eau, pour montrer qu'il n'enseignait pas une doctrine complètement nouvelle condamnant l'ancienne, mais qu'il voulait perfectionner l'ancienne : *"Je ne suis pas venu pour abolir la Loi, mais pour l'accomplir"* (Mt 5, 17).

La constatation du Miracle

• *Alors Jésus leur dit : "Puisez maintenant, et portez-en au maître du festin". Et ils lui en portèrent. Dès que le maître du festin eut goûté de l'eau changée en vin - il ignorait d'où venait ce vin, tandis que les serviteurs qui avaient puisé l'eau, le savaient bien...*

«Tout cela s'était passé en quelques minutes, avant même que le maître d'hôtel ne remarquât le trouble des femmes et ne s'aperçût qu'il n'y avait plus de vin. Ainsi la discrétion de Marie avait réussi à éviter que le scandale domestique ne fût divulgué. Quand le maître d'hôtel vit cette nouvelle espèce de vin et l'eût goûté, comme c'était son rôle, il fut émerveillé, au point d'en oublier la solennité de ses fonctions et de s'exprimer avec la rude franchise de l'homme du peuple. S'approchant de l'époux, il lui dit : *"Tout homme sert d'abord le bon vin, et, quand les convives sont gais, du moins bon ; toi (au contraire), tu as gardé le bon vin jusqu'à maintenant !"* (Jn 2, 10). Ces paroles ne font pas allusion à un

usage courant d'alors, que nul document ancien ne nous atteste ; elles veulent plutôt être un compliment spirituel et souligner par là le caractère inattendu de cette ambroisie à la fin du repas et en telle quantité ! Mais à ces mots, l'époux regarda sans doute bien en face le maître d'hôtel, se demandant s'il n'était pas le plus gris de tous. Quant à lui-même, il n'avait jamais pensé à réserver le vin le meilleur comme surprise à la fin du dîner. Des questions posées aux serviteurs et aux femmes orientèrent les recherches vers Marie d'abord, puis sur Jésus, et tout s'expliqua. Par ce premier miracle, dit Jean, Jésus *manifesta sa gloire et ses disciples crurent en lui.* Rien d'étonnant à cela, si l'on pense à l'enthousiasme qu'avaient déjà pour lui ses quelques disciples. Mais quelle fut l'impression produite sur les commensaux ? Une fois les fumées des boissons dissipées, la saveur de ce vin mystérieux oubliée, ont-ils repensé à la signification morale de l'événement ?» ([18]).

Remarquons donc comment la foi au Christ commençait la conquête du monde, et comment tout ceci arrivait non sans la coopération de Marie sa mère, indivisible co-Rédemptrice avec lui à Cana comme à Bethléem, sur le Calvaire comme au Ciel. Voici comment les Pères commentent. Saint Maxime de Turin : "Les disciples crurent non certes en ce qu'ils voyaient se produire, mais en ce que le sens corporel ne pouvait voir. Ils crurent non que Jésus fût le fils de la Vierge, chose qu'ils savaient déjà, mais qu'il était le Fils Unique du Très-Haut, puisque ses œuvres le démontraient. C'est pourquoi nous aussi, frères, nous croyons qu'est Fils de Dieu celui que nous confessons être fils de l'homme. Nous croyons qu'Il participe de notre nature, qu'Il est égal à la substance paternelle, du moment qu'Il prit part aux noces comme homme, mais changea l'eau en vin comme Dieu. Notre-Seigneur, à la mesure de cette foi, nous accordera de goûter au sobre vin de sa grâce" ; et saint Cyrille de Jérusalem : "Nous trouvons crédible qu'à Cana de Galilée Il a transformé l'eau en vin - le vin est comme le sang - et nous aurions de la difficulté à croire qu'Il a changé le vin en Sang ? Si, alors qu'Il était invité à des noces, Il opéra un si éclatant miracle, ne reconnaîtrions-nous pas à plus forte raison qu'Il ait voulu donner aux enfants de sa couche nuptiale (cf. Mt 9, 15) de jouir de son corps et de son sang ?" ([19]).

Les noces de Cana (tableau de Paolo Veronese)

• *Tout homme sert d'abord le bon vin et, quand les convives sont gais, du moins bon ; toi (au contraire), tu as gardé le bon vin jusqu'à maintenant !*

Saint Thomas fait remarquer en citant saint Jean Chrysostome que "tous les miracles du Christ furent très parfaits : la belle-mère de Pierre par exemple fut parfaitement guérie au point que tout de suite elle se leva et se mit à les servir. De même le paralytique qui se leva, prit son grabat et rentra chez lui. Ceci ressort aussi dans ce miracle ; puisque de l'eau Jésus produisit non un vin quelconque, mais le meilleur possible" ([20]) comme le fait comprendre l'observation du maître d'hôtel.

La co-Rédemption de Marie dans les noces de Cana

Sur la question du rôle que Notre-Dame eut dans l'œuvre de la Rédemption du genre humain et par conséquent de son titre de co-Rédemptrice, Mgr Guérard des Lauriers a écrit de très belles pages dans lesquelles il s'inspire du miracle de Cana pour conclure à la doctrine de la co-Rédemption. "Donc le premier titre par lequel Marie est Reine, c'est parce qu'elle est Mère de Dieu, Mère de Dieu qui est le Seigneur et Mère de Jésus-Christ qui est Roi des Rois,

La véritable image de la Mater Boni Consilii à Genazzano

elle est donc Reine. Second titre, la Rédemption ; et alors nous avons l'idée de co-Rédemption. Jésus est Roi par conquête, Marie qui est assimilée à Lui et qui est son associée le sera elle aussi avec Lui, analogiquement à Lui" ([21]). Ici, le Père Guérard examine le mystère de Cana. Voici ce qu'il écrit : «La Sainte Vierge au moment du miracle de Cana invite Jésus à poser l'acte qui va déclencher en quelque sorte la Rédemption puisque ce premier miracle entraîne la confrontation de Jésus avec ses ennemis ; et c'est bien dans cette vue que Marie connaît, dans cette inspiration qui lui vient de la Sagesse même de Dieu, que la Sainte Vierge invite Notre-Seigneur à venir en aide aux hôtes embarrassés ; sous ce modeste service de la charité fraternelle, il y a un dessein plus grand : celui-là même de la Rédemption. Et c'est pourquoi entre l'heure de Cana, l'heure de l'Agonie et l'heure de la Croix il y a une correspondance profonde, c'est au fond la même heure. Et c'est pourquoi Jésus dit, à Cana, que l'heure n'est pas venue et cependant elle commence de venir puisque, sur la prière de Marie, Il accomplit le miracle qui L'acheminera vers l'heure décisive de la Rédemption. La Sainte Vierge agit à Cana par une inspiration de l'Esprit et cette inspiration, Elle la doit évidemment à la motion même de Jésus. Jésus, supérieurement, sait ce qu'Il doit faire, mais Il paraît délibérer dans son vouloir inférieur, en sorte qu'Il ne retrouve la plénitude de son pouvoir opérant que par la médiation de la Sainte Vierge à qui Il inspire la prière que par ailleurs Il exauce. Nous retrouvons dans l'acte de Jésus concédant le miracle et donc commençant la Rédemption une économie exactement semblable à celle concernant le mystère de l'Incarnation : l'opération de Marie s'intègre au sein de l'Opération divine, à laquelle elle est toute subordonnée. Marie n'est absolument pas une cause autonome. L'opération génératrice ne peut être antécédente à l'opération assomptive du Verbe, Marie n'agit et ne produit que sous la motion présente, concomitante de Dieu ; de même à Cana, la hardiesse de sa prière s'explique seulement parce que la Sainte Vierge sait le dessein de la Sagesse de Dieu et qu'Elle se trouve mue entièrement par le vouloir même de Jésus. Mais cet acte de la Sainte Vierge tout dépendant et tout subordonné en un sens est aussi un acte qui occupe sa place bien précise et nécessaire dans l'économie divine : si Marie n'avait pas enfanté l'humanité que le Verbe devait assumer il n'y aurait pas eu l'Incarnation ; sans la prière de Marie à Cana on ne peut pas dire que la Rédemption ne se serait pas accomplie mais elle eût été différée ; en sorte que l'intervention de la Sainte Vierge a bien d'une certaine façon une autonomie relativement à l'ordre extérieur de l'exécution mais une autonomie subordonnée à l'inspiration intérieure venant de la profondeur de Dieu. Et la Sainte Vierge est constituée co-Rédemptrice de cette façon : son vouloir rédempteur s'intègre dans le vouloir rédempteur de Jésus Lui-même ; il n'y a pas un Rédempteur et une Rédemptrice se faisant face mais une co-Rédemptrice intégrée à l'être même du Rédempteur comme Rédempteur. C'est bien la même économie que celle de l'Incarnation» ([22]).

Mgr Pier Carlo Landucci donne une interprétation très proche de celle de Mgr M.-L. Guérard des Lauriers : «Que l'on ne pense toutefois pas que la nécessité de l'insistance dévalue la puissance implorante de la Divine Mère. Elle ne fait que démontrer au contraire la difficulté de la requête et la grandeur de la victoire remportée. Par ailleurs, la prière de la Vierge ne pouvait pas ne pas se revêtir de la note caractéristique de

l'imploration qui, selon la parole de Jésus, est justement l'insistance. *Demandez et il vous sera donné ; cherchez et vous trouverez ; frappez et on vous ouvrira* (Mt 7, 7). Si nous nous demandons, au vu des conséquences, ce qui en définitive La poussa à faire la demande, il est facile de répondre par un mot : l'amour, pour Dieu et nos âmes. Et ce furent un amour et une prière si forts au point d'*anticiper les temps de Dieu*, c'est-à-dire l'œuvre de notre Rédemption, qui devait être accomplie par la vie publique et la mort du Seigneur : de même qu'un jour ils furent capables de solliciter l'Incarnation qui constituait la racine même du commencement de la Rédemption. On doit relever aussi une similitude significative entre cet épisode et le retour de Jésus avec les siens à Nazareth, après sa fugue au temple. Dans les deux cas, la très Sainte Vierge Marie intervient : à ce moment-là, pour retenir Jésus et maintenant pour le pousser à l'action. Mais entre les deux cas il y a la différence caractéristique que, alors qu'ici Marie modifie et anticipe les décrets divins, nous ne sommes pas autorisés à penser, dix-huit ans auparavant, que le Divin Enfant n'avait pas déjà, indépendamment du rappel de ses parents, prévu son retour : cela est même probable. Cependant il y a dans les deux épisodes une correspondance significative entre la volonté et le comportement de Jésus et la présence et la volonté de Marie : puisque dans le cas de la perte également, la présence et le rappel de Marie nous apparaît du moins comme l'occasion préordonnée par la Divine Providence pour le retour de Jésus à Nazareth et à la vie cachée. À la volonté de Marie correspondit, donc, d'une certaine manière, tant la suite de la vie cachée de Jésus, que l'éclosion définitive de sa vie publique. À l'époque Elle le retint, maintenant Elle le pousse, instrument dans les deux cas du vouloir divin» ([23]).

Les noces de Cana et la Mère du Bon Conseil

Il existe un lien entre l'épisode évangélique des noces de Cana et la dévotion à la Mère du Bon Conseil. La très Sainte Vierge à Cana, après l'échange avec son divin Fils, dit aux serviteurs - comme nous l'avons vu - ces paroles : "*Faites tout ce qu'Il vous dira*". Il s'agit indubitablement d'un conseil, ou mieux encore du bon conseil par excellence, et remarquons que c'est l'une des rares phrases prononcées par Elle dans l'Évangile.

Dans la dévotion à Notre-Dame du Bon Conseil avec les paroles *"fili acquiesce consiliis ejus"* qui signifient *mon fils, écoute ses conseils*, on rappelle que le fils dévot de Marie doit écouter ses conseils. Nous voyons donc que la Sainte Vierge nous dit "*faites tout ce qu'Il vous dira*" et que nous, en tant que ses enfants, nous devons écouter ses conseils ; si la perfection consiste à faire la volonté de Dieu, Marie nous pousse justement à faire toujours ce que son Fils nous dit, accomplissant ainsi la volonté de Dieu qui nous est manifestée par les commandements de Dieu, par les paroles du Verbe divin dans l'Évangile, par la doctrine de la Sainte Église et par la voix de ceux qui ont autorité sur nous, comme notre directeur spirituel à qui nous devons obéissance. À Cana le conseil de Marie obtint le miracle, ainsi en sera-t-il dans notre vie : si nous écoutons son conseil *faites tout ce qu'Il vous dira,* des miracles de grâces s'accompliront aussi pour nous. Marie Elle-même mettait en pratique ce conseil dans sa vie, par exemple dans la réponse qu'elle fait à l'archange Gabriel lors de l'Annonciation *"Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole",* mais toute sa vie fut une continuelle acceptation et conformité à la Divine Volonté dans les épreuves et les tribulations et surtout lors du suprême moment de la Passion, et après avoir mis en pratique ces paroles en nous donnant l'exemple, la Sainte Vierge Marie nous conseille de faire de même. C'est la voie qui nous conduira parfaitement à la sainteté et c'est le Conseil le plus parfait et par conséquent l'unique que la très Sainte Vierge Marie nous donne ; elle est donc clairement la Mère du Bon Conseil au conseil de qui tout fils fidèle et dévot doit se conformer. Selon la vo-

lonté du pape Léon XIII, grand dévot de Notre-Dame du Bon Conseil, qui fit écrire ces paroles *Fils écoute ses conseils* au dos du scapulaire sous le blason pontifical, elles peuvent s'appliquer à l'Église qui est docile au conseil de Marie et donc, à son imitation, tout fidèle doit être docile au conseil et à la doctrine de l'Église.

L'attitude même de l'image de la Mère du Bon Conseil, vénérée dans son sanctuaire de Genazzano, avec son doux regard tourné vers son Divin Fils semble nous redire ces paroles : *faites tout ce qu'Il vous dira*. Le conseil est celui d'avoir le regard fixé sur Jésus, dans l'attente qu'un signe nous indique sa volonté. Le Messie à venir fut appelé dans l'Écriture "*Magni consilii angelus*" (Isaïe 9, 6), la liturgie dans le temps de Noël et dans l'office de Notre-Dame du Bon Conseil emploie cette expression ; Marie étant la *Mère de Dieu* est aussi la *Mère de la Sagesse éternelle* et par son conseil Elle fait participer d'une certaine manière les hommes à cette Sagesse. Elle qui est l'épouse du Saint-Esprit possède ce don de Conseil au plus haut degré et par conséquent le communique aux âmes de ses enfants. De plus, à la Mère du Bon Conseil la liturgie applique aussi les paroles *"à moi est le conseil et l'équité ; à moi est la prudence, à moi est la force"* (Proverbes 8, 14) : en Elle en effet réside plus qu'en toute autre créature la très Sainte Trinité, en Elle résida aussi l'humanité du Fils de Dieu, et puisque cette union est si profonde que - selon saint Louis-Marie Grignion de Montfort - là où est la Mère est aussi le Fils, on ne peut aller à Jésus que par Marie ; Marie est la voie qui conduit à Jésus, la route qui nous porte au suprême Conseil, c'est le conseil à suivre pour parvenir à la Sagesse. En effet, à Cana aussi nous voyons que "*la mère de Jésus y était. Et Jésus aussi fut convié aux noces".*

Conclusion

Six fois seulement Notre-Dame parle dans l'Évangile : deux fois à l'ange lors de l'Annonciation (Lc 1, 34, 38), une fois lors de la Visitation quand elle répond à Élisabeth qui l'exalte en chantant le *Magnificat* (Lc 1, 46-55), une fois quand elle retrouve Jésus âgé de douze ans dans le temple (Lc 2, 48), et les deux fois aux noces Cana, en s'adressant d'abord à Jésus (Jn 2, 3) et ensuite aux serviteurs (2, 5), paroles que nous avons longuement commentées dans cet article. Toutes les paroles de Marie sont brèves, sobres mais claires, jamais inutiles mais profondément méditées et sorties du profond de son Cœur Immaculé et maternel. Ses paroles, comme nous l'avons vu, sont toujours remplies de significations et peuvent nous élever à la contemplation des mystères divins impénétrables à nous pauvres et misérables pécheurs, mais que Celle *qui "conservait toutes ces choses dans son cœur"* (Lc 2, 51) peut nous dévoiler quelque peu si nous savons lire et méditer avec attention ses paroles…

Notes

1) Thomas d'Aquin, *Commento al Vangelo di s. Giovanni I-VI*, Città Nuova Roma 1990, p. 212.

2) Giuseppe Ricciotti, *Vie de Jésus Christ*, Payot Paris 1954, § 281.

3) Cornelius a Lapide, *Commentaria in Scripturam Sacram,* tomus decimus sextus in ss. Lucam et Joannem, col 328.

4) G. Ricciotti, *op. cit.*

5) Piercarlo Landucci, *Maria SS. Nel Vangelo*, Edizioni Paoline Roma 1953, pp. 225-27.

6) Gabriele Roschini, *Vita di Maria*, Edizioni per l'Unione italiana ciechi, Roma 1960, p. 205.

7) Augustin, *Tract. 8 in Joannem*. Voir Cornelius a Lapide, *op. cit.*

8) Thomas d'Aquin, *op. cit.* pp. 214-15.

9) G. Ricciotti, *op. cit.*

10) On peut remarquer l'analogie, dans la manière délicate et simple, entre les paroles de Marie *"ils n'ont plus de vin"* et les paroles par lesquelles Marthe demande la guérison de son frère : *"celui que tu aimes est malade"* (Jn XI, 3) ; elles sont encore le reflet de celles adressées trente ans auparavant à l'ange : "*comment cela se fera-t-il ?*". Paroles simples mais toujours éloquentes autant que parcimonieuses.

11) P. Landucci, *op. cit.* pp. 229-30.

12) G. Roschini, *op. cit.* p. 206.

13) G. Roschini, *op. cit.* pp. 207-208.

14) G. Ricciotti, *op. cit.* § 281.

15) G. Roschini, *op. cit.* pp. 208-215.

16) Thomas d'Aquin, *op. cit.* p. 220.

17) P. Landucci, *op. cit.* pp. 240-41.

18) G. Ricciotti, *op. cit.* § 284.

19) St Maxime de Turin, *Discorsi 23* ; st Cyrille de Jérusalem, *Le Catechesi 22, 2*, in *La Bibbia commentata dai Padri*, Nuovo Testamento 4/1 p. 156.

20) Thomas d'Aquin, *op. cit.* p. 224.

21) Sur toute cette question on peut lire l'article cité ici : *Marie antithèse de Satan : le développement homogène du dogme marial du temps de Pie XII dans les écrits du Père Guérard des Lauriers*, in *Sodalitium* n° 68, pp. 28-48. Il reprend la conférence tenue par l'abbé Francesco Ricossa à l'occasion du 14e Congrès d'Études Albertariennes à Milan le 14 novembre 2015.

22) M. L. Guérard des Lauriers O.P. *Marie-Reine, pro manuscripto*, pp. 10-11.

23) P. Landucci, *op. cit.* pp. 243-44.

Franc-Maçonnerie

Nous publions ici le texte de la conférence tenue à Paris le 26 novembre 2017 par l'abbé Francesco Ricossa sur la franc-maçonnerie ; cette conférence s'est déroulée dans le cadre des rencontres organisées chaque année par l'Institut Mater Boni Consilli dans la capitale française. Elle se divise en trois parties : les origines de la secte, la réponse de l'Église et les ramifications entre la maçonnerie, le modernisme et certaines franges du traditionalisme. Le style parlé a été conservé.

Je suis convaincu qu'un bon prêtre doit connaître, et bien connaître, les ennemis du christianisme et du catholicisme, afin de pouvoir les combattre et ne pas se faire duper par eux. Donc, dans notre action sacerdotale, ou pour vous, en tant que fidèles et militants du Christ-Roi, il est nécessaire de pratiquer ce qu'on appelle l'antimaçonnisme, donc de s'opposer à la franc-maçonnerie.

La secte maçonnique, 1717-2017 : 300 ans de maçonnerie moderne

PREMIÈRE PARTIE : LES ORIGINES ET LA FONDATION DE LA SECTE

Avant de commencer, je précise que j'ai l'intention de mettre ces conférences et cette journée en général, sous le patronage d'un bienheureux, béatifié en 1926 par le Pape Pie XI, avec 190 autres martyrs ; ce sont les martyrs des Carmes, ici à Paris. De ces 191 martyrs, j'en choisis un. Il s'agit du bienheureux Jacques-François Le Franc, martyrisé le 2 septembre 1792.

J'ignore si beaucoup d'entre vous ont entendu parler de lui ; certains sans doute. Nous sommes généralement plus familiers avec le père Barruel, qui a écrit, à la même époque, son livre sur le jacobinisme, et dans lequel il a dénoncé le complot maçonnique à l'origine de la Révolution française ; mais il ne faut pas oublier le père Le Franc, contemporain du père Barruel. Eudiste, il avait écrit et publié certains ouvrages au sujet de la franc-maçonnerie, dont *L'origine et la déclaration mystérieuse des francs-maçons,* en 1743 et *Le voile levé pour les curieux, ou le secret de la Révolution révélé à l'aide de la franc-maçonnerie*, en 1792, c'est-à-dire l'année de son martyre. Nous pouvons voir que non seulement il a dénoncé le danger que représentait la franc-maçonnerie, mais qu'en plus, il mourut victime de ses actions, car il fut massacré par les francs-maçons révolutionnaires. Donc, puisque nous avons un bienheureux martyr parmi ceux qui ont étudié et combattu la franc-maçonnerie, plaçons-nous sous son patronage.

J'ajoute certaines choses, avant d'entrer dans le vif du sujet. S'il est vrai que j'ai lu un certain nombre d'ouvrages sur la franc-maçonnerie, et que je l'étudie depuis un certain temps, il ne faut pas pour autant me considérer comme un expert du sujet. Bien sûr, de leur point de vue, je ne suis qu'un profane ; n'étant évidemment pas initié à la maçonnerie, bien que quelqu'un ait

prétendu le contraire ! Donc je ne la connais pas de l'intérieur ; le moindre franc-maçon la connaît peut-être mieux que moi. En tant que prêtre je suis tenu de connaître la théologie plutôt que les sectes ennemies. Toutefois, je suis convaincu qu'un bon prêtre doit connaître, et bien connaître, les ennemis du christianisme et du catholicisme, afin de pouvoir les combattre et ne pas se faire duper par eux. Donc, dans notre action sacerdotale, ou pour vous, en tant que fidèles et militants du Christ-Roi, il est nécessaire de pratiquer ce qu'on appelle l'antimaçonnisme, donc de s'opposer à la franc-maçonnerie.

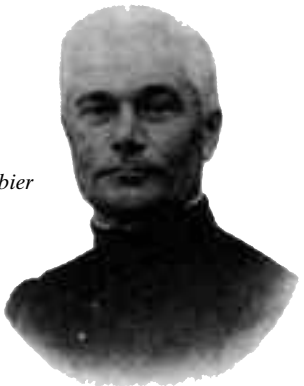
En étudiant la franc-maçonnerie, je me suis aligné sur une école de pensée particulière. Tout d'abord, tous les catholiques sont à l'école de l'Église, à l'école de son Magistère, et c'est pourquoi nous allons commenter l'encyclique *Humanum genus* du pape Léon XIII sur la franc-maçonnerie. Mais il y a également cette école catholique de pensée, dont les membres sont appelés *catholiques intégraux*, c'est-à-dire ceux qui ont suivi le Magistère et l'action du grand Pape saint Pie X. Je parle tout d'abord de Mgr Umberto Benigni, le fondateur du *Sodalitium Pianum*, c'est-à-dire Association Saint-Pie V, qui soutint l'action de saint Pie X contre le modernisme, et qui fut aussi un éminent étudiant de la franc-maçonnerie. À cette école des catholiques intégraux, on peut associer aussi plusieurs prêtres français. Je cite parmi eux, du temps de saint Pie X, Mgr Delassus, l'abbé Barbier, l'abbé Boulain, qui a été un collaborateur de la bien connue *Revue Internationale des Sociétés Secrètes*, dirigée par Mgr Jouin. Bien que Mgr Jouin ne puisse pas être placé dans l'école de pensée des catholiques intégraux, on ne peut pas minimiser l'importance de son travail, à travers la *Revue Internationale des Sociétés Secrètes*, qui a d'ailleurs été rééditée récemment, pour ceux qui désirent acquérir la collection complète. L'abbé Boulain, sous le pseudonyme de Colmet, collabora et apporta la contribution de l'école catholique intégrale aux études antimaçonniques de Mgr Jouin.

Mgr Delassus

La franc-maçonnerie est une secte, mais il faut comprendre qu'elle est une secte dans une plus grande secte, c'est-à-dire qu'elle n'est pas la seule secte qui existe. Il faut distinguer la Secte pour ainsi dire, qu'on peut appeler avec saint Jean, *la synagogue de Satan* (cf. Ap 2, 9 ; 3, 9), et la maçonnerie qui se distinguent comme le tout et la partie. La franc-maçonnerie est une partie de cette synagogue de Satan, alors que celle-ci est, pour ainsi dire, plus vaste que la franc-maçonnerie. Cette synagogue de Satan qui s'oppose à l'Église, existe depuis toujours, depuis qu'existe l'Église, et même depuis la première révolte de Lucifer ; alors que la franc-maçonnerie a une origine historique précise, et a été fondée à un certain moment de l'histoire humaine. Et de même qu'il y a des sectes, des sectaires et des initiés, qui ne font pas partie de la franc-maçonnerie, mais qui sont tout aussi dangereux, de même il y a ceux qui s'opposent à la maçonnerie, mais qui ne s'y opposent pas pour les mêmes raisons que nous, que cette différence de motifs soit partielle ou totale. Il y a des opposants à la maçonnerie parmi les nationalistes, qui voient justement que l'œuvre de la franc-maçonnerie est néfaste pour la nation ; il y a des antimaçons, même parmi des gens qui font partie de cette plus grande secte, et il y a même des antimaçons, qui sont francs-maçons. C'est le comble, mais il y en a. Il faut donc prendre en compte tous ces détails, que nous étudierons peut-être dans la troisième instruction.

Étant donné que la franc-maçonnerie est une secte dans la Secte, il faut déjà comprendre que la franc-maçonnerie fait partie d'un courant plus vaste qu'on peut appeler par plusieurs noms. Je vous en propose deux : *ésotérisme* d'une part, *gnosticisme* d'autre part. Ce n'est pas moi qui l'invente ; par exemple, un initié de renom, franc-maçon bien connu, René Guénon, dans un article sur la franc-maçonnerie qui date de 1910, commence par ces paroles : "La gnose, selon le très illustre frère Albert Pike, est l'essence et la moelle de la franc-maçonnerie." Donc il faut bien comprendre qu'il y a quelque chose qui précède, et qui est plus vaste que la franc-maçonnerie. Il faut noter que si tous les francs-maçons sont, à des degrés divers, des ésotéristes, tous les ésotéristes ne sont pas pour autant des francs-maçons. Alors si quelqu'un objecte que telle personne n'appartient pas à la franc-maçonnerie, c'est peut-être vrai, mais si cette personne est ésotériste, gnostique ou si elle tient les mêmes propos que les francs-maçons, il faut l'intégrer dans le même groupe.

Voilà en ce qui concerne l'essence de la franc-maçonnerie. Mais pour que notre opposition à la franc-maçonnerie soit crédible, il faut, à mon avis, que notre critique soit fondée et documentée. Car nous ne devons pas oublier qu'il existe une mythologie maçonnique. Par exemple les francs-maçons prétendent que le premier maçon était Adam. C'est un peu trop vieux pour être crédible, n'est-ce pas ? Il existe également les mythes véhiculés par la franc-maçonnerie contre l'Église, toutes sortes d'histoires et de balivernes dirigées contre elle pour la discréditer.



L'abbé Barbier

Mais il existe également une sorte de "mythologie antimaçonnique", c'est-à-dire un antimaçonnisme qui, hélas, n'est pas toujours bien sérieux, qui n'est pas fiable. Cette mythologie dessert bien plus notre cause qu'autre chose et il faut, à mon avis, l'éviter.

La critique de la franc-maçonnerie, chose qui doit évidemment être faite, peut être faite selon plusieurs perspectives. On peut par exemple s'intéresser aux faits contingents, qu'ils soient passés ou présents. Ainsi il y a de très bons auteurs antimaçonniques qui ont étudié, par exemple, le rôle de la franc-maçonnerie dans tel ou tel événement historique ; ou bien qui ont essayé de comprendre qui est ce franc-maçon, quand a-t-il été initié, ou bien quel a été le rôle de la franc-maçonnerie dans la Révolution américaine, dans la Révolution française, dans la Révolution russe, dans la Révolution italienne, etc. Ou encore, quel est aujourd'hui le rôle de la franc-maçonnerie ? Le Président de la République est-il franc-maçon par exemple ? Cette perspective d'étude n'est pas inutile, et est même au contraire d'une grande utilité, mais il en existe bien d'autres.

Une autre perspective utile, et c'est celle que nous allons aborder aujourd'hui, non pas parce que je méprise les autres, mais tout simplement parce qu'on ne peut pas tout faire, va nous faire étudier la franc-maçonnerie dans son essence, et non pas selon les faits contingents, ce qui est généralement ce qui intéresse le plus les gens. Je me souviens qu'après la conférence que j'avais donnée en Italie, quelqu'un m'avait dit : "Ah, mais vous n'avez pas parlé de la loge P2, de M. Gelli…" ; bien sûr que nous pouvons en parler, et même longuement, mais je dirais que cela signifie se perdre un petit peu dans des détails, qui sont certes importants. En revanche, peu de monde s'intéresse, étudie, connaît ce qu'est vraiment la franc-maçonnerie, et quelle est sa doctrine, alors qu'il me semble que cela est tout autant utile. Parce qu'il y a beaucoup

Mgr Ernest Jouin

de personnes qui s'opposent, parfois même sincèrement, à tel ou tel agissement de la maçonnerie, mais ne se rendent pas compte qu'elles partagent les mêmes idées que la franc-maçonnerie. Elles sont contre l'action de tel franc-maçon ou de la franc-maçonnerie et elles ne comprennent pas que, peut-être sans le vouloir pour certaines, elles partagent des idées et plusieurs concepts fondamentaux propres à la franc-maçonnerie.

Une façon de bien comprendre ce qu'est la maçonnerie, est d'étudier son origine, car étudier l'origine d'un mouvement permet toujours de mieux le connaître. D'ailleurs, si nous avons choisi cette année de traiter du thème de la franc-maçonnerie, c'est parce qu'il y a eu récemment un anniversaire, que nous n'avons évidemment pas célébré, et qui est tombé le 24 juin de cette année. À Londres il y a eu une très grande manifestation pour fêter cela, dirigée par le duc de Kent, qui est le Grand-Maître de la maçonnerie. Car c'est en effet il y a trois cents ans, à Londres justement, le 24 juin 1717, que fut fondée la franc-maçonnerie dite moderne, celle que nous connaissons aujourd'hui. Parmi toutes les dates qu'on rattache à la franc-maçonnerie, il y en au moins une qui est certaine, et qui nous permet d'établir un point de départ, et c'est celle-ci.

Vous pouvez, par l'imagination, vous projeter dans la capitale anglaise et jeter votre regard sur la cathédrale anglicane Saint-Paul qui a remplacé après l'incendie de Londres l'ancienne cathédrale, vieille de plusieurs siècles. L'architecte de cette cathédrale fut Christopher Wren, qui travailla sur ce projet entre 1675 et 1697. Ce Christopher Wren fut Grand-Maître de la maçonnerie, avant que la maçonnerie existe ! Vous allez me demander : comment pouvait-il être Grand-Maître de la franc-maçonnerie, avant que la franc-maçonnerie ne soit fondée ? Évidemment il faut voir ce qu'on entend par franc-maçonnerie, et de quoi on parle. En ce temps-là, près de la cathédrale Saint-Paul, se trouvait une taverne, une auberge, qui s'appelle *Goose and Gridiron*, en français : *À l'Oie et au Gril*. Ce jour-là, en 1717, se réunirent dans cette auberge des francs-maçons de quatre loges de Londres, en suivant un accord qu'ils avaient pris déjà l'année précédente, dans l'auberge du *Pommier* à Covent Garden. À cette occasion-là, le 24 juin, donc la fête de Jean-Baptiste, choisie parce qu'elle tombe près du solstice d'été, on décida d'élire le premier Grand-Maître de cette loge nationale, le capitaine Anthony Sayer, dont on ne sait presque rien, si ce n'est qu'il n'a pas eu un grand rôle. C'est ce jour-là que fut fondée ce que l'on appelle la franc-maçonnerie moderne, celle que nous connaissons si bien. Mais déjà nous comprenons, par le fait que quatre loges se soient réunies ce jour-là, qu'elles existaient déjà auparavant. Alors il y avait cette loge *À l'Oie et au Gril*, qui se réunissait près de la cathédrale Saint-Paul, la loge *The Crown* qui se trouvait à Park Lane, *the Apple Tree*, donc *le Pommier*, à Covent Garden et puis *The Rummer and Grapes*, à Westminster.

Le récit de cette première réunion nous est donné par le pasteur protestant James Anderson, qui en était d'ailleurs absent. Ce fut lui qui rédigea les premières constitutions maçonniques en 1723. À partir de cet événement, on peut se poser certaines questions sur les origines de la franc-maçonnerie. Tout d'abord, des questions d'ordre de la doctrine : quelles sont les origines doctrinales de la franc-maçonnerie ? Quelles étaient les idées qui animaient ces hommes qui se sont réunis ce jour-là, et qui nous causent tant de problèmes aujourd'hui ? Et puis quelles sont les origines d'un point de vue historique ? C'est justement ce dont nous allons parler.

Qui étaient donc ces maçons qui fréquentaient ces auberges et qui ont fondé

Le F∴ et pasteur protestant James Anderson qui écrivit les Constitutions de la franc-maçonnerie, et Jean Théophile Désaguliers qui rédigea les rituels des trois premiers degrés

la Grande Loge d'Angleterre ? Et aussi, une autre question : comment, de ces quelques auberges et tavernes de Londres, ont-ils pu en quelques années, initier les plus grands monarques d'Europe à leur association, et fonder des loges partout ? Car l'essor de la franc-maçonnerie en quelques années est absolument étonnant. En 1726 déjà, la franc-maçonnerie est fondée dans le Saint-Empire, à Prague, ville qui ne fut pas choisie au hasard, au regard de la longue tradition qui existait déjà dans cette ville ; en Allemagne en 1737, à Hambourg ; en Autriche seulement en 1742 ; mais au Portugal en 1727, en Espagne en 1728, vers 1730, en Italie, mais l'Italie étant divisée à l'époque, il faut voir la date d'implantation dans chaque État en particulier. Par exemple, à Naples, ils y étaient déjà en 1730. Et il faut savoir qu'en 1731, le pasteur Désaguliers, que nous allons découvrir sous peu, initia personnellement en Hollande, François I^er^, duc de Lorraine, futur époux de l'Impératrice du Saint-Empire, Marie-Thérèse, ce sont les parents de la reine Marie-Antoinette de France. Désaguliers est également celui qui initia le Prince de Galles, donc l'héritier du roi d'Angleterre. Frédéric II, roi de Prusse, a été initié à la maçonnerie en 1738. Le cas de Louis XV est moins certain. Certains affirment qu'il fut initié en 1739, mais d'autres le mettent en doute. Mais il y avait certainement une loge à Versailles.

La franc-maçonnerie connaît un rapide succès en France, si bien qu'on connaît le nom de plusieurs princes de sang qui furent initiés. Par exemple, lorsque Philippe de Bourbon, duc d'Orléans, initié à la maçonnerie en 1773, appelé plus tard Philippe-Égalité - le même qui vota l'exécution de Louis XVI - devint le Grand-Maître en France, il avait déjà été précédé par plusieurs membres de la Maison de Bourbon. Le prince de Condé a été initié, ainsi que le prince de Conti et le comte de Clermont, tous des Bourbons. C'est pourquoi le passage, en quelques décennies seulement, des auberges londoniennes aux cours des souverains les plus puissants d'Europe est pour le moins étonnant, et soulève plusieurs questions.

Qui étaient donc ces francs-maçons de 1717 ? J'ai choisi d'étudier quatre personnages, car on ne peut pas s'intéresser à tous dans le cadre de cette conférence. Trois d'entre eux étaient déjà présents lors de la réunion de 1717, un autre arrivera quelques années après, et je pense que les étudier sera intéressant. Après quoi, on sera autorisé à se poser cette question : est-ce que la franc-maçonnerie existait déjà avant 1717 ?

Le premier personnage qui nous vient à l'esprit n'a en réalité pas l'importance qu'on lui accorde, mais je vous parlerai tout de même de lui. Il s'agit de James Anderson. Pasteur protestant écossais, de l'Église presbytérienne, c'est-à-dire calviniste, né en 1680, et mort en 1739, donc une vingtaine d'années après la fondation de la franc-maçonnerie. Il eut droit à des funérailles maçonniques, qui existaient donc déjà. En 1709, ce pasteur Anderson s'occupait des protestants français émigrés en Angleterre, après la révocation de l'Édit de Nantes ; et c'est à cette occasion-là qu'il rencontra le pasteur Désaguliers qui, lui, était français. En 1721, la Grande Loge qui vient d'être fondée, le charge de rédiger les constitutions de la maçonnerie. Le travail est achevé en 1723 par Anderson ; elles seront plus tard révisées en 1738. C'est à ce moment-là qu'on insère dans les constitutions maçonniques dites d'Anderson cette affirmation curieuse : "Le franc-maçon est un vrai noachide." Qu'est-ce que cela veut dire, un "vrai noachide" ? Le noachisme est une doc-

trine inconnue de l'Ancien et du Nouveau Testament. Pas un mot dans l'Écriture Sainte. Mais pourtant ce mot se rapporte à *Noah*, c'est-à-dire Noé.

En réalité, cette doctrine se trouve, non pas dans les Écritures, mais dans les écrits rabbiniques. La doctrine rabbinique enseigne que les Juifs participeront au royaume messianique en tant que prêtres et rois, tandis que les Gentils, c'est-à-dire les non-Juifs, pourront participer à ce royaume messianique, qui est le salut du point de vue des Juifs rabbiniques, non pas en tant que rois, car le roi, c'est le Juif, non pas en tant que prêtres, car le prêtre de l'humanité, c'est le Juif, mais en tant que collaborateurs. La loi de Moïse étant réservée aux Juifs, les Gentils, pour participer à ce royaume messianique, dans une condition évidemment inférieure, doivent suivre la loi de Noé, c'est-à-dire sept préceptes. L'un d'entre eux proscrit l'idolâtrie, et c'est pour cette raison que les rabbins considèrent que les chrétiens violent la loi noachide, étant idolâtres, puisqu'ils reconnaissent la divinité de Jésus-Christ. Un célèbre rabbin de Livourne, qui était très proche de la franc-maçonnerie locale, a longuement parlé, bien après la fondation de la maçonnerie, de cette loi noachide, seul salut pour les non-Juifs. Il s'agit d'Élie Benamozegh. Et récemment encore, il y a quelques années - nous en avons parlé sur *Sodalitium* - le grand rabbin de Rome, Riccardo di Segni, a expliqué aux prélats, pour ainsi dire, de l'Église, ces lois noachides, en proposant aux chrétiens de devenir des noachides ; ce qui inclut le fait de renoncer à proclamer la divinité de Jésus-Christ, ou du moins, de renoncer à affirmer que la foi en la divinité de Jésus-Christ est indispensable pour le salut. Nous comprenons alors déjà mieux ce que signifie que le franc-maçon est un véritable noachide.

Dans ces constitutions d'Anderson, on peut également lire dans les deux premiers articles : "En franc-maçonnerie, en loge, - dit-on - on ne parle ni de religion, ni de politique." En réalité, on ne parle que de religion et de politique ! Mais le principe est qu'il ne faut parler ni de religion ni de politique. Pourquoi dit-on cela ? Qu'est-ce que cela signifie ? Les deux premiers articles des constitutions maçonniques d'Anderson concernent, le premier la religion et le deuxième la politique et il y est dit : "Un maçon est obligé par sa tenure d'obéir à la Loi morale et s'il comprend bien l'Art (c'est-à-dire, la franc-maçonnerie), il ne sera jamais un athée stupide, ni un libertin irréligieux. Mais, quoique dans les temps anciens les maçons fussent astreints dans chaque pays d'appartenir à la religion de ce pays ou de cette nation, quelle qu'elle fût, il est cependant considéré maintenant comme plus expédient de les soumettre seulement à cette religion que tous les hommes acceptent, laissant à chacun son opinion particulière, et qui consiste à être des hommes bons et loyaux ou hommes d'honneur et de probité, quelles que soient les dénominations ou croyances qui puissent les distinguer ; ainsi, la maçonnerie devient le centre d'union et le moyen de nouer une véritable amitié parmi des personnes qui eussent dû demeurer perpétuellement éloignées." On y voit déjà très bien l'esprit de la franc-maçonnerie. Tout d'abord la franc-maçonnerie est une religion, puisqu'il est dit que le franc-maçon n'est tenu de professer aucune religion sauf celle que tous les hommes acceptent.

Quelle est donc cette religion que tout le monde accepte ? C'est la religion de la franc-maçonnerie, qui va unir tout le monde, tandis que les autres religions vont diviser. Les religions divisent. La franc-maçonnerie unit. D'autre part, les francs-maçons ne vont pas explicitement contraindre un profane qui veut les rejoindre à abandonner sa confession religieuse. À une condition : d'être disposé à s'unir avec des gens de n'importe quelle religion. Donc, vous pouvez garder votre religion à condition de ne pas considérer qu'elle soit la seule vraie, la seule qui puisse nous permettre de nous unir. Ainsi donc la franc-maçonnerie va unir des hommes, indifféremment de leurs croyances religieuses. Cet esprit, qu'aujourd'hui on appellerait œcuménique,

est donc présent dès les premières années de la franc-maçonnerie, une volonté d'unir les religions et les confessions. Cette idée avait déjà été proposée un siècle auparavant par les rose-croix, lesquels voulaient unir toutes les sectes et confessions protestantes dans l'ésotérisme. Justement, Anderson était influencé par Comenius, qui était un personnage du courant rosicrucien, un hussite, un Frère bohème. Cela nous renvoie déjà à une origine plus éloignée de la franc-maçonnerie.

Un deuxième personnage de ce courant, plus important qu'Anderson, est le pasteur Jean Théophile Désaguliers. Il est né en France en 1683 d'un pasteur calviniste, qui a dû, après la révocation de l'Édit de Nantes, quitter la France et se rendre en Angleterre. Il étudia à Oxford, et fut ordonné en 1710 "prêtre" anglican, changeant de religion comme si de rien n'était. Il devint en 1714 un membre de la *Royal Society*. Cette *Royal Society*, c'est-à-dire une société de savants, de scientifiques, fondée par le roi Charles II Stuart, est d'une importance capitale en ce qui concerne l'origine de la franc-maçonnerie moderne, étant donné qu'à ce moment-là, la *Royal Society* était sous l'influence prépondérante d'un personnage bien connu et qui en faisait partie : Newton. Et Désaguliers fait partie de son entourage, un personnage dont il faudra parler pour comprendre la maçonnerie, la maçonnerie moderne et la maçonnerie ancienne.

Désaguliers, deux ans après la fondation de la maçonnerie dite moderne, va devenir en 1719 le grand maître de la Grande Loge de Londres. Comme je l'ai déjà dit, c'est lui qui initia Frédéric, Prince de Galles, et le duc de Lorraine, futur empereur du Saint-Empire, François I^er^.

Nous pouvons donc déjà dire que la franc-maçonnerie, dès ses débuts, baigne dans une ambiance protestante, illuministe (car avec Newton, nous entrons dans le monde des Lumières) et newtonienne. C'est donc vers la *Royal Society* qu'il faut chercher.

La franc-maçonnerie semble donc avoir une origine anglaise, née au XVIII^e^ siècle, imbue de rationalisme, mais avec également un attrait vers une tradition occultiste et spiritualiste. Vu que nous avons parlé de Newton, nous pouvons déjà dire quelques mots sur cet étrange personnage. L'économiste anglais John Maynard Keynes a écrit à son sujet, en 1942 : "Il n'était pas le premier scientifique de l'âge de la raison, il a été plutôt le dernier des magiciens." Un homme comme Keynes nous dit que Newton n'est pas le premier des scientifiques modernes, mais plutôt le dernier des magiciens ! Le dernier, je l'ignore ! En s'intéressant de plus près à Newton, on est surpris de découvrir qu'il était passionné d'alchimie, d'astrologie, et des rose-croix. Il avait d'ailleurs les ouvrages des principaux écrivains de ce courant : Thomas Vaughan, John Dee, Michael Maier, Robert Fludd, Paracelse, Cornelius Agrippa, et il s'intéressait à la tradition hermétique du Trismégiste, plus ancienne que les rose-croix, et donc à des auteurs comme Raymond Lulle ou Elias Ashmole.

Newton était officiellement anglican, comme tout le monde en Angleterre, bien sûr. Mais en réalité il était unitarien, ou socinien si vous voulez. Les Sozzini, l'oncle et le neveu, étaient des protestants italiens du XVI^e^ siècle, au temps de Martin Luther, qui ont poussé la rébellion de Luther à ses conclusions logiques. Il est écrit sur le tombeau de Sozzini, si je me rappelle bien, je cite de mémoire : "Luther a détruit les toits, Calvin les murs et moi, Sozzini, j'ai détruit les fondements de l'Église." Luther encore vivant, ces protestants-là étaient déjà arrivés à nier la Trinité et la divinité de Jésus-Christ ! Ils proposaient un christianisme rationaliste, un christianisme déiste, un christianisme négateur de la Trinité et pour cette raison, ils se disaient unitariens, parce qu'ils revenaient à un monothéisme juif et antichrétien. Ils étaient donc des Ariens, et Newton, mort en 1727, qui était magicien, tout en étant un scientifique, était donc un adhérent de cette secte, et il était animé par une haine inassouvie envers la Grande Prostituée, c'est-à-dire l'Église catholique, dont il

annonçait la chute par des calculs astrologiques, se fondant sur Daniel et l'Apocalypse, un peu à la manière des Témoins de Jéhovah.

Il est assez difficile de concevoir qu'un scientifique puisse penser et agir à la manière des Témoins de Jéhovah, et pourtant c'était le cas de Newton. Et c'est dans cette ambiance newtonienne que va naître la franc-maçonnerie moderne. Nous allons voir que le déisme apparent de la franc-maçonnerie, est en réalité bien pire que le déisme que nous connaissons. Anderson dit bien qu'un franc-maçon ne peut pas être un athée stupide, mais certains disent qu'on peut très bien être athée, pourvu qu'on ne le soit pas d'une façon stupide. Voyons donc quel est le dieu de la franc-maçonnerie. En réalité le dieu de la franc-maçonnerie ne correspond même pas au dieu des philosophes. Il est, si on veut, le dieu des magiciens, et cela est tout à fait différent, et cela peut même être de l'athéisme. En tout cas, le dieu tel que le présente la franc-maçonnerie pour le moment, c'est ce dieu des déistes sociniens, ce n'est pas un Dieu chrétien, ce n'est pas la divinité de Jésus-Christ, ce n'est pas la Révélation.

Un autre personnage qui nous intéresse parmi ces premiers francs-maçons, c'est le docteur William Stuckeley, lui aussi membre de la *Royal Society* ; médecin, archéologue, scientifique, initié entre 1720-1721. Il a été lui aussi ordonné "prêtre" anglican. On peut s'étonner, mais en réalité il ne faut pas s'étonner, qu'un "prêtre" anglican s'occupe des mystères du druidisme, et qu'il s'initie non seulement à la maçonnerie en 1720, mais également en 1717, la même année que la fondation de la franc-maçonnerie, à une autre société secrète. Cette société secrète est l'*Ancient Druid Order*, fondé par John Toland, un apostat, panthéiste, matérialiste et libre-penseur, auteur d'un ouvrage dont le titre est explicite : *Le christianisme sans mystères* et auteur également du *Pantheisticon*, rituel d'une société socratique, traducteur de Giordano Bruno, l'hérétique brûlé en 1600 et vénéré par les francs-maçons comme précurseur ; inspirateur du baron

Le F∴ William Stuckeley, membre de la Royal Society, médecin, archéologue, scientifique

d'Holbach, cultiste de la martyre païenne Hypatie, tuée soi-disant par les chrétiens, cultiste des républicains anglais de la révolution de Cromwell, et bien d'autres choses. Voilà donc John Toland. Eh bien, ce "prêtre" anglican, Stuckeley, était aussi druide, et donc un magicien païen. Il était pour la renaissance du paganisme, et donc nous voyons que le néo-paganisme - qui est très à la mode aujourd'hui - bien qu'on ne puisse pas lui attribuer de date de naissance précise, trouve certainement à cette époque un moment clé de son développement, dans une ambiance similaire à celle de la franc-maçonnerie.

Alors ce docteur Stuckeley, franc-maçon évidemment, a été le premier biographe enthousiaste de Newton, et le successeur de John Toland dans l'Ordre druidique. Nous pouvons nous poser quelques questions : étaient-ils des rationalistes ? Certainement, des illuministes, rationalistes, déistes, et pourtant nous les voyons jouer aux druides, à la magie, à l'astrologie et à l'alchimie. Alors étaient-ils des rationalistes ou bien croyaient-ils en toutes sortes d'idées farfelues ? Les deux. Ce sont les deux faces de la maçonnerie. Il n'y a pas des francs-maçons rationalistes et des francs-maçons magiciens. Tout franc-maçon est les deux choses à la fois, s'il est un véritable franc-maçon qui a compris ce que c'est que la maçonnerie, il est les deux choses à la fois. Ces personnages que nous venons d'étudier nous le font bien comprendre.

Un dernier personnage dont je veux vous parler est le chevalier de Ramsay, André-Michel de Ramsay, né en 1686, mort en 1743. Il n'était pas là en 1717, mais il mérite vraiment d'être considéré comme l'un des fondateurs de cette

maçonnerie moderne. Bernard Faÿ, dans son livre sur la franc-maçonnerie écrit : "Le chevalier Ramsay fut un noble écossais qui n'a jamais vécu en Écosse et qui n'était pas noble. Son titre nobiliaire n'avait de valeur que dans l'industrie. Il fut un jacobite, c'est-à-dire un partisan des rois Stuart qui avaient été expulsés d'Angleterre puisqu'ils avaient fini par se convertir au catholicisme. Catholique, mais il fut aussi un jacobite que le roi Georges II protégea." Mais Georges II était le roi de l'autre dynastie, la dynastie protestante des Hanovre, ennemis mortels des jacobites. Un jacobite, protégé par ses ennemis ? Quand on sait que la franc-maçonnerie réunit dans les loges des gens de religions différentes et des gens aux idées politiques différentes, cela est plus clair. Dans le monde profane ils sont ennemis, dans le monde des initiés ils sont frères.

Toujours Bernard Faÿ sur Ramsay : "Il était un catholique dont le cœur demeura toujours protestant et d'intelligence païenne. Un franc-maçon qui n'a pensé qu'au christianisme, un apôtre de la vérité qui a menti jusque sur son lit de mort." Voici donc une description humoristique, brillante, curieuse, de ce chevalier qui n'en était pas un. Son *curriculum* est tout aussi intéressant. Nous le trouvons en France en 1709, lui qui était écossais, comme secrétaire personnel de Fénelon, l'archevêque de Cambrai et le pédagogue du Dauphin. Il a été aussi le secrétaire de Madame Guyon, qui était la grande amie de Fénelon et qui l'entraîna dans l'hérésie mystique spiritualiste du quiétisme, une hérésie qui était née en réalité en Espagne, avec Molinos et qui s'est diffusée en France sous une forme plus modérée avec Madame Guyon et Fénelon. C'est d'ailleurs ce dernier qui a converti, pour ainsi dire, son franc-maçon au catholicisme, et Ramsay fut le premier biographe de Fénelon. On peut dire qu'ils se rendaient mutuellement service.

Le chevalier André-Michel de Ramsay

Avant de connaître Fénelon, ce chevalier de Ramsay s'était rendu en Hollande en 1706, lors de la guerre de Succession d'Espagne, vraisemblablement en tant qu'espion du gouvernement anglais. C'est là qu'il rencontre un certain Pierre Poiret, un pseudo-mystique protestant, influencé par les théologiens rhénans, par exemple Maître Eckhart qui est l'un des saints patrons de tous ces ésotéristes chrétiens, mais aussi Jakob Böhme, qui est un autre faux mystique ésotériste luthérien, et, comme c'est souvent le cas dans ces situations, d'une prétendue voyante, Antoinette Bourignon. Ce Pierre Poiret connaissait également Élisabeth de Herford. Qui était-elle ? Elle était la nièce du roi d'Angleterre, Jacques I^{er} Stuart et la fille de Frédéric du Palatinat et de Bohême et d'Élisabeth Stuart. Ce couple royal, Frédéric du Palatinat, roi de Bohême pendant une année, et Élisabeth Stuart, était un couple rosicrucien. Nous en reparlerons tout à l'heure. Elle était abbesse de Herford et amie de Descartes et des Quakers. Tout ce petit monde était le monde que le chevalier de Ramsay fréquentait.

En 1724, le chevalier de Ramsay rencontra à Rome le roi Jacques II Stuart exilé. C'était le roi catholique d'Angleterre protégé par le Roi-Soleil, et exilé à Rome, mais qui, drôle de catholique, partout où il allait, il implantait des loges maçonniques, mais des loges catholiques, s'il vous plaît ! Voilà comment le chevalier de Ramsay devint le précepteur de l'héritier au trône Charles-Édouard Stuart. Enfin Ramsay, tout catholique qu'il était, fut initié en 1730 à la loge *The Horn*, la même loge qui initia Montesquieu et Sade, deux beaux personnages, n'est-ce pas ! Ami d'Anderson, il était membre tout comme lui de la *Royal Society* qui était l'association publique de la monarchie des Hanovre, alors que Ramsay se disait catholique et jacobite, et donc ennemi du gouvernement. Son célèbre discours à

la loge de Saint-Jean le 26 décembre 1736, institue ce qu'on appelle dans le monde de la maçonnerie, l'*écossisme*. L'écossisme prétend que la franc-maçonnerie ne tire pas ses origines de maçons et d'architectes, mais va inventer sa propre mythologie, où les francs-maçons seraient les héritiers des chevaliers, et particulièrement des Templiers. Nous devons au chevalier de Ramsay, qui diffuse la franc-maçonnerie en France, le mythe des Chevaliers du Temple, qui doivent donc instaurer une République universelle et une Encyclopédie de toutes les sciences et de tous les arts. Ça va être l'Encyclopédie de d'Alembert, que l'on connaît si bien.

Voilà donc ces drôles de personnages que nous trouvons à la naissance de la franc-maçonnerie moderne. Mais nous pouvons dire que la franc-maçonnerie existait avant la maçonnerie, au moins d'une certaine façon. Quand en 1717 est fondée la maçonnerie que nous connaissons aujourd'hui, quinze ans seulement se sont écoulés depuis la démission d'un précédent Grand-Maître, catholique, Christopher Wren. C'est l'architecte de la cathédrale Saint-Paul de Londres. Il était catholique, il était jacobite, c'est-à-dire qu'il était pour la monarchie des Stuart, mais il était en même temps influencé par les rose-croix. Un autre soi-disant catholique, qui a été Grand-Maître de la maçonnerie avant la fondation de la franc-maçonnerie, était Charles Lennox, duc de Richmond et fils illégitime du roi Charles II. Mais même Guillaume III d'Orange de l'autre dynastie, était un franc-maçon avant la lettre. Mais passons et voyons quelqu'un de bien plus intéressant.

Un scientifique et un homme politique entrent en maçonnerie avant la fondation de la maçonnerie, des gens qui n'ont jamais touché des briques et qui sont tout à fait ignorants du travail des véritables maçons qui bâtissent des maisons, des cathédrales et des églises. Il s'agit de Robert Moray, l'un des futurs fondateurs de la *Royal Society* qui entre en maçonnerie en 1641, et Elias Ashmole, mort en 1692, et qui entre en maçonnerie le 16 octobre 1646. Il était

Le F∴ Robert Moray

lui aussi monarchiste, partisan de la dynastie "catholique" des Stuart, comme l'architecte Christopher Wren. Mais il rencontra en loge son cousin, qui était un républicain acharné. Encore une fois on trouve en loge, ensemble, ceux qui sont divisés dans la vie profane. Cet Elias Ashmole est un personnage très intéressant. Pourquoi ? Parce qu'il était cultiste de la magie, de la sorcellerie et de l'alchimie rosicruciennes. Il y a un livre - que je conseille d'une certaine façon : *La Lumière des Rose-Croix* de Frances Yates. C'est un auteur qui a de la sympathie pour l'ésotérisme, c'est le moins que l'on puisse dire. Mais c'est un auteur sérieux, dans le sens où elle a étudié à fond le phénomène des rose-croix justement et a décrit leur histoire de manière très détaillée et sérieuse. Elle parle également des liens entre les rose-croix et Elias Ashmole, vers lequel nous reviendrons.

Il faut se rappeler quelle était la situation politique en Angleterre en ce temps-là. Il y avait des jacobites, donc les partisans de la dynastie Stuart, et des hanovriens, partisan de la dynastie des Hanovre, celle qui gouverne encore aujourd'hui, qui se retrouvaient en loge. D'ailleurs cette famille Hanovre descendait des Stuart, par la lignée féminine. Dans les loges on retrouvait tous ces gens de différentes religions, on y pratiquait le principe de l'égalité qui est celui des corporations anciennes, de la tolérance, entre catholiques, protestants et déistes, entre hanovriens et jacobites, de la liberté dans la discussion, de la fraternité, puisqu'on initie des personnes de toute religion, de tout parti politique, de tout rang social, même des non-chrétiens. Tout cela, sous le couvert du secret initiatique.

Quelles sont alors les origines de la maçonnerie ? On a vu quel était le climat politique de cette période. Je peux vous donner une citation d'un autre auteur sympathisant de la maçonnerie, mais historien sérieux, qui s'appelle Francovich, italien malgré le nom. La voici : "C'est de ce contraste entre catholiques et protestants, entre Stuart et Orange, et avant, entre le Roi et le Parlement, que la libre maçonnerie, la franc-maçonnerie anglaise va choisir le chemin de la tolérance religieuse, en offrant à tous les frères, indépendamment de leur confession de foi, la protection du secret et l'aide de la fraternité maçonnique. Dès lors que l'on rentre dans une loge, les frères oublient tout ce qui les divise dans le monde profane, ils oublient les contrastes religieux, ils reconnaissent dans le Grand Architecte de l'Univers, le véritable Dieu qui est supérieur à celui de toute religion révélée. Ce n'était certainement pas une découverte maçonnique, mais plutôt la réalisation des principes philosophiques professés dès la Réforme protestante par des penseurs isolés comme Châtillon et certains groupes minoritaires comme les sociniens et les rose-croix. C'est la loge maçonnique, qui, dans la vie sociale, offre pour la première fois l'exemple concret d'hommes de fois différentes unis par le lien de la fraternité, dans la même discipline. Il faut souligner que les loges offraient aussi un point de réunion, non seulement pour des pourparlers diplomatiques et des accords mais aussi pour une action d'espionnage, dont se servira abondamment le gouvernement anglais."

Ceci dit, ces maçons du début, c'est-à-dire du XVIII^{e} siècle, quelles étaient selon eux, leurs origines ? À quel mythe se rattachaient-ils ? Anderson dans les Constitutions de 1723, nous donne une sorte de généalogie maçonnique. Elle commence par Adam, et puis étrangement, nous ne trouvons pas Abel, mais Caïn. C'est singulier. Et puis on retrouve aussi Toubal-Caïn, un descendant de Caïn. Le nom Toubal-Caïn est d'ailleurs l'un des mots de passe des premiers degrés de la maçonnerie. Comment se fait-il que Caïn et Toubal-Caïn, donc une tradition caïnique, se retrouvent en maçonnerie ? On le comprend, non seulement parce qu'ils sont les pionniers du progrès scientifique matériel, mais aussi parce qu'il y a dans le gnosticisme le plus ancien, une sorte de culte pour les personnages négatifs, on pourrait dire les personnages démoniaques de l'histoire religieuse, et dont les rôles sont inversés. Ceux qui sont mauvais sont bons, ceux qui sont bons sont mauvais. Il ne faut donc pas s'étonner de retrouver Caïn parmi les ancêtres de la maçonnerie, aux dires de la maçonnerie elle-même.

Nous avons concernant l'origine de la maçonnerie beaucoup d'hypothèses qui ont été émises. On peut en énumérer douze, qui ne sont pas toutes vraies et qui ne se valent pas toutes, évidemment, mais toutes expriment quelque chose de l'idéologie des francs-maçons : la religion primitive, les mystères païens, le temple de Salomon, avec la légende d'Hiram, les Templiers, les anciens collèges des architectes romains, les corporations médiévales, les rose-croix, les Républicains du XVII^{e} siècle en Angleterre, ou parfois au contraire, les Stuart catholiques ; et puis nous avons nos déistes. On peut résumer les ascendances à trois sources. Évidemment ce sont des sources symboliques qui ne sont pas la maçonnerie. Il s'agit des corporations du Moyen Âge, les rose-croix avec leurs traditions hermétiques et alchimiques et puis la mythologie des chevaliers du Moyen Âge, donc les Templiers. On remarquera tout d'abord qu'au moins deux de ces trois courants sont tout à fait catholiques. La chevalerie du Moyen Âge, c'est la christianisation du métier des armes, et les corporations sont la christianisation du monde du travail. Il n'y a là rien de mauvais. Les francs-maçons d'ailleurs essayent d'exploiter ces institutions, en disant : "Les corporations du Moyen Âge, c'était nous, c'était déjà des francs-maçons ; les cathédrales, c'est nous qui les avons bâties." Ce qui n'est pas vrai ; ce sont des vantardises. Ou encore : "La chevalerie, saint Bernard, tout cela, c'est nous." C'est

blasphématoire, c'est une offense faite à saint Bernard. Mais évidemment, aujourd'hui comme dans l'ancien temps, les ennemis de l'Église ont toujours essayé d'infiltrer ce qui est bon, pour le faire dévier vers quelque chose de moins bon, ou quelque chose de carrément mauvais.

Les francs-maçons ont beaucoup repris du symbolisme extérieur des corporations anciennes. Par exemple : le compas, l'équerre, le fil à plomb, la lettre *G* qui peut signifier géométrie, mais pas seulement, le système des degrés et du secret, qui était un secret professionnel, les apprentis, les compagnons, et le maître qui était l'architecte, l'idée même de loges qui étaient ces cabanes que les constructeurs faisaient à côté de leur chantier de travail, le mythe d'Hiram et du Temple de Salomon, certains serments, certains secrets professionnels, et bien d'autres choses. Peu à peu, dans cette maçonnerie qu'on appelle opérative, de véritables maçons, de véritables bâtisseurs qui étaient des catholiques - en Angleterre où le catholicisme avait été détruit - se sont infiltrés des éléments différents. Il faut dire toutefois que même parmi les bâtisseurs du Moyen Âge, on peut reconnaître des signes d'infiltration mauvaise. Mgr Benigni, par exemple, nous dit en parlant de certains bâtisseurs même du Moyen Âge : "Nous avons vu des francs-maçons qui étaient de véritables maçons, qui bâtissaient, qui étaient francs parce qu'ils avaient des libertés, dissimuler dans les cathédrales, dans les églises, des figures satiriques contre la hiérarchie, les prêtres, les moines, les moniales. Nous voyons parfois avec étonnement qu'il y a des pasteurs spirituels avec des têtes de loup, des moniales représentées de manière impudique. Eh bien, tout cela n'est que l'écorce d'un tronc maudit. L'écorce ignorait peut-être tout du tronc, mais l'influence de ce dernier n'en était pas moins réelle."

Ce tronc pour Mgr Benigni, mais aussi pour René Guénon, qui est un franc-maçon, était les Juifs. Pourquoi les Juifs ? René Guénon dit - il s'agit de son avis personnel qu'on peut qualifier d'étrange, mais qui m'a tout de même frappé - qu'il y avait autrefois, trois catégories de personnes gyrovagues : les Gitans, les Juifs et les francs-maçons, anciens évidemment, et donc les bâtisseurs. C'est pourquoi il n'est pas impossible que les Juifs aient commencé par instiller un certain poison antichrétien, qui - dit Mgr Benigni - a pu mettre dans la tête de ces bâtisseurs cette fable sémitique d'Hiram, du peuple élu qui construit le temple de la liberté, de l'égalité et de la fraternité, d'Hiram tué par Salomon, symbole du pouvoir central, et de la veuve d'Hiram, qui est la franc-maçonnerie, et qui sauva ses enfants en les dissimulant, et en passant de génération en génération le secret d'Hiram.

Peu à peu, ces véritables bâtisseurs, catholiques au fond, même si quelques-uns étaient mal influencés, commencèrent à accepter dans les loges, des gens qui n'étaient pas des bâtisseurs. On les appelait les acceptés. Bientôt ces gens-là qui cherchaient chez les maçons un asile pour leurs idées évidemment occultistes, illuministes, comme les rose-croix, ont pris possession des anciennes corporations, et les ont détournées de leurs objectifs originels.

La tradition des rose-croix est la deuxième, et il faut bien comprendre ce qui s'est passé, et j'en avais déjà parlé dans ma conférence sur les Guerres de Religion. En 1614-1615, apparaissent les fameuses affiches des rose-croix, qui annoncent au monde entier la naissance de cette secte. Eux aussi ont un mythe fondateur, non pas celui d'Hiram, et du cadavre assassiné qu'il faut venger, mais le mythe de Christian Rosenkreutz, un autre tombeau, une autre mort. Les noces chimiques de Rosenkreutz, un autre personnage mythologique, dont il faut perpétuer la tradition. Ces rose-croix n'étaient pas seulement des loufoques, des magiciens, des gens qui suivaient le nécromancien John Dee, qui à la cour d'Élisabeth I^{ère}, essayait de ressusciter les morts en utilisant des arts démoniaques. Mais il s'agissait aussi de personnes qui, d'une façon bien plus concrète, voulaient prendre le pouvoir. Ils avaient justement

trouvé chez Frédéric du Palatinat et chez sa femme Élisabeth Stuart, la fille du roi anglais, la possibilité de prendre la tête du mouvement protestant, de conquérir le royaume de Bohême, et par là, de conquérir le Saint-Empire lui-même. Un projet qui a échoué à la bataille de la Montagne-Blanche, où ils furent défaits. Toute la cour de ce roi de Bohême, avec sa femme et ses magiciens, s'est alors réfugiée en Hollande. C'est de là qu'ils auront une influence intellectuelle sur Descartes, sur Leibnitz et d'autres personnages, qu'ils vont étendre leur influence sur la politique anglaise, qu'elle soit monarchiste ou républicaine, sur les premières loges maçonniques, et sur la *Royal Society*, fondée en 1660.

Quant aux Templiers - vous savez - il y a un grand débat concernant la question de leur culpabilité ou de leur innocence. Certains les défendent, comme par exemple Régine Pernoud, ou le professeur Corrêa de Oliveira et d'autres. Ils disent que Philippe le Bel n'était pas si recommandable - j'approuve - et donc qu'il faut lui imputer la condamnation des Templiers. Mais il faut rappeler également une chose : quand Philippe le Bel s'opposa au Pape Boniface VIII, de quel côté étaient les Templiers ? Du côté de Philippe le Bel. Il faut donc plutôt penser comme Mgr Benigni. Dans son *Histoire sociale de l'Église*, il existe un chapitre intitulé : "Les sectes du satanisme", dans lequel il décrit la corruption des Templiers en Terre Sainte, due à leurs contacts prolongés avec les Juifs et les musulmans, et qui sont revenus en Europe empreints d'occultisme. C'est pourquoi, même si les intentions de Philippe le Bel n'étaient peut-être pas toutes pures, et qu'il les condamna pour un mauvais motif, il a néanmoins frappé juste.

Alors, est-ce que les francs-maçons remontent vraiment aux Templiers ? C'est difficile à penser, même si certains l'ont prétendu. Est-ce que les francs-maçons les ont pris comme un modèle d'inspiration ? C'est certain, comme nous l'avons vu avec le chevalier de Ramsay. Si aujourd'hui vous trouvez des gens qui prétendent être des Templiers, ce sont peut-être des loufoques, mais ce sont certainement des francs-maçons.

Je n'ai pas le temps de tout dire, mais je terminerai par une synthèse. Derrière toutes ces doctrines occultistes, hermétistes, typiques des rosecroix, et groupes du même genre, quelle est la doctrine qui les unifie ? C'est la Cabbale juive, qui était cultivée par tous ces occultistes, et qui n'est pas si différente d'ailleurs des doctrines païennes. Il y a donc une influence réciproque entre la Cabbale juive et les mystères païens, l'un et l'autre étant absolument semblables. C'est là qu'il faudra chercher le cœur de la doctrine maçonnique, comme nous le verrons dans la deuxième instruction.

DEUXIÈME PARTIE : L'ENCYCLIQUE *HUMANUM GENUS* DE LÉON XIII

Nous allons parler de la doctrine de la maçonnerie. Il y a dans mes notes beaucoup plus que je ne pourrai vous dire ; et je n'ai hélas pas le don de synthèse…

Nous allons prendre deux ou trois sources pour traiter de ce sujet passionnant mais qui ne doit pas trop nous passionner non plus ; comme il m'arrive de le dire, il y a des gens qui sont plus intéressés par le diable que par le bon Dieu, alors qu'il faudrait beaucoup plus s'intéresser à Dieu qu'au diable.

Parmi les très nombreuses sources qu'on peut citer à ce sujet, celle que je vous propose est tout d'abord le magistère de l'Église. Notre conférence ne nomme qu'un document, à savoir l'encyclique du pape Léon XIII *Humanum Genus*, qui, parmi toutes les encycliques de l'Église, est la plus explicite sur le sujet. Mais il y en a d'autres qui traitent de ce sujet, par exemple, la bulle *In Eminenti apostolatus specula* du pape Clément XII, datée du 28 avril 1738 : c'est la première qui condamne et excommunie la maçonnerie. Cette bulle est d'ailleurs mentionnée par Léon XIII, de même que les autres documents.

Le péril - dit Léon XIII - fut signalé pour la première fois par Clément XII

Le pape Léon XIII a condamné la franc-maçonnerie par l'encyclique Humanum genus

en 1738, et la constitution promulguée par ce pape fut renouvelée et confirmée par Benoît XIV. Benoît XIV avait été faussement accusé d'être franc-maçon. Alors il s'est décidé, pour ce motif aussi, à publier la bulle *Providas Romanorum*, dans laquelle il confirmait la bulle de Clément XII et la citait même mot à mot et puis il renchérissait sur ce document. Après - dit toujours Léon XIII - Pie VII marcha sur les traces des pontifes et Léon XII, renfermant dans sa constitution apostolique *Quo Graviora* tous les actes et décrets des précédents papes concernant cette matière, les ratifia et les confirma pour toujours. Pie VIII, Grégoire XVI et à diverses reprises, Pie IX, ont parlé dans le même sens. Il y a donc une longue tradition du magistère de l'Église contre la maçonnerie, jusqu'à Léon XIII et même après. Léon XIII n'a pas seulement publié un document sur la maçonnerie, mais d'innombrables documents contre elle, certains concernant un pays en particulier, par exemple, l'encyclique *Inimica Vis* (les forces ennemies), contre la maçonnerie en Italie, d'autres concernant la maçonnerie en général, comme l'encyclique *Humanum Genus*.

Voilà donc le premier document que nous allons commenter pour comprendre ce qu'est la maçonnerie. *Humanum Genus* est du 20 avril 1884. Grâce à internet, qui a beaucoup de défauts, mais aussi quelques qualités, vous pouvez trouver tous ces documents que je vous ai cités ; je vous conseille donc vivement, si vous êtes intéressés par le sujet, d'imprimer les documents en question. Vous les trouverez sans difficulté, notamment l'encyclique *Humanum Genus*, que j'ai imprimée moi-même en français. Les autres je les ai en italien, mais je pense que vous les trouverez aussi en français.

Je voudrais vous citer quelques autres ouvrages ; et je tâcherai de faire en sorte que le temps me le permette... évidemment on ne peut pas les citer tous... Tout d'abord, je voudrais citer l'ouvrage *Étude sur la Franc-maçonnerie américaine*, d'Arthur Preuss, un auteur américain, originaire des États-Unis. Cet ouvrage a été traduit en français par les soins de Mgr Jouin, le directeur de la *Revue Internationale des Sociétés Secrètes*, et il est cité et recommandé par l'écrivain Léon de Poncins, bien connu pour ses études sur la franc-maçonnerie. Cet ouvrage, bien qu'il traite de doctrine maçonnique, ne sera jamais périmé. Ainsi, si je fais un ouvrage - que sais-je - sur les agissements de la maçonnerie après deux siècles, c'est intéressant, mais c'est une page d'histoire ; alors que si je fais un ouvrage sur la doctrine de la franc-maçonnerie, cela est valable aujourd'hui comme hier. Aussi ai-je été vraiment étonné de voir qu'un ouvrage si important et avec de si bonnes recommandations, n'ait pratiquement pas été vendu, Léon de Poncins et Mgr Jouin étant pourtant bien connus dans le public français, du moins de notre bord. Alors je ne veux pas vendre cet ouvrage, mais le conseiller. Il a été imprimé parce qu'on l'a jugé utile. Le titre est peut-être trompeur : *Étude sur la franc-maçonnerie américaine* ... «Ah ! Cela traite des Américains, cela n'a rien à voir avec nous»... Les Américains ont hélas beaucoup de choses en commun avec nous ; mais le but de l'auteur en ce qui concerne cet ouvrage est de démontrer que la franc-maçonnerie américaine, c'est-à-dire des États-Unis, ne diffère en rien de n'importe quelle autre maçonnerie. Il n'y a qu'une maçonnerie ; elle est divisée en beaucoup d'obédiences, de loges qui se battent même les unes contre les autres ; mais fondamentalement, la maçonnerie, qu'elle soit régulière ou irrégulière a, bien sûr, des

idées fondamentales communes. Et contrairement à ce que l'on pense, la franc-maçonnerie américaine a les mêmes idées et les mêmes principes que toute franc-maçonnerie antichrétienne. Donc, en citant ces deux auteurs, principales autorités pour la franc-maçonnerie américaine, Mackey, l'auteur du dictionnaire de la franc-maçonnerie américaine - dictionnaire que j'ai - et Albert Pike, Arthur Preuss montre quelle est la doctrine de la franc-maçonnerie en général et non pas seulement de la franc-maçonnerie américaine. Je conseille donc cet ouvrage.

On pourra également dire un mot sur un petit ouvrage de René Guénon, un auteur français. Évidemment, j'ai l'ouvrage en italien… il s'agit d'un recueil de différents articles qu'il a écrits sur la franc-maçonnerie (il était lui-même franc-maçon). Il dit des choses intéressantes notamment à propos du grand Architecte et sur ce que signifie ce nom que l'on donne soi-disant à Dieu.

Je conseille aussi un autre ouvrage, du père Florido Giantulli, un père jésuite qui a passé toute sa vie à étudier et à combattre la franc-maçonnerie et dont l'original se trouve chez nous à Verrua Savoia ; malheureusement il est en italien seulement : *L'essence de la Franc-maçonnerie italienne*. Cet ouvrage a été publié en 1973 et le sous-titre est : le naturalisme.

Et on pourrait citer beaucoup d'autres sources… Certains d'entre vous m'ont parlé du frankisme, non pas du général Franco, mais de Jacob Frank, un faux messie juif, soi-disant "converti" au catholicisme à l'exemple d'un autre pseudo messie juif, "converti" soi-disant à l'islamisme, au siècle précédent : Sabbatai Tsevi, qui a lancé une théorie, à savoir que l'avènement du messie arrive par le péché. Ainsi, c'est par le péché qu'on accélère l'arrivée du messie. Il invite donc à pécher le plus possible, afin d'accélérer la venue du messie. Ce courant de pensée s'appelle antinomisme. *Nomos* c'est la loi, contre la loi. La transgression de la loi est la meilleure façon de réaliser la loi. L'antinomisme est diffusé ; ainsi Luther, quand il disait "*pecca fortiter*" était un antinomiste.

Le pape Clément XII a émis la bulle In Eminenti apostolatus specula

Il y a aussi un livre concernant la maçonnerie, écrit par Gershom Scholem. C'est l'un des plus grands étudiants juifs de la secte juive des hassidimes, secte très répandue maintenant dans les milieux modernistes. Il écrit sur la vie de Moses Dobruška. C'est un homme qui a eu trois noms. Il s'appelait Moïse, en tant que juif, il était parent de la famille de ce Jacob Frank. Puis il s'est soi-disant converti au christianisme ; il est devenu le duc von Schönfeld, et a fondé, en tant que chrétien, une loge maçonnique pour Juifs. Ensuite il a encore changé de nom ; il s'appelait Junius Frey ; il est venu à Paris et est devenu jacobin, il s'est affilié aux jacobins, en prônant la Révolution. Heureusement la guillotine lui a coupé la tête. Même la Révolution française a des côtés positifs… Son ouvrage est vraiment intéressant et concerne également les relations entre le judaïsme et la franc-maçonnerie. Mais comme on ne peut pas tout dire, on se bornera maintenant à traiter de ces sujets.

Et tout d'abord en ce qui concerne l'encyclique *Humanum genus* du pape Léon XIII, je voudrais vous citer une phrase d'un franc-maçon connu - du moins chez nous - Tommaso Ventura, qui a écrit l'ouvrage suivant *Massoneria alla sbarra, sua vera origine, sua vera essenza* (*La maçonnerie à la barre, sa véritable origine, sa véritable essence)*, Édition Atanor, Rome 1961.

Le frère Ventura écrit : «le Pape Léon XIII a vu très juste ; il a très bien compris ce qu'était la franc-maçonnerie. Il en a dévoilé la physionomie exac-

te et il a mis au jour ses intentions en des termes sans équivoque.» C'est donc un franc-maçon de haut degré, bien connu par les francs-maçons, qui nous recommande la lecture de l'encyclique de Léon XIII, pour bien comprendre ce qu'est la maçonnerie et quels sont ses buts.

Dans son encyclique, le pape Léon XIII rattache tout d'abord au début comme il le faut, la franc-maçonnerie au démon ; même avant la fondation de la franc-maçonnerie, il y a une lutte, une lutte entre le démon qui est une simple créature, et Dieu ; on ne peut pas les mettre sur le même pied d'égalité et cette lutte continue sur terre, entre les deux cités dont nous parle saint Augustin.

Voici ce que dit le pape : «*Depuis que, par la jalousie du démon, le genre humain s'est misérablement séparé de Dieu auquel il était redevable de son appel à l'existence et des dons surnaturels, il s'est partagé en deux camps ennemis, lesquels ne cessent pas de combattre, l'un pour la vérité et la vertu, l'autre pour tout ce qui est contraire à la vertu et à la vérité. Le premier est le royaume de Dieu sur la terre, à savoir la véritable Église de Jésus-Christ, dont les membres, s'ils veulent lui appartenir du fond du cœur et de manière à opérer le salut, doivent nécessairement servir Dieu et son Fils unique, de toute leur âme, de toute leur volonté. Le second est le royaume de Satan. Sous son empire et en sa puissance se trouvent tous ceux qui, suivant les funestes exemples de leur chef et de nos premiers parents, refusent d'obéir à la loi divine et multiplient leurs efforts, ici, pour se passer de Dieu, là pour agir directement contre Dieu. Ces deux royaumes, saint Augustin les a vus et décrits avec une grande perspicacité, sous la forme de deux cités opposées l'une à l'autre, soit par les lois qui les régissent, soit par l'idéal qu'elles poursuivent ; et, avec un ingénieux laconisme, il a mis en relief dans les paroles suivantes le principe constitutif de chacune d'elles : "Deux amours ont donné naissance à deux cités : la cité terrestre procède de l'amour de soi porté jusqu'au mépris de Dieu ; la cité céleste procède de l'amour de Dieu porté jusqu'au mépris de soi." Dans toute la suite des siècles qui nous ont précédés, ces deux cités n'ont pas cessé de lutter l'une contre l'autre, en employant toutes sortes de tactiques et les armes les plus diverses, quoique non toujours avec la même ardeur, ni avec la même impétuosité. À notre époque, les fauteurs du mal paraissent s'être coalisés dans un immense effort, sous l'impulsion et avec l'aide d'une Société répandue en un grand nombre de lieux et fortement organisée, la Société des francs-maçons. Ceux-ci, en effet, ne prennent plus la peine de dissimuler leurs intentions et ils rivalisent d'audace entre eux contre l'auguste majesté de Dieu. C'est publiquement, à ciel ouvert, qu'ils entreprennent de ruiner la sainte Église, afin d'arriver, si c'était possible, à dépouiller complètement les nations chrétiennes des bienfaits dont elles sont redevables au Sauveur Jésus Christ…*», etc.

À peu près à la même époque, le poète italien Giosuè Carducci écrivait un hymne à Satan, qui mériterait d'être lu. J'ai le texte ici. Je ne peux pas vous le lire parce qu'il est très long ; mais il est très intéressant, parce qu'en faisant l'exaltation de Satan comme symbole du progrès humain antichrétien évidemment, il revisite toute l'histoire, du début jusqu'à maintenant, depuis la révolte de Satan, jusqu'à nos jours. Grâce à ce poète, nous pouvons connaître l'interprétation de l'histoire par un franc-maçon, le rôle des païens par exemple, le rôle des sorcières, des magiciens, etc., il parle de tout ce monde, de Martin Luther aussi, bien sûr ; le passage dédié à Martin Luther est d'ailleurs bien connu.

Quel est pour le pape Léon XIII, le cœur de l'idée maçonnique ? Après il parle de ce que les francs-maçons font. Nous l'avons sous les yeux : la société laïque, la séparation de l'Église et de l'État, le divorce, la lutte contre la famille, le socialisme, le faux principe d'égalité, le faux principe démocratique par lequel l'autorité des chefs du gouvernement ne vient pas de Dieu mais du peuple, etc. Erreurs dont il parle souvent dans ses encycliques. Mais surtout, il dit que la maçonnerie se résume dans un mot : le naturalisme.

Naturalisme signifie qu'il n'y a rien en dehors de la nature. En maçonnerie cela signifie qu'il faut rejeter le surnaturel. Tout le surnaturel est nié. Nier le surnaturel signifie nier la Révélation ; la Révélation est inacceptable pour un franc-maçon. Nier le dogme : la franc-maçonnerie est nécessairement adogmatique ; elle n'admet pas les dogmes ; elle n'admet donc pas les vérités révélées par Dieu, vérités que l'homme peut et doit connaître et auxquelles il doit adhérer. Cela signifie également nier la grâce, c'est même nier un Dieu transcendant la nature.

Le dieu dont parlent les francs-maçons n'est pas la Trinité, n'est pas Jésus-Christ, car tout cela est surnaturel, et ne correspond pas au naturalisme. Ce n'est même pas le dieu connaissable par la raison comme créateur. C'est la nature, dieu se confondant avec la nature, la nature étant dieu et dieu étant la nature (et nous allons voir que c'est même pire que cela), et voulant par conséquent, ressusciter les mœurs, les institutions du paganisme en refusant tous les bienfaits donnés par Jésus-Christ aux individus et à la société. Ceci est un principe fondamental de la franc-maçonnerie. Donc, le titre de la conférence étant "l'encyclique *Humanum Genus*", je vous invite à lire cette encyclique, vous y trouverez tout ce qu'il faut. Et retenez ce point essentiel : franc-maçonnerie veut dire naturalisme. Par conséquent, être contre la maçonnerie doit nécessairement vouloir dire admettre le surnaturel, c'est-à-dire un Dieu surnaturel, connaissable non seulement par la raison mais par la foi, un Dieu qui se révèle aux hommes, ce Dieu étant la très Sainte Trinité. Dans le livre de Preuss, au chapitre 2, cet auteur nous parle du secret, citations de Mackey et de Pike à l'appui, il montre comment pour eux, Pythagore, les anciens égyptiens, les druides, etc. sont pris comme un exemple pour prôner une science ésotérique. Comme je vous l'ai dit, dans la maçonnerie, l'ésotérisme est essentiel. Ésotérisme veut dire : réservé à peu de personnes, seulement pour certains, secret. La franc-maçonnerie qui prétend parler à l'humanité, ne parle en réalité qu'en petits groupes d'initiés. À l'humanité, elle ne fait que vendre ses principes extérieurs que nous connaissons tous, puisque ce sont ceux avec lesquels on nous fait grandir à l'école : liberté, égalité, fraternité, démocratie, laïcité, etc. Tout ça c'est la religion maçonnique pour les profanes, pour nous-mêmes ; mais pour les initiés, le secret est essentiel. On retrouve cette citation dans le livre de Preuss : "Sans le secret, la maçonnerie ne serait rien" ; le secret est essentiel. L'Église a d'ailleurs tout de suite condamné le secret. L'un des motifs de condamnation de la maçonnerie était justement le secret et les serments. Mais le secret n'est pas seulement - je dirais - l'outil d'une société persécutée, qui doit par conséquent se cacher aux autorités pour des motifs contingents. C'est pourquoi, par exemple, maintenant que la maçonnerie gouverne partout, comme le disait Henry Coston, la République c'est la république du Grand Orient, en Angleterre comme aux États-Unis, la franc-maçonnerie est presque une institution nationale. Eh bien ! la franc-maçonnerie ne devrait pas avoir de secrets, c'est faux. Car sans le secret il n'y a pas de maçonnerie. Il faut bien comprendre cela. Le secret n'est pas seulement un moyen pour esquiver le contrôle de l'Église et de l'État, bien que ce soit aussi cela ; mais le secret c'est surtout et avant tout, une science ésotérique, c'est-à-dire l'idée qu'il y a des vérités qui ne sont pas pour tout le monde, qu'il ne faut pas révéler à tout le monde, qui sont seulement pour les initiés.

Après le secret, on parle au chapitre 3, du symbole. Dans les sacrements chrétiens par exemple, qui ne sont pas seulement un symbolisme, qui sont beaucoup plus que cela, ils sont une réalité. Le symbole signifie une réalité et le symbole pour être efficace doit signifier la réalité. Ainsi, on ne peut pas baptiser avec du café, on ne peut pas baptiser avec de la boue, puisque le baptême signifie intérieurement une purification spirituelle, un *lavacrum* spirituel. Avec l'eau il y a une purification extérieure, qui cependant, puis-

qu'il s'agit d'un sacrement institué par Jésus-Christ, réalise efficacement ce qui est symbolisé ; ce qui n'arrive pas dans les autres genres de symboles. Le symbole nous fait comprendre la réalité. C'est une voie pour comprendre la réalité. Ainsi, quand je regarde la croix, je pense à la Passion de Jésus-Christ qui est une réalité.

Il est expliqué dans le chapitre 3 de Preuss, qu'en maçonnerie, le symbole, les allégories et les légendes maçonniques (comme la légende d'Hiram, etc.) ne sont pas faits pour découvrir, mais pour cacher la réalité. Le symbole est trompeur ; ce qu'on croit y voir, n'y est pas, et ce qu'on y voit pas, est ce qu'il faut chercher. Il y a en maçonnerie beaucoup de symboles chrétiens de l'Ancien ou du Nouveau Testament, qui sont complètement détournés de leur signification, pour signifier non seulement autre chose, mais exactement l'opposé. Nous pouvons prendre comme premier exemple la rose et la croix des rose-croix justement, qui n'a rien à voir, ni avec la rose, ni avec la croix. Surtout pas ! c'est très bien expliqué par Preuss et aussi par Giantulli, le père dont je vous ai parlé. C'est aux pages 72, 74, pour le père et pour Preuss, c'est plus ou moins vers les pages 50, 52, 60, etc. ce sera quelque chose qui reviendra tout le temps.

Un abbé en Italie m'a dit : «Mais Monsieur l'abbé, pourquoi, dans votre conférence sur la maçonnerie, parlez-vous toujours de cette question - excusez-moi - du culte du phallus, etc. mais je n'y peux rien ; la maçonnerie c'est ça. Si on parle de maçonnerie, il faut parler de ça. Alors pour eux la rose et la croix, etc., ce sont des symboles qui n'ont rien à voir avec la croix de Notre-Seigneur bien sûr, ni avec les autres significations d'une croix, mais avec des symboles - j'y reviendrai - phalliques ; donc, du principe féminin et du principe masculin, qui s'unissent ; et cela se retrouve dans le système du gnosticisme, cela se retrouve dans le panthéisme émanationiste, avec les éons ; cela se retrouve dans la cabale juive avec les sephiroth. À chaque degré, ce sont toujours des entités, les éons, les sephiroth, etc., qui s'unissent, principe masculin, principe féminin, pour donner lieu à une nouvelle émanation. Ce principe est donc un principe universel et fondamental de l'ésotérisme maçonnique.

Au chapitre 4, on traite de l'initiation, autre question de grande importance pour la franc-maçonnerie. La maçonnerie - explique Preuss - n'est pas une religion. Les maçons disent toujours "vous pouvez rester dans votre religion, chacun dans sa religion, nous ne sommes pas une religion". Ce n'est pas une religion, parce que c'est La Religion, la Religion primitive, la Religion incorrompue. Les autres religions sont une dérivation et une corruption de la religion primitive. Les autres religions, comme dirait Guénon et les autres de son bord, sont une forme exotérique (et non ésotérique) ; c'est-à-dire pour l'extérieur, pour les gens, qui cache la religion unique qui les unit toutes : c'est l'unité transcendante des religions. Cette unité transcendante des religions se retrouve dans la religion maçonnique. Et justement, l'initié quand il rentre en maçonnerie, quitte le monde profane pour entrer dans la vraie lumière. Il reçoit une illumination. Or, il appartient déjà à une religion. Un catholique baptisé qui devient maçon entre dans la maçonnerie par l'initiation, il quitte les ténèbres et il rentre dans la lumière. N'est-il pas déjà baptisé ? N'est-il pas déjà chrétien ? Oui. Mais le christianisme et n'importe quelle autre religion, est pour le profane, seulement une forme extérieure, qu'il ne comprend pas. Il ne comprend pas qu'en dehors et derrière les symboles de sa religion qu'il professe bêtement, il y a la religion primitive qui lui est cachée et que la maçonnerie lui révèle. C'est pourquoi au chapitre 5, on démontre que la maçonnerie est véritablement une religion et qu'elle a toutes les caractéristiques de la religion. Il y a des grands aumôniers, il y des autels ; il y a une sorte de sacerdoce, des fêtes, un culte ; il y a une certaine divinité, etc. D'autres auteurs, comme Giantulli, nient le caractère religieux de la maçonnerie ; puisqu'on peut parler

d'athéisme maçonnique. Or la question de l'athéisme maçonnique ou du déisme maçonnique, est une fausse question. Dans quel sens ? Comme vous savez, la grande loge d'Angleterre prétend garder comme principe absolument impossible à transgresser, le fait d'admettre l'immortalité de l'âme et l'existence de Dieu, grand architecte de l'univers. Alors que la principale obédience maçonnique, le Grand Orient de France, dans les années 1870, a supprimé le grand architecte de l'univers ; un franc-maçon peut donc être athée. Mais les francs-maçons qui veulent admettre une entité divine, peuvent entrer dans d'autres loges maçonniques françaises. Il y en a pour tout le monde, pour tous les goûts.

René Guénon qui était franc-maçon, évêque de l'Église gnostique - s'il vous plaît - mais aussi musulman soufiste et également collaborateur d'une revue catholique et même antimaçonnique - il était tout à la fois - nous explique qu'entre les Anglais et les Français il n'y a en réalité aucune différence. On peut très bien s'entendre sur le grand architecte. Il dit par exemple : le grand architecte n'est pas le démiurge ; le démiurge ce serait une entité entre Dieu et le monde créé, qui est intermédiaire dans le platonisme par exemple pour être celui qui s'occupe - je dirais - de la création, ou, le concept de création n'existant pas, celui qui s'occupe de faire émaner les choses terrestres. Il n'est pas même le démiurge, comme le terme architecte pourrait le faire penser, il est quelque chose de plus, d'infiniment plus grand, puisqu'il représente une conception plus élevée. Alors qu'est-il ? Il est dans son être universel, la collectivité des êtres individuels considérés dans son ensemble, qui en réalité constitue le démiurge, l'artisan ou l'ouvrier de l'univers. Cette conception du démiurge que nous avons déjà exposée dans une autre étude correspond à la kabala, à l'Adam Protoplaste, le premier formateur. Tandis que le grand architecte est identique à l'Adam Kadmon, c'est-à-dire à l'homme universel.

Le F:. René Guénon

Quel est ce grand architecte de l'univers que l'on prétend être Dieu, que l'on pense être Dieu ? La franc-maçonnerie admet Dieu. C'est l'Adam Kadmon de la cabale, l'homme universel ; mais qu'est-ce que l'homme universel ? Il n'y a que des hommes individuels ; et puis il y a l'humanité qui est l'essence. Eh bien, cet Adam Kadmon, ou homme universel, c'est au fond rien d'autre que le macrocosme, c'est-à-dire la nature. Cela est suffisant pour souligner la profonde différence qui existe entre le grand architecte de la maçonnerie, d'une part, et les divinités des différentes religions, d'autre part, qui ne sont que des aspects différents du démiurge ; ça, c'est Guénon qui le dit. Il continue et dit : «d'autre part, une fois que l'on a précisé cela, on voit qu'en réalité, quand on a remplacé la formule anciennement en usage à la gloire du grand architecte de l'univers ou bien du sublime architecte des mondes dans le rite égyptien avec d'autres formules exactement équivalentes à la gloire de l'humanité - et cette dernière doit être entendue dans sa totalité qui constitue l'homme universel, c'est-à-dire encore une fois l'Adam Kadmon - ou encore à la gloire de la maçonnerie universelle, puisque la maçonnerie en sens universel s'identifie avec l'humanité intégrale considérée dans son accomplissement idéal de la grande Œuvre de construction. Nous dirons donc que l'athéisme en maçonnerie n'est pas et ne peut être qu'un masque qui dans les pays latins et particulièrement en France a sans doute eu, d'une façon passagère, son utilité. On pourrait même dire sa nécessité, pour des raisons différentes.» Donc l'athéisme maçonnique pour Guénon est un masque, mais un masque de quoi ? Un masque

de cette idée selon laquelle Dieu s'identifie avec l'Adam Kadmon de la nature. Ce n'est pas la négation du Dieu des religions révélées, cela n'existe pas pour la maçonnerie. Donc la discussion entre déistes et athéistes en maçonnerie est sans fondement. De ce point de vue-là on peut parler tout autant du déisme maçonnique ou de l'athéisme maçonnique puisque la franc-maçonnerie se pose dans un autre point de vue. Quel est d'ailleurs ce dieu de la maçonnerie ? Nous le verrons encore, c'est l'Adam Kadmon. Alors puisqu'on y est, passons au chapitre 9 "Maçonnerie et Kabbale", le chapitre 7 et 8, le chapitre 7 étant la maçonnerie et le paganisme. Preuss démontre que la maçonnerie est le rétablissement des cultes païens, des anciens mystères païens. On revient encore une fois aux deux principes masculin et féminin qui seraient le fin fond du mystère païen. Alors je pourrais là vous donner des centaines de citations. Les deux colonnes que vous trouvez à l'entrée du temple, Boaz et Jakin, ce sont des colonnes qui signifient cela. Comme beaucoup d'autres choses ; presque tout le symbolisme maçonnique peut être interprété dans ce sens-là. Et cela est expliqué ; j'ai ici de nombreuses citations dont je pourrais vous entretenir jusqu'à demain, mais nous allons l'éviter !

Alors pour parler de maçonnerie, quel est le dieu de la maçonnerie ? Le chapitre 8 s'intitule "le dieu de la maçonnerie", et le chapitre 9 : "la maçonnerie et la kabbale". La loge est ouverte au nom de dieu. Les deux vénérables représentent les deux genres. Mais nous avons vu de qui il s'agit quand on parle de ces deux genres. Ce n'est rien d'autre que le cours du soleil et donc le culte solaire et de la lune qui, à leur tour, sont à nouveau le culte phallique du principe féminin et masculin qui en s'unissant doivent réaliser l'androgyne primitif. Et dieu serait justement cet androgyne, c'est-à-dire mâle et femelle en même temps. Et Dieu ? la maçonnerie, disent les francs-maçons excessivement tolérants par rapport aux croyances religieuses, voilà l'adogmatisme, le non exclusivisme, l'œcuménisme ma-

Le Tetragammaton

çonnique pour les profanes. Il suffit de croire en dieu et en une vie future, mais quel est ce dieu et cette vie future ? En haut du siège du maître, du vénérable qui dirige la loge, il y a la lettre *G*, qui peut signifier *God*, c'est-à-dire Dieu, mais qui peut signifier aussi Géométrie et peut signifier aussi Gnose. Or pourquoi *God* et Géométrie sont-ils considérés comme étant la même chose ? Parce que la géométrie est comme la théologie de la maçonnerie, dans le culte et l'étude de la nature. Encore une fois, on revient au naturalisme maçonnique. Mais le *G* indique aussi la lettre juive *yod*, ancien symbole juif kabbalistique pour indiquer le Tetragrammaton, c'est-à-dire les lettres qui forment le nom de Jéhovah ; lettres qui, pour les kabbalistes, possèdent la même force et la même signification que la lettre *yod* ; lettres qui ne représentent pas le Dieu biblique dont Pike se moque. Il ne faut donc pas confondre le dieu de la kabbale et le véritable Dieu de l'Ancien Testament. Il s'agit de choses bien différentes.

Or ce nom de *God* qui veut dire Dieu pour les francs-maçons anglais, signifie aussi Gomer, Oz, Dabar, sagesse, force, beauté, c'est-à-dire les colonnes, les monolithes de la colonne circulaire qui étaient pour les anciens, le symbole de l'énergie créative et générative de la divinité. D'où l'on revient au culte phallique avec les colonnes, l'élément masculin et féminin. Donc dieu est bisexuel - excusez-moi - c'est la théorie

du genre, et hermaphrodite. Ce dieu est la nature ; c'est pourquoi l'athée aussi reconnaît ce Dieu nature. Cela, vous le trouvez expliqué en long et en large dans le livre de Preuss, avec des citations.

Il y a une sorte de trinité maçonnique, composée par l'âme universelle : Pater agnostos, par le penser, l'âme Ennoia, et la pensée exprimée, le Logos. Le macrocosme correspond au microcosme, donc l'Adam Kadmon correspond à l'homme. Eh bien, un nom de dieu en vaut un autre, oui et non. Le véritable nom, le nom perdu est Jéhovah ; les témoins de Jéhovah (qui ont été fondés par un franc-maçon), disent toujours que le nom de dieu était caché ; c'est un thème maçonnique. Les francs-maçons, comme les Juifs, ne peuvent pas le prononcer. Aussi le remplacent-ils par d'autres noms. *Jah* le dieu du soleil syrien, *On* le dieu du soleil égyptien, *Baal* le dieu du feu chaldéen ; Yahweh ne signifie pas, comme c'est le cas dans la Bible "celui qui est", mais il signifie, d'une façon kabbalistique : lui, elle. Encore une fois l'hermaphrodite, l'androgyne. Dieu créa l'homme à son image, mâle et femelle ; eh bien, les rabbins, mais Jean-Paul II aussi, disent que Dieu est comme l'homme, mâle et femelle, les deux à la fois. Le dieu de la kabbale et des francs-maçons est l'En Sof, c'est-à-dire l'infini néant ; "En" qui veut dire non existant, inconnaissable, imprononçable. Donc au point de départ de cette descente, je dirais de sephiroth, de l'émanation, d'éons qui descendent de cette divinité, je dirais au début il y a le néant. Dieu est le non-être. Mais comment Dieu peut-il donner lieu à quelque chose s'il est le non-être ? En se diminuant par contraction. C'est une doctrine kabbalistique. Le non-être en se contractant, en se limitant, commence à se déterminer et par conséquent à devenir quelque chose. Ce système s'appelle le "tsimtsoum". Et de cette contraction émanent les différents sephiroth, c'est-à-dire les émanations dont la première est justement le fameux Adam Kadmon, c'est-à-dire l'homme archétype dont nous parlait René Guénon avant, l'identifiant avec Dieu, c'est-à-dire le grand Architecte, qui se manifeste par le nom de Yahweh ou idée de l'univers ; il est doué d'un corps comme Yesod qui est l'organe masculin et Malkouth l'organe féminin. Adam Kadmon est le macrocosme alors que l'homme est le microcosme. L'un descendant de l'autre. C'est l'Adam supérieur, l'Adam inférieur. Adam, dit Albert Pike, est le Tetragamon humain qui est contenu dans le *yod* mystérieux de la kabbale».

Il n'y a pas de création dans cette idée kabbalistique, mais émanation. Il n'y a pas un Dieu qui est l'Être souverain, mais un dieu qui est le non-être. Voyez le renversement. Celui qui est, devient celui qui n'est pas. La création est supprimée, il y a l'émanation et tout cela amène à un véritable renversement de Dieu ; c'est pourquoi Albert Pike finit par se citer lui-même et explique que le nom kabbalistique renversé de Dieu - car les francs-maçons et les kabbalistes doivent renverser les noms - est celui de Satan. En définitive, le dieu de la franc-maçonnerie est effectivement Satan. Ni plus, ni moins. Et cela est clairement expliqué par Pike qui exalte même le serpent et le culte du serpent. Toujours chez Giantulli, on nous explique pour le rapport entre l'Adam Kadmon et nous, pauvres Adam qui ne sommes pas Kadmon, nous ne sommes pas cet homme universel, n'est-ce-pas ! L'Adam Kadmon, c'est un homme qui, intégré dans ses pouvoirs divins, arrive à la puissance de lumino-

Le F∴ Albert Pike

sité, donc de divinité, alors qu'il est encore dans ce masque de chair. Donc, en réalité, un autre principe de la maçonnerie c'est la divinisation, l'auto-divinisation de l'homme. C'est-à-dire que l'homme n'est pas divinisé par la grâce, Dieu nous rendant participants de la nature divine, mais l'homme se divinise de lui-même ; et il retrouve cette étincelle divine que la gnose enseigne se trouver en chacun de nous, comme prisonnière de la matière. Cela est bien expliqué dans le chapitre 10, concernant l'âme humaine. Alors comment peut-on penser que cette doctrine puisse nous gouverner ? Puisqu'il faut considérer que la plupart de nos gouvernants sont aux ordres ou même membres d'une secte qui croit à ces choses horribles, ridicules, honteuses ; et pourtant ce sont des personnes qui suivent des idées de ce genre et que nous soyons dans les mains de personnes de ce genre-là est vraiment la chose la plus affreuse et la plus incroyable. J'ai été assez confus parce que quand il y a trop de choses à dire, on n'arrive pas à bien les dire. Mais enfin, lisez les encycliques des papes et surtout lisez cet ouvrage d'Arthur Preuss, et vous trouverez un bon exposé de ce qu'est vraiment la maçonnerie. Et il ne vous semblera plus étonnant qu'elle pousse aussi à la débauche. Nous disons pourquoi ils veulent détruire la famille, pourquoi ils veulent détruire le mariage, pourquoi ils veulent même détruire la distinction entre les sexes. Pourquoi ? C'est simple, c'est parce qu'ils ont une religion qui puise ses racines dans les ordures des mystères païens et de la kabbale juive qui voient tout, même Dieu, qu'à travers cette conception - excusez-moi - phallique, conception qui est l'idée fondamentale de la maçonnerie. Alors que voulez-vous que des personnes avec un tel esprit religieux ou plutôt irréligieux tentent de nous imposer ? Ils font une société à leur image et à leur ressemblance. Alors quand on dit que la franc-maçonnerie nous ramène à Satan, ce n'est pas une exagération, ce n'est même pas dû aux histoires racontées par des auteurs déconsidérés, mais c'est une vérité que l'on trouve dans les textes mêmes, authentiques, des plus importants francs-maçons. Voilà. Alors je m'arrête ici.

Le temple maçonnique avec les deux colonnes Jachin et Boaz

TROISIÈME PARTIE : FRANCS-MAÇONS, MODERNISTES, TRADITIONALISTES

Cette troisième instruction portera sur un sujet plus léger que les deux précédentes. La franc-maçonnerie, en tant qu'ennemie du catholicisme, a toujours eu pour objectif de lutter contre l'Église. Et comme dans toute lutte on peut utiliser deux stratégies, ainsi la franc-maçonnerie les a toutes deux employées contre le catholicisme.

La première de ces stratégies est le combat direct, à visage découvert, et la franc-maçonnerie n'a jamais manqué de l'employer. Ne serait-ce qu'en France, il suffit de penser aux lois dites *laïques*, qui ont été promulguées à la fin du XIX^{e} et au début du XX^{e} siècle, comme la séparation de l'Église et de l'État, les diverses lois de laïcisation, et même, bien avant, la Révolution française dans son ensemble. Toutes ces entreprises sont l'œuvre d'une activité directe de la franc-maçonnerie contre l'Église, contre le christianisme, et que tout le monde peut voir.

La seconde stratégie est de ne pas attaquer frontalement l'ennemi, mais plutôt d'essayer de s'infiltrer au sein du camp adverse. Il s'agit là de la méthode employée par ceux qui avancent mas-

qués, qui font leur cette devise : *Larvatus prodeo*, j'avance masqué. L'abbé Barbier l'a résumé dans le titre de son livre bien connu, qui s'intitule *Infiltrations maçonniques dans l'Église*. Qui parmi nous pourrait nier qu'il y ait eu des infiltrations dans l'Église, lorsque nous voyons sa triste situation aujourd'hui ?

C'est pourquoi nous allons parler, non pas des attaques frontales et ouvertes de la franc-maçonnerie contre l'Église - car les exemples pourraient être allégués à l'infini - mais plutôt de certaines tentatives entreprises par la franc-maçonnerie, pour pénétrer au sein même de l'Église catholique, afin de la ruiner de l'intérieur, si cela était possible. Nous allons étudier ces tentatives tout d'abord en nous intéressant au phénomène du modernisme, mais également au mouvement traditionaliste, tel qu'il est communément nommé.

En ce qui concerne le modernisme, ce mouvement hérétique, qui s'est manifesté à la fin du XIX^e^ et surtout au début du XX^e^ siècle, condamné par saint Pie X en 1907, et qui aujourd'hui, occupe tous les postes de responsabilité de l'Église, suite au Concile Vatican II, les liens avec les milieux maçonniques ne manquent pas et les pistes à suivre seraient nombreuses. Je me permets de signaler ces similitudes entre deux aspects fondamentaux, aussi bien de la franc-maçonnerie que du modernisme, tel que saint Pie X les a décrits.

Nous avons vu que dans la franc-maçonnerie il existe ces deux points essentiels : tout d'abord un certain rationalisme, qui divinise la raison, nie l'existence de tout ce qui est en dehors de la nature, un agnosticisme fondamental, la vérité étant inconnaissable : en résumé, l'esprit des Lumières. Mais il existe à côté dans la franc-maçonnerie cet aspect ésotérique, occultiste, voire magique ou, en utilisant mal ce terme, mystique. Ces deux visages de la franc-maçonnerie trouvent un parallèle étonnant dans le modernisme. Car dans le modernisme, selon les paroles de saint Pie X, on retrouve d'une part le rationalisme. Le moderniste est fondamentalement un agnostique, nous avons eu l'occasion d'en parler quand nous avons analysé la pensée de Ratzinger sur l'agnosticisme. Il explique en effet que chez le croyant, le doute et la foi sont inséparablement unis, mais que le non-croyant n'échappe pas au doute lui-même, et ce doute, commun à tous, doit servir de base pour établir le dialogue. L'agnosticisme est une doctrine fondamentale du modernisme, et il est issu directement du rationalisme des Lumières, lequel provient directement du protestantisme. En effet, les protestants nient toute valeur à la raison, et selon eux, elle est incapable de connaître la vérité de Dieu. Mais d'autre part, le moderniste est également un croyant. Mais d'où provient la foi du moderniste ? Elle ne s'appuie pas sur la raison, pour ce qui concerne le *præmbula fidei*, ces vérités de raison qui nous mènent au seuil de la foi. La foi du moderniste ne se base même pas sur la révélation de Dieu, pas sur une révélation extérieure à nous en tout cas.

La foi, pour les modernistes, coïncide avec le sentiment religieux. Cela est aussi une conséquence du protestantisme, qui en niant la valeur de la raison, exalte par conséquent la volonté et surtout le sentiment, et la religion se retrouve dans le sentiment. Le modernisme n'est au fond rien d'autre que le protestantisme appliqué au catholicisme. Il s'ensuit donc que, pour le modernisme, l'expérience religieuse ne peut se faire que dans le sentiment religieux humain. Mais ce principe a des conséquences funestes. Car il conduit à dire que toute expérience religieuse, toute expérience humaine, est valide, et qu'elles se valent toutes, ou si l'une d'entre elles est supérieure aux autres, elles restent toutes du même genre.

Voilà la conséquence nécessaire du modernisme : la validité de toutes les religions. Les religions sont toutes valides, car toutes correspondent à un sentiment religieux chez l'homme. Si Dieu existe en dehors du sentiment de l'homme, cela, le moderniste l'ignore. Dieu existe dans l'homme, voilà ce qu'il sait, et comme nous l'avons vu, la pensée de la franc-maçonnerie n'est pas si différente.

Car le principal motif qui a poussé Clément XII à excommunier les francs-

maçons en 1738 - et le Saint-Office à les déclarer suspects d'hérésie - n'est-ce pas parce qu'en franc-maçonnerie, se retrouvent des hommes de toute confession voire de toute religion ? La maçonnerie, après les rose-croix, a été la première institution qui réunissait ensemble des hommes aux convictions religieuses différentes, qu'ils soient protestants ou catholiques, chrétiens ou non-chrétiens, des Juifs ou des musulmans. Or, cet indifférentisme se retrouve également dans le modernisme par cette volonté de réunir des hommes de confessions différentes, voire de religions différentes.

Parlons des réunions interreligieuses d'Assise. Rappelons, comme l'a dit explicitement Andrea Riccardi, fondateur de la Communauté Sant'Egidio, et qui, avec Jean-Paul II était le principal artisan de ces réunions, qu'elles s'inspiraient de l'esprit du rabbin Benamozegh, qui en plus d'être juif, était également proche des milieux maçonniques de Livourne. Ces réunions ont été appelées par le père paulinien Esposito une grande réunion de loges, car tous les hommes réunis ensemble, indifféremment de leur religion, qu'est-ce sinon l'idéal de la franc-maçonnerie ? Et on peut dire que la réunion voulue par Ratzinger en 2011 a encore mieux représenté cette idée de réunion de loges. Car si dans la réunion *wojtylienne*, les cultes de différentes religions ont été célébrés, ce qui est déjà un bel idéal maçonnique, dans la réunion *ratzinguérienne* (pourtant considéré plus conservateur), même les non-croyants ont été invités. Pourquoi ? Si, comme le dit Ratzinger, la foi n'est pas une certitude, mais un doute perpétuel, et que les non-croyants eux aussi doutent, alors il s'ensuit que les non-croyants ont tout autant la foi que les croyants ! Et comme les non-croyants ont été invités, on a alors évité toute prière. Dans l'article premier des Constitutions d'Anderson, n'est-il pas dit qu'en maçonnerie, il ne faut pas parler de religion ? C'est exactement ce qui s'est passé à Assise. Toutes les religions se réunissent, mais pour ne pas parler de religion, et pour ne pas prier, car,

Robert Hugh Benson

dès qu'on prie, on choisit un rite, et par ce rite, on exclut l'autre de sa prière. Donc, le seul moyen de réellement unir tous les hommes, et de n'exclure personne de cette union, c'est de ne pas prier, de ne même pas évoquer le nom de Dieu. Cela semble paradoxal en surface, mais au fond, c'est raisonnable, si on peut parler ainsi.

Nous avons vu que la maçonnerie naît dans un milieu protestant, mais un protestantisme imprégné d'occultisme. Cela est évident chez certains auteurs anglais, qui sont prônés par quelques traditionalistes, comme par exemple l'abbé Benson, auteur du roman *Le Maître du Monde*. Cet abbé Benson était le fils de l'archevêque anglican de Cantorbéry, mais converti au catholicisme, a été ordonné prêtre, et est même devenu un monseigneur. Mais j'ai été surpris, en étudiant sa biographie, de découvrir qu'il était pratiquant du spiritisme et de la magie. Comment se fait-il qu'un prêtre catholique puisse pratiquer le spiritisme et la magie ? Cela s'explique parce que son père lui-même était non seulement un spirite, mais avait même fondé une société spirite, avec d'autres évêques anglicans. On peut légitimement se demander qui sont ces anglicans, qui admettent comme leurs chefs spirituels des spirites revendiqués ! L'oncle de ce Mgr Benson, qui était un rationaliste connu, était lui aussi chef d'une autre société spirite. Encore une fois, nous retrouvons ce double aspect : le rationalisme et l'occultisme.

C'est aussi dans ce milieu anglican, proche de la franc-maçonnerie anglaise qui puise ses sources, par l'intermédiaire des rose-croix, chez ces occultistes présents à la cour d'Élisabeth I^{ère}, comme John Dee - qui sont d'ailleurs cités

au canon de la messe gnostique du sataniste Aleister Crowley - que naît un autre point central du modernisme, qui est l'œcuménisme. C'est à ce mouvement œcuménique que nous devons la réforme liturgique, la réforme des sacrements, la réforme de la messe, la nouvelle conception de l'Église, et même la réforme de la Papauté. Peut-être n'êtes-vous pas au courant de cette réforme de la Papauté, qu'a annoncée Jean-Paul II dans son encyclique *Ut unum sint*, et qu'a confirmée Bergoglio. L'œcuménisme apparaît en Angleterre, chez les anglicans, et c'est de là qu'il s'est diffusé chez nous, grâce à l'aide, soit de personnes dupes, soit de traîtres, et très souvent il n'est pas aisé de distinguer les deux. Une des premières initiatives de ce genre sont les Colloques de Malines, où a été tenté pour la première fois le dialogue entre anglicans et catholiques, mais qui a échoué, grâce à l'encyclique *Mortalium animos* de Pie XI, contre l'œcuménisme. Mais il ne faut pas oublier que ces Colloques ont reçu l'appui de personnages très importants, comme le cardinal Mercier, ou du côté des anglicans, comme Lord Halifax, qui était proche de tout ce milieu dont nous avons parlé tout à l'heure.

Le mouvement œcuménique, et d'ailleurs le dialogue interreligieux, et le dialogue avec le monde et les non-croyants, n'est rien d'autre que l'application du programme de la franc-maçonnerie. J'ai eu l'occasion d'écrire un article, intitulé *La Compagnie des Anneaux* (*Sodalitium* n° 64, p. 37), en référence à Tolkien, mais cet article ne parle pas de lui. J'y parle de cette fameuse légende des trois anneaux - que vous connaissez peut-être - qui nous est racontée par Lessing sous sa forme moderne, qui était un célèbre illuministe allemand, et même un franc-maçon. Ce n'est pas une extrapolation dans son cas, car il le déclare ouvertement, et a même écrit un livre entier consacré à la franc-maçonnerie. Mais Lessing n'invente pas cette histoire, il la reprend du Moyen Âge. Elle se retrouve déjà chez l'auteur italien Boccace, et même avant lui, dans un recueil d'histoires et de nouvelles appelé *Novellino,* qui a été composé par des Gibelins, les partisans de l'Empereur Frédéric II. Mais cette légende des trois anneaux, selon ceux qui l'ont étudiée, naît en Espagne, et plus précisément dans les milieux musulmans et juifs.

Mais cette légende des trois anneaux, en quoi consiste-t-elle ? Elle raconte l'histoire d'un père et de ses trois fils, qu'il aimait beaucoup. Mais ce père était également en possession d'un anneau prodigieux, et qui était transmis de père en fils dans la famille. Mais auquel de ses fils doit-il donner l'anneau ? Incapable de se décider, il fait alors forger deux autres anneaux, en tout point identiques au véritable, et les distribue à ses fils, faisant croire à chacun qu'il lui a donné l'anneau authentique. Quelle est la signification de cette histoire ? Dans le conte, il s'agit d'un juif qui raconte cette histoire à un musulman. En réalité, ces trois enfants sont les Juifs, les chrétiens et les musulmans, et le père est Dieu. Dieu passe l'anneau magique aux trois enfants mais deux de ces anneaux sont faux. Ce qui ressort de cette légende, c'est que ces trois religions - qui sont comme le symbole de toutes les religions du monde - sont toutes vraies, et aimées de Dieu, et c'est une invitation à la tolérance religieuse. Mais en y regardant d'un peu plus près, cela veut dire qu'aucune des religions ne peut prétendre être la vraie, car personne ne sait qui est en possession du véritable anneau, si quelqu'un le possède véritablement ! Pire encore, ce conte attribue à Dieu la création de l'erreur et la tromperie. Donc, ce conte, qui visiblement veut appeler à l'amitié entre hommes de toute religion, ce qu'on appellerait aujourd'hui le dialogue interreligieux, cache en réalité des idées bien plus funestes. Elle rejoint une autre légende du Moyen Âge - celle des trois imposteurs - qui n'est devenue un livre qu'au XVIII^{e} siècle, et qui prétend que Moïse, Jésus-Christ et Mahomet, sont tous les trois des imposteurs. En effet, si personne ne peut savoir si les anneaux sont vrais ou faux, alors tous les envoyés de Dieu, qu'ils soient vrais ou faux, sont tous des menteurs.

C'est donc la négation de la religion qui est dissimulée dans l'affirmation que

toutes les religions viennent de Dieu. C'est ce que disait déjà Pie XI : l'œcuménisme est la voie ouverte à l'athéisme ; et saint Pie X disait la même chose du modernisme : "c'est la voie ouverte à l'athéisme". C'est ce que nous avons vu avec la franc-maçonnerie, elle ouvre la voie à l'athéisme, avec son dieu qui n'est que la nature, s'il n'est pas Satan lui-même. Dieu n'est que le Néant kabbalistique d'où émane toute chose. Ce qui est vraiment intéressant avec cette histoire - et j'en parle dans mon article - c'est qu'aujourd'hui, cette légende des trois anneaux est proposée dans les églises et dans les cathédrales italiennes ! Les "évêques" modernistes se retrouvent dans cette histoire judéo-islamique et puis maçonnique. C'est l'esprit dans lequel se retrouvent les modernistes aujourd'hui. Ou bien ils ne se rendent pas compte, ou bien ils se rendent trop compte de ce que cela signifie. Après, l'article montrait que cette idée se retrouve parfois même dans nos milieux. Vous voyez donc que l'œcuménisme et le dialogue interreligieux ont leurs origines précisément dans cet esprit.

Retournons à Assise. L'un des personnages invités à la réunion de Jean-Paul II en 1986, est le Sheikh Abd Al-Wahid Pallavicini, qui est mort récemment. Cet homme était le représentant officiel des communautés musulmanes qui sont bien vues par le gouvernement italien. Cet homme était un guénonien, devenu musulman, non pas parce qu'il croyait en un Dieu unique appelé Allah, car nous avons vu ce que pensait Guénon. Pour lui, tous les dieux des religions révélées sont faux et n'existent pas, le seul vrai dieu c'est celui de la Kabbale, c'est-à-dire l'Adam Kadmon, l'En Sof, le Néant, la Nature, le Macrocosme. Ce sont donc de faux musulmans, comme s'ils devenaient des catholiques, ils seraient des faux catholiques. En réalité ce sont des francs-maçons et des ésotéristes. Ce Pallavicini à Assise, était assis à côté de Wojtyla. Quand je disais que ces réunions étaient des réunions de loge, je ne plaisantais pas. Et jusqu'à aujourd'hui, son association est le principal interlocuteur des autorités modernistes.

Réunion œcuménique d'Assise en 2011

Ces liens du modernisme avec l'occultisme sont encore plus clairs avec Fogazzaro, l'auteur du roman *Il Santo*. Ce roman, mis à l'Index sous saint Pie X, raconte l'histoire d'un saint qui serait devenu Pape. En réalité, ce saint était don Brizio Casciola, prêtre moderniste, et défenseur de la liberté religieuse en son temps. Fogazzaro décrit le modernisme comme étant une franc-maçonnerie dans l'Église, et saint Pie X de son côté parlait du modernisme comme étant une secte. Fogazzaro, personnage de pointe du modernisme, était même un spirite et cultivait l'occultisme, étant le disciple du polonais Andrzej Towiański. J'ai parlé de ce personnage, et des milieux qu'il fréquentait dans l'article *Karol, Adam, Jacob*, sur *Sodalitium* n° 48, p. 61. Dans cet article, je montrais les sympathies de Wojtyla pour Adam Mickiewicz, qui est vu comme un héros national polonais, mais qui était en réalité un sectateur du frankisme, ce mouvement religieux juif dont j'ai parlé également dans l'article *La seconde brèche de Porta Pia* (*Sodalitium* n° 67, p. 4), sur le monument dédié à Giordano Bruno, monument voulu par les francs-maçons, et en particulier par un franc-maçon juif français, Armand Lévy, lui aussi disciple de Mickiewicz, et donc des frankistes. Vous voyez donc que les liens entre les modernistes, certains courants juifs et les francs-maçons sont très étroits.

Parlons du chef de file du modernisme, Ernesto Buonaiuti. On s'étonne de le retrouver au Monte Verità, à Ascona, en Suisse. Ce Monte Verità était le lieu de rencontre de tous les fous du mon-

de. Dans le dialecte lombard, il y a cette expression populaire pour désigner un fou : *balabiòtt,* qui désigne une personne qui danse nue, et c'est justement en référence aux personnes qui allaient au Monte Verità. Parmi les personnages ayant visité le Monte Verità, on peut citer Lénine, tous les ésotéristes et occultistes même scientifiques tels Jung avec la psychanalyse et en général toutes les personnes ayant des liens avec l'occultisme s'y retrouvaient. Dans ces rencontres, on prônait le naturisme et toutes sortes de comportements loufoques en rapport avec l'occultisme. Et parmi eux, se trouvait Buonaiuti.

Une autre preuve plus directe du lien étroit entre les modernistes et les francs-maçons est évidente par le dialogue qui a été engagé entre eux. Car le dialogue voulu par les modernistes ne s'étend pas seulement aux protestants et aux religions non-chrétiennes, et spécialement aux Juifs. Justement, quelles sont les autorités juives avec lesquelles les modernistes dialoguent ? J'enfonce des portes ouvertes, c'est un fait connu de tous, ce sont les autorités du B'nai Brith, une loge maçonnique juive, fondée en 1843. Tout le monde connaît l'histoire de Jules Isaac, et de ses écrits accusant les Évangiles d'antisémitisme, et de la promesse qu'il réussit à obtenir de Jean XXIII de la promulgation d'un document conciliaire changeant la position de l'Église catholique sur le judaïsme, ce qui aboutit à la déclaration *Nostra ætate.*

Sur Jean XXIII, ses relations, vraies ou supposées, avec la franc-maçonnerie sont bien connues. Beaucoup de gens prétendent qu'il aurait été initié, à tel endroit, ou dans un autre, et personnellement, je doute de la véracité de beaucoup de ces documents. Mais il y a une relation qui est avérée et indubitable, il s'agit de celle avec le baron Marsaudon. Ce dernier, qui était un franc-maçon, a écrit là-dessus, et il n'y eut jamais de démenti officiel, contrairement à d'autres prétentions provenant de certains milieux. Le baron Marsaudon, dignitaire de la franc-maçonnerie qui fréquentait à la fois les milieux catholiques et les milieux maçonniques, était devenu un bon ami du nonce Roncalli, et même les collègues de Roncalli à la nonciature témoignent à ce sujet, comme par exemple, le futur cardinal Oddi. En parlant du cardinal Oddi, un document a été récemment publié, où il demanderait, avec le Grand-Maître de la franc-maçonnerie, un document en faveur de la franc-maçonnerie à Jean-Paul II. J'ignore si ce document est authentique, étant donné que le cardinal Oddi est mort, il ne pourra ni confirmer ni infirmer cette déclaration. Il était d'ailleurs proche des traditionnalistes, et donc si ce document était vrai, il serait d'un grand intérêt.

L'une des promesses que Marsaudon affirme avoir obtenue de Roncalli est le changement de la discipline de l'Église au sujet de l'incinération, chose que Paul VI a faite immédiatement après son élection. Mais pourquoi l'incinération ? En quoi concerne-t-elle Marsaudon ? Elle le concerne de très près, car l'incinération est devenu le rituel néopaïen propre de la franc-maçonnerie pour les funérailles. Toutes les sociétés chargées de l'incinération en Italie sont entre les mains de la franc-maçonnerie, et nous voyons qu'aujourd'hui, cette coutume s'est tellement répandue, qu'elle dépasse presque en nombre l'enterrement chrétien.

Un autre indice indéniable de ces liens entre les modernistes et les loges - et que tout le monde peut observer - c'est la statue dédiée au cardinal Lercaro, dans la basilique San Petronio de Bologne. Lercaro n'est pas autant connu que Mgr Bugnini au sujet de la réforme liturgique, mais il faut noter qu'il était son supérieur, et qu'il eut une très grande influence sur toute la réforme.

Le baron Yves Marsaudon, ami de Jean XXIII quand il était nonce à Paris

Concernant cette statue, qui en a fait la dédicace ? Il s'agit d'un certain Umberto Ortolani, que vous ne connaissez peut-être pas, mais qui était le bras droit de Licio Gelli, de la Loge P2, qui a été à l'origine d'un grand scandale en Italie. On prétend que cette loge était une invention de Licio Gelli, qui avait fait dévier la franc-maçonnerie vers l'illégalité, mais on oublie de dire qu'elle était en réalité une création du Grand Orient d'Italie, expressément prévue pour les parlementaires et les politiciens italiens qui, voulant se réunir uniquement entre eux, allaient à la Loge P2. C'était donc de ce milieu qu'était issu Ortolani, ami du cardinal Lercaro. On pourrait continuer...

Le dialogue entre certains catholiques et des représentants de la franc-maçonnerie a commencé avant le Concile, plus précisément dans les années 20. Ceux qui en étaient à l'origine étaient les Jésuites, qui étaient un peu des spécialistes de la franc-maçonnerie, dans le but de la combattre, en particulier sous Léon XIII, et justement dans *La Civiltà Cattolica*, on pouvait lire plusieurs articles contre la franc-maçonnerie, et même contre le judaïsme. Ces mêmes personnes qui luttaient contre la franc-maçonnerie, ont initié le dialogue avec eux, en particulier en Allemagne et en Autriche et - semble-t-il - sous le patronage tout d'abord du cardinal Innitzer de Vienne, et en particulier de son successeur, le cardinal König, qui était le principal partisan de la réconciliation avec la franc-maçonnerie. Ces dialogues sont allés si loin que sous le cardinal Šeper, le préfet de la Congrégation pour la Doctrine de la Foi sous Paul VI, fut comme licite, et cela de manière officielle, l'accès des membres de certaines loges aux sacrements. Tout cela aboutit à l'abolition des canons 684 et 2335 du Code de droit canonique, qui excommuniaient les francs-maçons. Cette excommunication, décidée par Clément XII en 1738, et depuis confirmée par tous les Papes et le Code de droit canonique, a enfin été supprimée dans le Nouveau Code, qui ne parle même plus de maçonnerie, et parle seulement de ceux qui complotent contre l'Église. Face à l'émoi et au scandale causé par cette affaire, le cardinal Ratzinger a dû faire une déclaration, en prétextant que l'omission de la franc-maçonnerie était pour des raisons rédactionnelles : il n'y avait pas assez de place pour mettre le mot ! Permettez-moi d'en rire. Il affirmait également que les francs-maçons ne pouvaient pas recevoir les sacrements, comme si ne pas pouvoir recevoir les sacrements et être excommunié étaient équivalents ; en realité, il s'agit de choses bien différentes. Un catholique en état de péché mortel ne peut pas recevoir les sacrements, et pourtant il n'est pas excommunié.

Pour le reste, nous savons que ces déclarations des modernistes, où ils tentent de corriger le tir après être allés trop loin et trop vite, ne valent pas grand-chose. En effet, nous avons tous vu ces photos de nouvelles messes, publiques et au grand jour, en l'honneur des francs-maçons, et où ils étaient invités. Est-ce que le prêtre ou l'évêque qui a autorisé de telles choses a été puni, rappelé à l'ordre ? Pas du tout. Est-ce que la déclaration de Ratzinger a eu un quelconque effet ? Aucunement. Cette déclaration a juste été publiée pour sauver les apparences, mais elle n'a aucune valeur dans l'ordre pratique. On pourrait dire : modernistes et francs-maçons, même combat.

Avant de passer aux traditionalistes, je voudrais vous parler d'une dernière association : les *Chevaliers de Colomb*, ou *Knights of Columbus,* en anglais. Cette association américaine a une grande influence, et du temps de Ratzinger, encore aujourd'hui d'ailleurs, ils influençaient les décisions aux plus hauts niveaux de la hiérarchie. Ils ont été fondés en 1882 aux États-Unis, soi-disant pour combattre la maçonnerie. Mais les catholiques intégraux ont toujours dénoncé les *Chevaliers de Colomb* comme une association paramaçonnique. Ils possèdent en effet des rites similaires à ceux de la maçonnerie, des insignes, un rite d'initiation, des degrés, etc. Aujourd'hui, ils déclarent ouvertement qu'ils collaborent avec la franc-maçonnerie : cela ne nous étonne pas.

Chez les francs-maçons, il existe un débat de longue date sur cette question : peut-il y avoir un ésotérisme chrétien ? Vous savez, en particulier chez ceux qui suivent la pensée de René Guénon, tout se résume à la question de l'ésotérisme et de l'initiation. Y a-t-il une initiation encore valable aujourd'hui ? Selon lui, en Orient, évidemment, mais en Occident, il ne reste que la franc-maçonnerie, bien que déchue, mais qu'il faudrait faire revenir à ses origines. Cette opposition entre une ancienne franc-maçonnerie qui serait bonne et traditionnelle, et une franc-maçonnerie moderne révolutionnaire et décadente, est évidemment une tromperie ; comme nous l'avons vu, la franc-maçonnerie reste essentiellement toujours la même.

Certains auteurs se réclament toutefois d'un ésotérisme chrétien. Rappelons d'abord l'idée principale de la pensée guénonienne : il existe une Tradition primordiale, qui est la véritable tradition, l'unité transcendante des religions dans cette Tradition primordiale, et puis il y a plusieurs religions exotériques destinées au peuple extérieur. Ce qu'a fait Guénon - et ce que d'autres ne font pas - c'est qu'un homme vraiment traditionnel, tout en étant lié à cette religion primordiale, à cette tradition transcendante qui dépasse toutes les religions, pratique néanmoins extérieurement une religion traditionnelle de la manière la plus stricte qui soit extérieurement.

Je m'explique. Un ésotériste comme Julius Evola, qui bien que magicien et ésotériste, n'était pas franc-maçon, mais collaborait toutefois étroitement avec eux, et était le disciple du franc-maçon pythagoricien Arturo Reghini, membre de l'OTO d'Aleister Crowley, bien qu'il se soit brouillé avec lui par la suite, eh bien, Evola ne pratiquait aucune religion. Les guénoniens quant à eux, considèrent qu'ils doivent pratiquer une religion extérieurement, une religion traditionnelle. Est-ce qu'en Occident il est possible de pratiquer une religion traditionnelle ? La plupart pensent qu'on ne peut pratiquer que la franc-maçonnerie. Mais d'autres sont de l'avis qu'il n'est pas nécessaire comme Guénon de se convertir à l'islam, mais que l'on peut très bien demeurer chrétien. Il y a une préférence pour les religions orientales, qu'ils voient comme un moyen de transmettre cette mentalité, mais certains recherchent plutôt des expressions traditionnelles occidentales, ou même catholiques. Certains voient d'un bon œil le Concile Vatican II, vu qu'il a proclamé tout haut ce qu'ils pensent tout bas, c'est-à-dire que toutes les religions permettent d'accéder à cette Tradition primordiale unique qui les unit toutes, mais d'autres, parce qu'il faut que la religion soit pratiquée de la manière la plus traditionnelle possible, recherchent des formes religieuses traditionnelles. C'est pourquoi ces mouvances guénoniennes essaient de s'infiltrer dans nos milieux. J'en ai connu personnellement ; à Écône par exemple, des séminaristes se déclaraient guénoniens, et ont été malgré tout ordonnés, je pourrais citer des noms, certains même sont connus. D'autres distribuaient gratuitement à tous les séminaristes l'ouvrage du professeur Borella, *La Charité profanée*, qui était justement de cette mouvance.

Il y a un autre auteur, bien connu, et qui était partisan du Siège vacant - tout comme moi - tout le monde sait que je suis partisan de la *Thèse de Cassiciacum*. Il s'agit de Rama Coomaraswamy, un homme très cultivé, médecin, et décédé en 2006. Ses écrits catholiques sont irréprochables, il avait une véritable compétence théologique, ayant écrit plusieurs livres contre la nouvelle messe, la réforme des rites de l'ordination, et sur d'autres questions. Mais il était le fils d'Ananda Coomaraswamy. Certes personne n'est responsable de son propre père, à moins qu'on partage ses idées.

Ananda Coomaraswamy était l'un des disciples les plus fidèles de Guénon, et il connaissait même Crowley, qui était un ami de famille. On prétend - et je ne veux rien affirmer avec certitude pour ne pas diffamer - qu'on aurait demandé à son fils dans quel pays il aurait aimé vivre : en Inde, d'où il était l'originaire, ou bien aux États-Unis ? Car s'il vivait en Inde, il aurait

Ananda Coomaraswamy, fidèle disciple de René Guénon

dû pratiquer l'hindouisme, mais aux États-Unis, la tradition chrétienne. Il s'agit du choix de sa religion exotérique traditionnelle.

Il y a d'autres auteurs qu'il m'est arrivé de signaler pour mettre en garde les fidèles, par exemple un certain Introvigne, et son bras droit Zoccatelli, qui sont devenus experts de toutes sortes de religions et de sectes. Introvigne était autrefois lié à notre milieu, et nous avons écrit plusieurs articles à son sujet sur *Sodalitium*. Pour parler de Zoccatelli, en plus d'avoir écrit plusieurs fois sur Aleister Crowley, il a aussi fait l'éloge de Charbonneau-Lassay comme étant un moyen possible pour accéder à un ésotérisme chrétien authentique. Mais ce Charbonneau-Lassay, qui écrivait dans des revues catholiques et se prétendait catholique, était en réalité un ami très proche de René Guénon, et partageait ses idées. De même, on a diffusé les écrits de Valentin Tolberg, un autre ésotériste chrétien, qui écrit sur les tarots et qui est prôné et propagé par Von Balthasar, théologien moderniste, très proche de Jean-Paul II.

Le terme traditionalisme est lui-même ambigu. Il y a un sens parfaitement correct, c'est celui que lui donnait saint Pie X, en disant que les meilleurs amis du peuple n'étaient pas les révolutionnaires, mais les traditionalistes, écrivait-il dans la lettre sur le *Sillon*, *Notre charge apostolique*. Mais il y a aussi un autre terme de traditionalisme, faux celui-là, qui est le traditionalisme du XIX^{e} siècle, condamné par Grégoire XVI et par Pie IX, et qui est sous un certain aspect, l'ancêtre du guénonisme. Ce traditionalisme était la philosophie de la Restauration, et rassemblait en son sein de grandes figures contre-révolutionnaires comme Joseph de Maistre et le vicomte de Bonald. Mais malheureusement, peut-être à cause des faiblesses et limites de la philosophie de l'époque, le renouveau thomiste voulu par Léon XIII n'ayant pas encore eu lieu, ou dans le cas de Joseph de Maistre, à cause de son passage par la franc-maçonnerie - eh bien - il y a cette idée en réaction avec le rationalisme des Lumières, il y a l'affirmation que la raison est incapable de connaître la vérité, même l'existence de Dieu ; c'est pourquoi la vérité est connue dans la tradition, cette tradition a son origine dans les temps primitifs ; il y a donc une révélation primitive qui s'est manifestée au cours des siècles dans toutes les religions même si elle arrive parfaitement dans la religion catholique.

Dans ce courant traditionaliste il y a déjà *in nuce* - c'est-à-dire en germe - cette idée fausse qui est venue par la suite ; c'est pourquoi, justement on place - et c'est vraiment quelque chose de paradoxal - le traditionalisme du XIX^{e} siècle et même de la fin du XVIII^{e} parmi les ancêtres du modernisme et pourtant les deux termes sont à l'opposé. Tradition, d'une part, modernisme de l'autre ; et pourtant, un certain courant qui peut encore avoir une influence à cause de motivations politiques, a des dangers et a pu amener à une idée qui est à l'opposé ; Félicité de Lamennais, qui est l'auteur du catholicisme libéral, a été formé à ce courant tradionaliste, de même que le père Ventura di Raulica, et plusieurs autres. Je ne veux bien sûr pas dire que toutes ces personnes étaient des francs-maçons, loin de là ! Pour Joseph de Maistre, oui, et il est devenu par la suite catholique pratiquant, mais pour les autres, pas du tout. Mais toutes ces informations doivent nous amener à être particulièrement prudents.

Dans mon article sur les trois anneaux, je cite l'exemple de plusieurs personnes qui, après le *motu proprio* de

Mgr Bux avec Ratzinger

Ratzinger, essaient de se faire une place dans nos milieux, personnes qui jusqu'à hier étaient des modernistes et collaboraient avec eux sans problème, et qui se découvrent du jour au lendemain traditionalistes, et tentent même de prendre la tête du mouvement ! En Italie, on peut citer Mgr Bux, qui parle sans arrêt de la messe de saint Pie V, du *motu proprio*, du pèlerinage de la Tradition, mais qui publie chaque année un calendrier interreligieux avec les juifs et les musulmans ! Voilà les gens que Ratzinger a mis à la tête de notre mouvement.

Il y a également en Italie cette maison d'édition, qui a même attiré certaines personnes de nos chapelles, qui s'appelle *Radio Spada* et prétend faire l'union de tous les traditionalistes. Ces personnes s'unissent si bien avec tous les traditionalistes, que l'on peut voir parmi eux une certaine dame, qui tient un site appelé *Chiesa e post concilio,* où elle critique Bergoglio, le Concile, je ne sais pas si elle a également signé la *Correctio filialis* adressée à Bergoglio. Mais cette dame tient un autre site, où elle prône le dialogue avec le judaïsme, elle était même très haut placée dans les différentes institutions modernistes chargées du dialogue judéo-chrétien ! Cette dame a participé au premier congrès organisé par *Radio Spada*, contre lequel nous avons mis en garde. Car comment peut-on assister à un congrès où intervient une personne qui encore aujourd'hui prône le dialogue judéo-chrétien ? Comment peut-elle critiquer le Concile, et adhérer à une initiative qui provient de *Nostra ætate* ? Cela nous semble impossible parce que nous n'avons qu'un seul visage, mais certaines personnes en ont plusieurs.

On peut aussi parler d'un prêtre associé à la revue *Sì Sì No No*, en France connue sous le nom de *Courrier de Rome*, revue fondée par don Putti, un très bon prêtre qui combattait la franc-maçonnerie, même si sa revue a dérivé après lui. Donc ce prêtre, qui dit la nouvelle messe, mais qui célèbre la messe traditionnelle chez les traditionalistes, qui connaît tous les politiciens de droite, de gauche et du centre, et qui a même écrit des livres très intéressants contre le gnosticisme, l'hermétisme, la maçonnerie, mais invite à ses conférences Aldo Alessandro Mola, qui est l'historien officiel de la franc-maçonnerie. Un anti-maçon qui a pour grand ami un maçon renommé ! On peut même voir sur Internet des congrès communs entre des vénérables de la franc-maçonnerie et ce prêtre. Certains rétorquent que ce prêtre parle mal de la franc-maçonnerie et la critique. Oui, mais il la critique à un congrès organisé par la franc-maçonnerie, et les maçons ont été tellement outrés par ses critiques, qu'ils l'ont réinvité à un autre congrès, pour qu'il y critique encore la franc-maçonnerie ! Ou les francs-maçons sont des imbéciles, ou bien les catholiques ne sont pas très intelligents, ou alors il y a quelque chose qui n'est pas clair...

On pourrait citer plusieurs cas de ce même genre. Je ne veux pas forcément les accuser d'adhésion à la franc-maçonnerie, il peut y avoir parmi eux des gens qui sont simplement trompés, ou encore qui ne partagent pas nos idées et pensent pouvoir faire ce qu'ils font, mais j'incite à la prudence, même dans nos milieux.

Toujours en Italie, une autre maison d'édition, *Lindau*, a surgi de nulle part, et propose des auteurs et des livres de la mouvance neo-traditionaliste. Parmi ces auteurs, il y a Mgr Gherardini, un professeur de théologie qui vient de mourir, et qui a écrit contre le Concile, mais à 80 ans, parce qu'avant il ne pouvait pas ! Son livre a fait parler de lui, et *Sì Sì No No* affirme qu'il est le meilleur théologien qui a écrit contre

le Concile. Mais qui est le responsable de la maison d'édition *Lindau* ? C'est le responsable de la société chargée de la crémation, et si on regarde dans les listes maçonniques, on découvre qu'il s'agit d'un franc-maçon. J'avais écrit un article pour dénoncer cet homme, et il m'a répondu, non pas pour m'insulter, mais au contraire pour m'inviter et pour me proposer de devenir son grand ami. Évidemment, je n'y suis pas allé, mais c'est un phénomène intéressant : plus vous les attaquez, plus ils tentent d'établir un contact et de se rapprocher de vous. S'ils arrivent à vous faire discuter avec eux, ils ont déjà gagné la partie, parce qu'ils ont transformé votre activité en loge maçonnique, où des gens d'opinions différentes discutent entre eux. Mais nous ne voulons rien avoir en commun avec les francs-maçons, et donc nous ne discutons pas avec eux.

Je vous exhorte donc à être prudents, car ces infiltrations se retrouvent non seulement dans les milieux modernistes, mais également dans les milieux traditionalistes.

Par exemple, j'ai lu récemment qu'à Paris - j'en ai parlé aussi sur *Sodalitium* - on parle de l'Ennéagramme, on fait des séances sur ce thème, mais cela remonte à Gurdjieff qui est un ésotériste du même acabit que les autres dont on a parlé ; donc, là encore, il faut être prudents parce que même dans les milieux catholiques non seulement modernistes mais parfois aussi de notre bord au sens large du terme - je parle d'un mileu d'un point de vue sociologique - des idées fausses peuvent s'infiltrer. Alors, quel est la meilleure façon de maîtriser l'opposition ?

On peut soit la persécuter, ce que font les modernistes, ou alors proposer à ceux qui sont dans l'opposition de bonnes places - et les modernistes le font aussi - soit, et c'est la façon la plus subtile et la meilleure, mettre à la tête de l'opposition des gens qui représentent le pouvoir, car si vous avez à la tête de l'opposition des gens qui travaillent pour lui, l'opposition a déjà perdu d'avance. Alors, quand on voit des personnages qui jusqu'à hier étaient des modernistes - et qui le sont encore maintenant - et qui, en même temps prétendent être avec nous et qui sont devenus les maîtres à penser de plusieurs personnes, savent-ils ce qu'ils font ? S'ils le savent, alors nous savons déjà quoi penser d'eux. Mais s'ils ne le savent pas, c'est encore mieux pour les modernistes, car faire le jeu de l'ennemi sans s'en rendre compte donne de meilleurs résultats que faire le jeu de l'ennemi volontairement. C'est pourquoi, encore une fois, il faut se méfier. C'était l'un des objectifs de cette troisième et dernière instruction. Il y aurait encore mille choses à dire... Merci à vous.

Questions

Abbé Le Gal : que pouvez-vous nous dire sur les Brigandes ?

Abbé Ricossa : Ah, les Brigandes ! Je voulais justement vous en parler, étant donné que nous sommes en France, et c'est justement un exemple de ce contre quoi je vous mettais en garde, bien que ce soit un exemple de très bas niveau. Des antimaçons, qui sont en réalité des maçons. Elles ont produit une chanson où elles se moquent de la franc-maçonnerie, et la première fois que j'ai vu le clip musical, qui se déroule dans un temple maçonnique, je me disais qu'il était bien fait. Évidemment, vu qu'elles s'y connaissent bien ! Elles disent que la maçonnerie c'est mauvais, mais qu'il y a également une bonne maçonnerie, ça veut déjà tout dire.

Puis arrive l'article sur *Rivarol* qui arrache le masque. On pouvait déjà deviner certaines choses, il y avait presque tout le discours d'Evola dans certaines de leurs chansons. Mais grâce à cet article de Jérôme Bourbon, on découvre que derrière les Brigandes se trouvait un ésotériste initié, Joël LaBruyère, qui aujourd'hui ne se cache plus, et se déclare gnostique, manichéen, cathare, avec toutes ces idées de la divinité qui se dégrade dans la matière, de l'étincelle divine en chacun de nous, et toutes sortes de sottises. Il y a d'ailleurs un écrivain qui a un grand succès dans nos milieux, qui participe aux congrès de la

FSSPX et de *Radio Spada* chaque année, Blondet. Il a écrit contre le judaïsme, la maçonnerie, la grande finance, les initiés, les guénoniens, et il est lui-même de ce milieu. Il a même affirmé que nous avions tous une étincelle divine en nous. Il n'est donc rien d'autre qu'un gnostique, et pourtant, il continue à prêcher dans les milieux traditionalistes - pas les nôtres - car les fidèles de nos chapelles n'y vont pas.

Les Brigandes étaient une tentative d'infiltrer nos milieux. Un ésotérisme à visage humain, dissimulé sous une critique de la maçonnerie et la défense de la France catholique et royale. Le nez de M. Bourbon a souffert le martyre pour témoigner de la vérité au sujet de ces gens-là. Mais si cette tentative a échoué, il y en aura d'autres, soyez en sûrs. Évidemment il ne faut pas tomber dans le travers opposé. Certes, il faut dénoncer les infiltrations, les collusions, les fausses idées, mais il ne faut pas non plus émettre de fausses accusations. Ce que l'on affirme doit être prouvé et documenté. Il faut dire la vérité, même à propos de notre ennemi, et il faut être juste dans ce que l'on dit. Car il est facile de mettre l'étiquette de franc-maçon à n'importe qui, et au final, personne n'y échappe. Lorsque nous disons quelque chose qui se révèle faux par la suite à propos d'un ennemi de l'Église, cela ne sert pas notre cause, bien au contraire, cela la discrédite, et aide l'œuvre de cet ennemi. Vous le savez, j'ai été moi-même calomnié par des gens de nos milieux, or je sais très bien qu'il s'agit de calomnies qu'ils ne peuvent pas prouver.

Les Brigandes

Le général Kanzler, Ministre des Armées et Commandant suprême des Forces Pontificales à l'époque de Pie IX, fut un fidèle serviteur de la cause papale.

Le général Hermann Kanzler

À l'occasion du 130e anniversaire de la mort du général Kanzler, Ministre des Armées et Commandant suprême des Forces Pontificales à l'époque de Pie IX, Sodalitium rappelle la figure du fidèle serviteur de la cause papale avec une notice biographique tirée du volume "Le carte Kanzler-Vannutelli dell'Archivio Vaticano. Inventario", publié par Vanessa Polselli (Archivio Segreto Vaticano 2013).

Hermann Kanzler (notice biographique)

Karl Leopold Hermann Kanzler naquit le 28 mars 1822 à Weingarten dans le Grand Duché de Bade (Allemagne) de Markus Kanzler et Magdalena Krehmer.

Il fréquenta l'école militaire du Grand Duché de Bade et en sortit avec le grade de sous-lieutenant ; il intégra donc pour trois ans les rangs du quatrième régiment d'infanterie de l'armée du grand-duc, dont il prit congé avec mérite et honneur le 23 janvier 1844, probablement pour des motifs de conscience.

Ayant quitté le quatrième régiment, il partit pour l'Angleterre où il resta jusqu'au 3 avril 1844, date à laquelle il décida de se rendre en Italie pour faire partie de l'Armée pontificale. C'est le 1er septembre 1845 que Kanzler, déjà lieutenant, entra au service du Saint-Siège en qualité de cadet au premier régiment étranger de garnison de Bologne. Sa carrière militaire pontificale commença par le premier grade, en termes militaires "par le bas". En garnison à Bologne il put fréquenter les milieux de la ville et le 12 mars 1847 il épousa Letizia Pepoli, appartenant à la noble famille bolonaise qui donnerait

Le général Hermann Kanzler

d'illustres personnages à la cause italienne et avec laquelle Kanzler maintiendrait sa vie durant des relations familières et très amicales. Le même jour il fut nommé sous-lieutenant. Le mariage ne fut pas de longue durée, deux ans après, Kanzler resta veuf et sans enfants.

En 1848, il prit part avec son régiment à la campagne militaire en Lombardie-Vénétie en combattant contre l'armée autrichienne. Il participa à la bataille de Vicence au Monte Berico (24 mai) sous le commandement du général Giovanni Durando, en se distinguant avec mérite et en faisant preuve d'habileté militaire, mais aussi de courage et de détermination au cours de la délicate phase du combat. Ces mérites lui valurent la décoration de l'Ordre de Saint-Grégoire-le-Grand (14 octobre 1848).

Cette même année Kanzler alla à Rome mais, arrivé dans la ville, il fut contraint de poursuivre sa route jusqu'à Gaète où le pontife s'était réfugié suite aux événements de Rome et à la naissance de la République Romaine. Nommé lieutenant (17 avril 1849) et ensuite capitaine de l'état-major général (25 juin 1849), il fut affecté comme aide de camp auprès du commandement de la Troisième Division Militaire, le général Carlo Zucchi. Le 26 juillet 1850 un ordre du jour du pro-ministre des Armées le destina à "être officier d'ordonnance" auprès du général Guillaume (Wilhelm) de Kalbermatten, appelé cette même année par Pie IX à réorganiser les deux régiments d'infanterie étrangère du Saint-Siège. Entre 1850 et 1854 Kanzler fut à ses ordres en opérant entre Pesaro et Ravenne.

C'est au cours de ces années que se dessina lentement le projet d'une réorganisation de l'armée pontificale destinée à une défense de l'État - au moins dans les limites de ses frontières - sous le général Filippo Farina, nommé pro-ministre des Armées en août 1851 (et responsable de l'ensemble du Ministère des Armées dès le 1er décembre 1854).

Kanzler, promu major le 1er mars 1854 et lieutenant colonel le 21 juin 1855, fut assigné en garnison à Rome où le 1er mai 1859 il obtint le grade de colonel. C'est en fréquentant à Rome les salons de la ville dans lesquels, grâce à son instruction et à son éducation, il recevait toujours un bon accueil, qu'il connut sa future épouse Laura Vannutelli, femme brillante, intelligente et cultivée, appartenant à une prestigieuse famille romaine (...) Hermann avait 38 ans, Laura 24 : le mariage fut célébré par Mgr Vitelleschi le 2 mai 1860 au Palais Ruspoli.

Entre-temps, les équilibres politiques en Europe et dans la péninsule perdaient chaque jour en stabilité et prévisibilité. À la mort de Filippo Farina, le 9 juillet 1857, et après un intérim assuré par le cardinal Giacomo Antonelli, Secrétaire d'État, Pie IX, qui avait déjà commencé une réorganisation de l'État Pontifical prévoyant aussi une restructuration de l'armée pour la défense des frontières toujours plus menacées, confia au début de 1860 la direction du ministère des Armées à Mgr Frédéric-François-Xavier de Merode (18 avril) et le commandement suprême de l'Armée pontificale au général Louis-Christophe-Léon Juchault de La Moricière (11 avril). Deux hommes brillants et capables, tous deux de formation militaire,

entre les mains desquels la petite armée commença à acquérir toujours davantage sa propre physionomie. Le temps cependant n'était pas suffisant pour une profonde réorganisation de l'armée qui serait surtout efficace à l'épreuve du champ de bataille.

L'État Pontifical était menacé aux confins des Marches et de l'Ombrie et l'armée dut intervenir immédiatement, bien que sa restructuration n'ait pas été terminée. Le 1er mai 1860, le général de La Moricière envoya une dépêche télégraphique à Kanzler avec l'ordre de partir sans délai pour Osimo ; le départ fut différé d'une semaine (7 mai) grâce à l'intervention de Mgr de Merode pour permettre la célébration du mariage de Kanzler et Laura. Cette ingérence sembla ne pas être appréciée par le général en chef qui maintiendra pendant quelques mois une attitude de réserve envers le colonel allemand. De toute façon, pendant tout le mois de juin, Kanzler tint garnison avec sa colonne près de Pérouse. Son épouse Laura, partie avec lui, lui était toujours très proche. Cette attitude serait une caractéristique constante dans le rapport entre eux deux. En juillet, Kanzler conduisit par une pénible marche sa troupe à Pesaro ; en août, suite à une série de marches imprévues, il atteignit Lorette.

Le général de La Moricière envoyait un ordre après l'autre - pour tenir les troupes prêtes à une défense diffuse sur le territoire en cas d'attaque de la part des garibaldiens ou au contraire pour les tenir prêtes à une concentration en cas d'attaque de la part des troupes italiennes - alors qu'il essayait en vain d'avoir des informations claires concernant le possible comportement des troupes italiennes et des troupes françaises. Les dépêches qui lui arrivaient par le Secrétaire d'État et par le pro-ministre des Armées ne lui permettaient cependant pas, à cause de leur peu de clarté - volontaire ou involontaire fût-elle - sur les intentions des deux armées, d'organiser pleinement une manœuvre militaire. Quand donc le 11 septembre 1860 parvint au cardinal Antonelli l'ultimatum de Cavour, La Moricière dirigea toutes les troupes vers la place d'Ancône, dotée de structures suffisantes pour une défense modérée. Nombre de colonnes furent coupées par l'Armée piémontaise qui ferma presque tous les passages vers la ville. Le colonel Giovanni Battista Zappi fut fait prisonnier à Pesaro ; le général Georges Pimodan perdit la vie lors de la bataille de Castelfidardo en tentant de franchir la ligne italienne commandée par le général Enrico Cialdini. Kanzler, avec sa colonne, après un combat de plus de cinq heures pour permettre à son détachement de traverser le front ennemi, arriva à Ancône en pleine nuit. Ce fut à cette occasion que le général de La Moricière, déjà dans la ville, révisa son opinion sur le colonel et en demanda la promotion comme général (22 septembre). À Kanzler fut confié le commandement des batteries extérieures de la forteresse. La cité, après dix jours de siège, hissa la bannière blanche : c'était le 28 septembre 1860. En tant qu'appartenant à l'armée indigène, Kanzler fut fait prisonnier et conduit à Gênes où il fut remis en liberté - comme il est d'usage - moyennant la promesse de ne pas prendre les armes contre l'armée royale pour la durée d'un an. À la fin d'octobre, il rentra à Rome.

Arrivé à Rome, il fut nommé commandant des dépôts d'infanterie. Dans ses notes sur les officiers adressées au pro-ministre des Armées en date du 19 octobre 1860, le général de La Moricière écrivit à propos du général Kanzler : "Il est le seul des quatre officiers généraux de l'Armée qui puisse être utilement conservé ; pour moi, il connaît son métier, comprend les mouvements des troupes, sait bien reconnaître sur une carte, connaît les manœuvres et l'administration des troupes ; il s'est montré beaucoup plus ferme que les autres dans les circonstances difficiles qui ont précédé la capitulation d'Ancône. Il faut éviter qu'il se fasse suivre par son épouse en temps de guerre".

En janvier 1861, Hermann obtint la citoyenneté romaine. Au cours des années suivantes, il accomplit son travail avec précision et sérieux, se rendant à plusieurs reprises auprès des détache-

ments de Civitavecchia pour en vérifier l'état. Le 7 mai 1864, après la mort prématurée de son premier enfant survenue en juin 1863 quelques mois seulement après sa naissance, naquit Rodolfo Kanzler, destiné à rester le fils unique du couple.

Après la campagne des Marches, Mgr de Merode, appuyé et soutenu par le général de La Moricière, continua le travail de réorganisation de l'Armée pontificale, suivant sa politique de réformes, de renouvellement et d'autonomie qui s'exprimait, surtout, comme résistance à toute temporisation, dépendance ou interférence française. Une manière d'agir, celle de Merode, pragmatique, dynamique, directe. En ce sens, les rapports entre le pro-ministre et le Secrétaire d'État ne trouvaient aucun terrain de dialogue. L'État du pape du reste était pressé aux frontières par le brigandage, par des révolutionnaires garibaldiens, par le nouveau Royaume d'Italie et le pro-ministre estimait de son devoir de munir le pontife d'une protection adéquate. À une situation déjà délicate s'ajouta, en 1864, la signature de la Convention de septembre (15 septembre) qui obligeait l'armée française à quitter Rome dans les deux ans, mettant donc le Saint-Siège dans la nécessité de protéger de manière autonome ses propres frontières.

À la mort du général de La Moricière (11 septembre 1865), Mgr de Merode perdit son allié et défenseur auprès du pontife, et Pie IX, malgré la grande estime nourrie à l'égard du prélat qu'il continuera de toute manière à conser-

Le général Kanzler à Anzio en 1862 entouré de certains de ses officiers (le 2^e^ debout à gauche est de Charrette)

ver proche de lui, se convainquit que pour le Saint-Siège il était plus opportun d'avoir un pro-ministre modéré et moins impopulaire auprès des milieux politiques et des milieux français en particulier. Le 21 octobre, par un sobre ordre du jour, Mgr de Merode quitta la charge de pro-ministre des Armées pour raisons "de santé". Le 27 octobre, le cardinal Antonellli communiqua à Kanzler sa nomination comme ministre :

De la Secrétairerie d'État 27 octobre 1865 n.38458

Pour des raisons de santé, Monseigneur François Xavier de Merode, ayant été relevé de la charge de Pro-Ministre des Armées, la Sainteté de Notre Seigneur a daigné, avec bienveillance, y nommer avec la même qualification Monsieur le Commandeur Hermann Kanzler Général de Brigade.

Que l'on présente l'annonce de cette souveraine disposition au même Général Kanzler pour sa connaissance et à titre de règle.

Giacomo Antonelli.

En réalité, déjà en février de la même année, avait été avancée à Kanzler la proposition de s'occuper "de l'organisation des troupes pontificales en vue de former une division de 12 000 hommes" (23 février 1865). À cette occasion, Kanzler avait refusé d'"accepter à n'importe quelle condition le Ministère" se réservant toutefois la possibilité d'accueillir une éventuelle nomination "comme général ayant les mains libres et plaçant les indigènes aux mêmes conditions d'appartenance que les étrangers". C'est pourquoi le nom de Kanzler circulait depuis plusieurs mois déjà comme possible remplaçant de Merode à la tête du dicastère des Armées.

Après la Convention de septembre et le départ progressif des troupes françaises de Rome, il était clair que le rôle de l'Armée pontificale prenait un autre relief et que les charges auxquelles elle serait appelée à faire face étaient différentes : d'une part, maintenir l'ordre intérieur, de l'autre résister aux attaques extérieures (tant de l'armée royale italienne que des frondes révolutionnai-

res) jusqu'à l'arrivée de l'aide des troupes étrangères ou d'une intervention de toute façon extérieure.

L'obtention de cet objectif (intérieur et extérieur) comportait l'étude, la discussion et la mise en œuvre d'une série de réformes dans différents secteurs du dicastère et des troupes. Le nouveau plan organique élaboré par Kanzler fut discuté par le conseil des ministres dans les séances du 20 novembre et du 1er décembre 1865 et approuvé par le pontife lors de l'audience du 16 décembre de la même année, devenant exécutif le 1er décembre 1866. Entre mars et avril de la même année fut également présentée, discutée et approuvée la nouvelle organisation de la Gendarmerie pontificale.

De sa nomination et jusqu'en 1870, pendant cinq ans, les ordres du jour et les décrets du pro-ministre indiquèrent la stratégie militaire visant la conduite de l'Armée pontificale : une réorganisation structurale (centralisée) qui passait à travers la préparation, la formation et l'instruction de chaque membre de l'Armée elle-même ; un plan de défense militaire capable de défendre de manière adéquate l'État pontifical des attaques intérieures ou extérieures.

L'unique réforme - à laquelle le général tenait particulièrement pour des raisons d'ordre défensif - qui ne fut pas menée à terme par manque de temps fut celle relative à la formation d'un corps de seconde ligne constitué de volontaires qui aurait dû soutenir sur le territoire de guerre la première ligne, garantissant ainsi la consolidation de la défense. Une telle réforme demandait en effet du temps non tant pour l'enrôlement que pour la formation organique des membres du corps lui-même. Mais il n'en eut pas le temps.

Si fébrile fut l'activité intense de réorganisation de l'Armée, autrement fébriles furent les mouvements garibaldiens et italiens dans toute la péninsule.

L'année 1867 apparut comme la première et réelle tentative de pression sur l'État pontifical en vue de son renversement. Ce dont avaient conscience les deux parties. À l'intérieur des murs romains furent organisés des foyers de révolte - une bombe à la caserne Serristori ; la concentration d'armes et de garibaldiens à la filature Aiani ; le combat à la Villa Glori - mais qui ne semblèrent pas recueillir l'enthousiasme peut-être attendu et espéré par les révolutionnaires. À l'extérieur de l'État pontifical, fut organisée par la partie la plus garibaldienne - mais avec le tacite appui de la troupe royale qui franchit enfin la frontière - une vraie campagne militaire qui tant au sud qu'au nord tentait de franchir les limites de l'État papal avec l'objectif d'atteindre Rome. Puisque depuis quelques temps arrivaient au ministère des Armées des nouvelles concernant une éventuelle tentative de franchissement des frontières, les troupes pontificales furent déployées et distribuées sur le territoire de manière à contenir autant que possible lesdites tentatives, et à cet égard, le système de transmission et de communication télégraphique s'avérera extrêmement rapide et efficace ainsi que le système de codage mis au point par le dicastère.

Pour le pro-ministre il était clair que "Acerbi du côté de Viterbe et Nicotera du côté de Frosinone n'étaient pas uniquement chargés de faire diversion, mais le plus grand nombre des garibaldiens s'était réuni dans la comarque, avec l'intention d'attaquer Rome". Les fusillades commencèrent dans la région de Viterbe le 28 septembre et dans *l'agro romano* (comarque de Rome) le 4 octobre. Entre les nombreux combats qui firent un certain nombre de morts et de blessés et la proclamation de l'état de siège de la ville de Rome le 25 octobre, on arriva enfin à la longue bataille de Monterotondo (25 octobre) à laquelle prit part le général Garibaldi, et à la tout aussi importante bataille de Mentana à laquelle prit part le corps expéditionnaire français (3 novembre) qui mit fin à la campagne militaire de 1867. Voici ce qu'écrivit le général dans son rapport au pontife :

Le combat de Mentana, considéré comme fait d'armes n'eut pas les proportions d'une bataille, et ne produisit pas non plus de résultats décisifs. La défaite de Garibaldi mettait un terme à l'invasion de

l'actuel Territoire Pontifical, contre laquelle on luttait depuis cinq semaines.

Le combat de Mentana qui vit la victoire de la petite armée pontificale - bien qu'aidée par l'armée française - et la défaite de Garibaldi ne créa certainement pas d'illusions ni de changements chez le pro-ministre quant à la direction future des événements. Entre 1867 et 1870, les travaux de restructuration et de stabilisation de l'Armée pontificale et du dicastère des Armées continuèrent ainsi que les travaux de fortification des murs et des zones préposées à la défense. Les enrôlements continuèrent et la petite armée se présenta toujours plus comme une organisation vraiment internationale.

Entre-temps, les tentatives de conciliation organisées par le souverain italien Victor-Emmanuel II dans le laps de temps qui sépare Mentana de Porta Pia n'eurent aucun succès. Kanzler prépara l'armée à défendre le plus possible le Saint-Siège selon certaines lignes stratégiques et tactiques déjà développées et expérimentées dans la campagne de 1867, c'est-à-dire renforcement de la défense de la cité Léonine et du Château Saint-Ange - destiné à être la base de toutes les opérations - et concentration progressive des troupes pontificales à Rome et dans la place forte de Civitavecchia pour éviter de les exposer à être écrasées isolément et comme garantie d'une plus grande protection de la capitale.

Le départ définitif en juillet 1870 du corps expéditionnaire français et les événements de politique internationale qui impliquèrent la France et la Prusse (avec la défaite de la première à Sedan) montrèrent clairement comment Rome et le Gouvernement pontifical restèrent entre les seules mains de son armée et, comme écrivit Pie IX, "de Dieu".

Du 1er juillet au 20 septembre plus de soixante jours s'écoulèrent. Que fit dans ce laps de temps le général proministre ? Comment organisa-t-il la défense dans le respect des ordres donnés par le pape et, surtout, ces ordres étaient-ils certains et définitifs ?

Le Pape Pie IX bénissant les troupes pontificales place Saint-Pierre le 25 avril 1870

Le général Kanzler, de formation militaire, semblait bien peu se fier au hasard, à la Providence ou encore moins à l'espoir d'une quelconque intervention extérieure ou du moins ne pouvait-il vraiment pas en tenir compte dans la préparation d'une ligne de défense. Il savait bien que le nombre des forces à sa disposition n'était pas et n'aurait pas été suffisant pour battre la nombreuse Armée italienne, cependant il était autrement conscient et convaincu de la possibilité d'une défense à outrance de la ville de Rome, une défense qui se déroulerait dans les murs d'enceinte et qui conduirait à une chute honorable de l'Armée conduite par lui et à une manifestation claire aux yeux de l'Europe de la violence qui se prolongeait au détriment du pape. Les deux généraux à ses côtés, Raffaele de Courten et Giovan Battista Zappi nourrissaient la même opinion, ainsi que le lieutenant colonel Athanase de Charette, commandant des Zouaves Pontificaux et, dès 1867, fidèle bras droit de Kanzler.

Quant aux plans et aux mouvements de défense, il devait y avoir deux zones dotées d'une garnison et vouées à la véritable résistance : Civitavecchia et Rome. Les commandants des différentes zones militaires avaient en effet l'ordre de se replier sur Rome - dont les murs entre-temps avaient été munis de canons et avaient fait l'objet d'un rapide renforcement opéré par le Génie Pontifical - dès qu'ils auraient entrevu le risque d'être mis à l'écart, et donc isolés, par les troupes italiennes. Ce plan semblait être approuvé également par le cardinal Antonelli qui le 20 août signait ce qui avait été établi par le gé-

néral Kanzler et par l'état-major pontifical sur l'éventualité du franchissement de la frontière par les troupes italiennes ; à savoir que les troupes pontificales devaient se maintenir dans les places occupées, sans se retirer à l'approche de l'ennemi même après que les troupes italiennes eussent franchi la frontière. Les seules garnisons des places de Civitavecchia et de Civita Castellana devaient faire preuve d'une certaine résistance pour pouvoir constater la violence de l'invasion.

(…) Le 10 septembre, le comte Gustavo Ponza di San Martino se rendit en tant qu'émissaire du roi chez le pontife et fut reçu par lui : le but était de lui remettre une lettre de Victor-Emmanuel II avec différentes propositions concrètes et donc d'amener le pape à permettre l'entrée des troupes italiennes dans son État en général et dans la ville de Rome en particulier. Pie IX, persuadé que les Italiens ne seraient jamais entrés dans Rome par la violence, refusa fermement. Kanzler, reçu par le pontife dans la soirée avec le major Fortunato Rivalta de l'état-major, commença le jour même à publier des directives et des ordres du jour relatifs à la mise en défense de la ville de Rome parmi lesquels la fermeture et le comblement des portes d'entrée de la ville, la fortification des murs et la disposition des canons tout le long, la proclamation de l'état de siège, le rappel à Rome de plusieurs détachements encore en action dans la province et, ensuite, l'institution d'un Comité de Défense et de plusieurs observateurs dans la ville de Rome. Entre le 11 et le 13 septembre se produisirent les premiers réels franchissements de la frontière de l'Armée italienne. Les détachements de l'Armée pontificale qui présidaient les provinces commencèrent rapidement le repliement sur Rome, à l'exception de la colonne de Charette qui se dirigea, dans un premier temps, en direction de Civitavecchia où il laissa une compagnie pour aider à la défense de la ville. La citadelle, d'après les ordres reçus du pontife et donc du général Kanzler, aurait dû opposer une résistance partielle à l'invasion italienne ("on aurait du tirer quelques coups contre l'ennemi"), cependant, à la suite de divers événements, elle se rendit sans combat dans la nuit du 15 au 16 septembre.

Les jours suivants la reddition-conquête de Civitavecchia, c'est-à-dire entre le 16 et le 19 septembre, tandis que les troupes italiennes semblaient avancer et stationner alternativement, il y eut un échange de lettres entre le général Raffaele Cadorna (commandant général du Corps d'armée d'observation de l'Italie Centrale), le général Kanzler et le pontife qui de fait ne changea pas la position des deux interlocuteurs. Et alors que se faisait toujours plus clair l'endroit où l'Armée italienne tenterait l'entrée dans la ville, c'est-à-dire la zone entre Porta Salaria et Porta Pia, Kanzler essaya d'obtenir du pontife des indications plus claires et plus honorables concernant la défense à opposer à l'entrée de l'armée ennemie. Le 19 septembre donc, à la veille du jour que tous désormais savaient être la date établie pour l'attaque de la zone indiquée, Kanzler, de Courten et Zappi parlèrent avec Pie IX des modalités de défense et de sa durée. Il était en effet nécessaire de savoir exactement quand déposer les armes pour que les conditions puissent être les meilleures possibles en termes d'armistice et d'honneur. Les militaires estimaient qu'obliger l'armée italienne à canonner la ville et à combattre jusqu'à ce qu'ils eussent réussi à ouvrir une brèche effective dans les murs d'enceinte pouvait être considéré comme une démonstration convenable de violence et d'usurpation, mais aussi comme un honorable combat de guerre. La ville, pour Kanzler, était parfaitement en mesure de se défendre à outrance. Pie IX consentit aux requêtes de ses généraux et modifia en ce sens la précédente lettre qu'il avait écrite en date du 14 septembre avec les indications pour la défense de Civitavecchia et de Rome. Cette lettre fut publiée sur *La Civiltà Cattolica* du 7 janvier 1871.

(…) L'attaque de la ville de Rome commença à 5h15 et se prolongea aussi au-delà du lever de la bannière blanche intervenue en plusieurs endroits entre 9h35 et 10h00. Le choc entre les deux armées fut violent et enflammé, nourri

pour les deux parties par l'émotion et par l'enthousiasme pour la défense de leur idéal. D'après les témoignages, l'entrée à Rome de l'Armée italienne accompagnée de beaucoup de monde à sa suite intervint de manière pas du tout pacifique et sa conduite dans la ville ne fut pas du tout respectueuse.

Après la signature de la capitulation intervenue le jour même à la Villa Albani entre 14h00 et 17h30, Kanzler, accompagné du major Rivalla et du comte de Beaumont, se rendit au Vatican pour rapporter au pontife ce qui était arrivé. Le 21 septembre, avec la lecture sur la Place Saint-Pierre de son ordre du jour aux chefs des Corps de l'Armée pontificale dissoute, on peut dire que se conclut son ministère. À l'âge de 48 ans, en décidant de demeurer à proximité du pontife - il résida au Vatican avec sa famille jusqu'à la mort de Pie IX, en 1878 - Kanzler avait désormais mis fin à sa carrière militaire et à aucun moment il n'entra en conflit ou en polémique avec le gouvernement italien, ayant toujours un comportement respectueux et réservé.

Dans les années qui suivirent 1870 et jusqu'à sa mort, bien qu'il n'existât plus de Ministère des Armées, il continua à avoir le titre de pro-ministre et à ce titre il s'occupa des ex-militaires de l'Armée pontificale dissoute en suivant les demandes et les suppliques et en ayant la responsabilité de la distribution des subsides qui leur étaient accordés par le pontife. Le seul souvenir de son passé de général était le discours qu'à la fin de chaque année il adressait au pontife au nom de l'Armée pontificale dissoute, qui en cette occasion essayait d'être présente à Rome au moins en la personne de ses représentants les plus importants (général de Courten, général Zappi, lieutenant-colonel de Charette).

À la mort de Pie IX, Kanzler avec sa famille déménagea hors du Vatican dans un immeuble situé au 3 de la *via San Luigi dei Francesi* occupant un petit appartement au premier étage. Les conditions financières de l'ancien pro-ministre - ayant refusé la pension que lui avait offerte l'État italien - n'étaient pas au demeurant telles qu'elles lui permettaient beaucoup de luxe. Dans cette situation, il fut contraint de demander une augmentation de la pension dont il bénéficiait.

L'été, fuyant la chaleur de Rome, il avait l'habitude de passer quelques semaines à Borgo a Buggiano (Pistoia) à la Villa Bellavista, acquise et voulue plus par son épouse Laura que par lui, ou aux Thermes de Rapolano, du fait d'un problème de peau et d'une fistule qui, de manière récurrente, s'ouvrait à un pied, lui rendant difficiles les déplacements.

Le 1er février 1887, il fut nommé baron par Léon XIII et cette fois, différemment de ce qui était arrivé en 1867, il accepta le titre en écrivant en ces termes à son beau-frère Ugo Pepoli : *peut-être seras-tu étonné que j'aie maintenant accepté avec reconnaissance le titre de Baron alors qu'après Mentana j'avais refusé un titre plus élevé. Mais j'espère que tu comprendras les raisons que je te donnerai de mon comportement. Un titre élevé sans les moyens correspondants pour le soutenir dans un cadre élevé de la société est un véritable poids. Le titre de Baron au moins est davantage en relation avec ma modeste situation financière. L'inattendue manifestation du Saint-Père est une preuve de l'approbation du Saint-Père de ce qu'opérèrent les troupes pontificales*

Sépulture de la famille Kanzler au cimetière du Verano à Rome

sous mon commandement "en des temps très difficiles" comme il est dit dans le bref d'investiture. Il a aussi été accueilli dans ce sens par mes anciens subordonnés comme tu verras sur l'article de la Fedeltà que je t'envoie. Ensuite, j'ai réfléchi qu'un titre héréditaire pourra être utile en certaines circonstances à mon fils ; que ne ferait-on pas pour être utile à un fils ? Cela m'a fait plaisir de voir ma nomination accueillie de manière aussi cordiale et courtoise non seulement par des parents et amis, mais par des compagnons d'armes et par la haute société romaine attachée au Pape. Jusqu'aux feuilles libérales qui en d'autres temps m'ont harcelé de satires et de basses calomnies et qui ont eu le bon goût de garder en cette circonstance un digne silence.

Sa vie allait maintenant atteindre son terme. Le 22 décembre 1887, malgré les difficultés causées par la réouverture de la plaie au pied, il tint l'habituel discours d'hommage au pontife au nom de l'Armée pontificale dissoute. Rentré chez lui, il s'alita dans l'espérance de pouvoir bientôt se lever. La nuit du 5 au 6 janvier 1888, sans avoir jamais perdu connaissance et en ayant pu saluer sa famille et ses amis, il mourut. Il avait 65 ans. Le 8 janvier 1888 eurent lieu, selon sa volonté, de sobres funérailles à la paroisse S. Maria Maddalena. La cérémonie fut suivie par des parents, des amis, des officiers, des prélats et des politiques. Son corps fut inhumé dans la sépulture de famille au cimetière du Verano, où il se trouve toujours.

Nous publions ici un sermon de M. l'abbé Francesco Ricossa tenu le 01/08/2018 à Ferrare dans lequel il explique comment le récent changement du catéchisme sur la peine de mort est en contradiction avec la doctrine traditionnelle et bimillénaire de l'Église. Le style parlé a été conservé.

Le 01/08/2018 a été publié un rescrit de la Congrégation pour la Doctrine de la Foi par lequel on change le Catéchisme de l'Église Catholique (qui en réalité est déjà un Catéchisme Conciliaire…) à propos de la peine de mort. Il y est dit que la peine de mort est toujours inadmissible, autrement dit qu'elle serait toujours une violation de la loi divine et de la divine bonté. Que faut-il en penser ?

Bergoglio change le Catéchisme à propos de la peine de mort

Sermon du 11e dimanche après la Pentecôte

Dans le passage de l'épître de saint Paul aux Corinthiens il y a ces paroles bien connues : *Tradidi quod et accepi* ; Je vous ai transmis ce que j'avais moi-même reçu. L'apôtre, le prédicateur, le prêtre, le pontife ne doivent pas donner leur propre doctrine, mais doivent donner la doctrine de Dieu, la parole de Dieu, c'est-à-dire ce que Dieu a révélé, par son divin Fils, Jésus-Christ. Ce que j'ai reçu, c'est ce que je vous transmets. Voilà le véritable et authentique concept de tradition : c'est la parole divine révélée et infailliblement et intégralement transmise. De ce que Dieu a révélé, une ligne ne peut être ni ôtée ni ajoutée, nous pouvons seulement scruter plus en profondeur le mystère révélé et cela revient avant tout à l'Église, qui en est justement la gardienne infaillible.

Ceci vaut pour tous les points de la doctrine ; certes, certains sont les principaux mystères de la foi : la Trinité, la Rédemption, l'Incarnation, mais il n'y a aucune vérité révélée qui ne doive pas être transmise, aucune qui puisse être changée, altérée, oubliée, niée, omise ou ajoutée.

Et alors, au cours de cette semaine - vous l'aurez suivi vous aussi parce que même si on n'en a pas tellement parlé sur

les journaux et les moyens de communication -, a été publié un rescrit de la Congrégation pour la Doctrine de la Foi, approuvé par Bergoglio, accompagné d'une lettre de la même Congrégation pour expliquer ce texte par lequel on change le Catéchisme soi-disant de l'Église Catholique - qui en réalité ne l'est pas, puisqu'il y avait déjà un Catéchisme Conciliaire qui avait été voulu par Wojtila - à propos de la peine de mort.

Or, que faut-il dire sur ce sujet (je vous le dis non comme sujet de dévotion, mais comme formation doctrinale du bon chrétien) ?

Ce qui est dit avec ce changement, mais qui justement se préparait déjà avec les continuels fléchissements qui datent du Concile : il est dit que la peine de mort est toujours inadmissible. Qu'est-ce à dire ? Que pour un chrétien, selon la parole de Dieu et donc selon l'Évangile (sans mieux préciser comment et où), la peine de mort serait toujours une violation de la loi divine et de la divine bonté.

Voilà ce qui est dit. Ensuite : au cours des périodes historiques il peut y avoir des choses différentes, mais de toute façon quiconque a appliqué la peine de mort dans le passé a toujours violé l'Évangile consciemment ou non.

Ceci est le fond de cet enseignement par lequel, dit-on, on corrige le Catéchisme et déjà en cela il y a quelque chose qui ne va pas.

Et trois motifs sont donnés pour lesquels la peine de mort serait inadmissible pour un chrétien.

Le premier est la dignité de la personne humaine. C'est le motif qui a été donné aussi pour enseigner au Concile la doctrine sur la liberté religieuse, c'est-à-dire la liberté que l'Église et l'État doivent donner à toutes les confessions religieuses et aussi aux irréligieux de pratiquer librement et de répandre leur propre culte et leur propre foi, même les erronées, mauvaises ou carrément à ceux qui n'ont pas de foi. C'est cela la doctrine de la liberté religieuse. Et sur quoi se fonde cette doctrine ? Le titre du document conciliaire le dit bien *Dignitatis humanæ personæ*, la dignité de la personne humaine.

Et quel est le premier argument avancé par ce document pour dire que la peine de mort est toujours illicite ? La dignité de la personne humaine.

Quel est le second argument ? Le changement dans la conception de la loi : ce qu'est la loi et ce qu'est la peine. Il y a eu un changement, oui, mais il faut voir chez qui. Et ce changement est approuvé, évidemment : l'idée de loi et de peine qu'il y avait avant dans les siècles passés était fausse ; l'idée de loi et de peine qu'il y a maintenant est au contraire correcte.

Le troisième motif est au contraire celui plus terre à terre, concret et pratique et c'est le seul, quoique plutôt faux, qui pourrait être soutenable : c'est-à-dire qu'avec les méthodes carcérales actuelles le risque de réitération du crime n'existe plus et par conséquent il n'y a pas besoin de peine de mort. Cet argument est faux parce que les faits le démentent continuellement, puisqu'il y a de très nombreux criminels qui ont commis de très graves fautes et qui ensuite, avec les méthodes modernes d'incarcération, sont sortis et ont commis à nouveau les mêmes fautes très graves. Un exemple parmi d'autres me vient à l'esprit, le célèbre monstre du Mont Circé, Izzo, qui avait tué des garçons avec un sadisme épouvantable ; il a été remis en liberté sur la base de ces fameuses méthodes qui sont maintenant en vigueur et la première chose qu'il a faite : il en a tué deux autres.

Évidemment l'argument n'est pas très sérieux, mais il est le plus terre à terre et par conséquent le plus discutable.

Ensuite, une autre question soulevée dans ce document, est comment concilier cette affirmation de l'illicéité toujours et en tout état de cause de la peine de mort avec la pratique et la doctrine de l'Église qui, au contraire, a toujours défendu la légitimité de la peine de mort.

Alors, essayons de voir - je tâcherai de ne pas être trop long, ce n'est pas une conférence - j'essayerai de voir brièvement ces quatre points, c'est-à-dire les trois arguments plus la question, qui est la plus grave, de la conciliation avec la doctrine de l'Église.

Tout d'abord, on dit que cette nouvelle décision du caractère toujours illicite de la peine de mort s'inspire de l'Évangile. Or, dans l'Évangile nous ne trouvons aucune parole de Jésus-Christ contre la peine de

mort. Comme nous savons, dans l'Ancien Testament, qui est donc toujours la parole de Dieu, la loi de Moïse - qui est la loi divine qui servait aussi bien à la conduite spirituelle des âmes que comme loi temporelle pour guider le peuple - prescrivait dans de très nombreux cas la peine de mort.

Qui a établi la peine de mort dans l'ancienne loi ? Dieu. Si donc la peine de mort est toujours illicite à toutes les périodes de l'histoire humaine, c'est parce qu'elle est toujours contraire à la dignité de la personne humaine qui ne change pas au cours des siècles, alors le premier coupable d'avoir violé la loi de Dieu est Dieu. Et ici nous voyons tout de suite une contradiction blasphématoire : comment Dieu peut-il pécher ? Comment Dieu peut-il aller contre Dieu ? Ou bien le Dieu de l'ancienne loi est un Dieu mauvais et devons-nous au contraire penser qu'ensuite est venu un Dieu bon ? Cela aussi est un blasphème.

Certes, les prescriptions légales de l'Ancien Testament ne sont plus en vigueur. Les protestants, qui semblent plus aimer l'ancienne loi que la nouvelle et qui de toute façon ont une idée erronée de l'Écriture et de la Bible, agissent parfois comme si les prescriptions de l'ancienne loi étaient encore en vigueur, tant il est vrai qu'il y a des sectes protestantes qui ont le samedi comme jour férié et non le dimanche, précisément pour ce motif. Ils sont encore Juifs. Et ainsi, aux États-Unis par exemple, où la peine de mort est aimée par beaucoup de monde, un des motifs culturels est justement le protestantisme de fond. Pour eux, la Bible dit qu'il doit y avoir la peine de mort, donc, nécessairement, il y a la peine de mort.

Ceci n'est pas vrai parce que les prescriptions de l'ancienne loi, bien que venant de Dieu et bien qu'étant divines, étaient cependant provisoires. À la venue de la nouvelle loi, tombent en désuétude non les commandements de Dieu, mais les prescriptions purement mosaïques et par conséquent les prescriptions légales de la loi ancienne ne sont plus en vigueur : nous ne sommes plus tenus de pratiquer la circoncision, nous ne sommes plus tenus de célébrer le sabbat - et même il ne faut pas le faire - et ainsi nous ne sommes plus tenus de lapider les adultères et autres choses de ce genre.

Jésus et la femme adultère

Dans l'Évangile que voyons-nous ? Nous voyons la douceur et la bonté de Jésus. À l'adultère - dans le cas de l'adultère - Jésus ne dit pas, puisqu'à cette époque la loi mosaïque était encore en vigueur, "Mon Père s'est trompé" ou encore "il est interdit de lapider", mais il dit "Que celui qui est sans péché lui jette la première pierre". Jette-lui cette première pierre. Mais personne n'eut le courage de la jeter. Naturellement, à partir de cela on voit la douceur, la miséricorde de Jésus-Christ et donc aussi l'esprit de l'Évangile, c'est pourquoi l'Église, bien que pouvant - puisqu'elle est une société parfaite - bien que pouvant en théorie prescrire la peine de mort, en tant qu'Église, société religieuse fondée par Jésus-Christ, *abhorret a sanguine*, a en abomination le versement du sang et ne le prévoit pas dans ses propres lois pénales. Quand vous cherchez dans le Code vous ne trouvez pas la peine de mort.

Vous direz : mais dans la Cité du Vatican et avant dans l'État de l'Église, il y avait la peine de mort. Certes elle y était, mais là ce n'était pas l'Église en tant qu'Église, mais l'État, c'était un état gouverné par le pape.

Une chose est le pouvoir temporel, fût-il même gouverné par une autorité spirituelle, autre chose est le pouvoir spirituel gouverné par l'autorité spirituelle.

L'Église, en tant qu'Église, est miséricordieuse, pardonne - dès qu'elle peut - parfois elle châtie aussi, mais pas au point de pratiquer la peine de mort.

Mais l'État doit pourvoir au bien commun temporel de la société et parmi les

peines peut légitimement donner la peine de mort.

Qui a dit que dans le Nouveau Testament la peine de mort est devenue illicite ? Qui l'a dit ? Les hérétiques du Moyen Âge : les Vaudois. Les Vaudois soutenaient que la peine de mort était illicite et prétendaient fonder leur théorie sur l'Évangile. Mais pour ce motif et pour mille autres ils furent excommuniés et condamnés par l'Église ; ou plutôt il n'est pas vrai que l'Évangile interdit la peine de mort, et en effet, saint Paul qui était l'apôtre de Jésus-Christ, choisi et envoyé par Jésus-Christ pour porter la foi au monde entier, non seulement n'a jamais condamné la peine de mort - il l'aurait fait si elle avait été contre l'Évangile - mais il l'a approuvée, puisqu'en parlant de l'autorité séculière de l'État, il dit : ce n'est pas pour rien qu'elle porte le glaive : elle est, en effet, ministre de Dieu pour en assouvir la colère en châtiant celui qui fait le mal. Or, l'épée est selon le droit romain le *ius gladii*, c'est-à-dire l'autorité de prescrire la peine de mort aux criminels. Donc, saint Paul loue le fait que l'État punisse les criminels même de cette manière extrême pour les crimes les plus graves. Par conséquent, fonder sur l'Évangile et sur le Nouveau Testament la condamnation absolue de la peine de mort, c'est aller contre l'Évangile et c'est falsifier le Nouveau Testament. Si l'on veut dire que l'esprit chrétien incline à la miséricorde et au pardon, c'est vrai ; si l'on veut dire que la loi du Christ interdit la peine de mort, c'est un mensonge. D'ailleurs un mensonge calomnieux contre l'Église qui alors, durant des siècles et des siècles, aurait approuvé la peine de mort, l'aurait reçue aussi en tant qu'État dans ses propres codes pénaux et aurait donc admis le mal et se serait éloignée de l'Évangile, ce qui est inconcevable et blasphématoire, puisque l'Église est sainte ; elle ne peut avoir attendu 2 000 ans pour comprendre ce qu'il y avait clairement dans l'Évangile.

Mais quels sont les trois motifs qui sont donnés par ce document pour soutenir l'illégitimité de la peine de mort ?

On ne comprend pas s'ils sont nécessaires tous les trois ou si un seul suffit, mais dans la logique des choses chacun est valide en lui-même, par conséquent un seul suffirait.

Le premier est la dignité de la personne humaine. Il est dit : "la personne ne perd pas sa dignité, même après avoir commis des crimes très graves". Or en quoi consiste - et ceci est une vérité de droit naturel - la dignité de la personne humaine ? Elle consiste dans le fait que la personne humaine, à la différence des brutes, est dotée d'intelligence et de volonté libre. Et en quoi consiste la dignité d'avoir l'intelligence et la volonté libre ? Que l'intelligence adhère à la vérité et que la libre volonté adhère au bien. Donc l'homme conserve sa propre dignité si avec l'intelligence il adhère au vrai, particulièrement à la Vérité Première, qui est Dieu et avec la volonté adhère au bien. C'est pourquoi saint Thomas explique - et Léon XIII reprend cet argument dans son encyclique sur la vraie liberté -, contrairement au faux concept de liberté, que quand l'homme, avec l'erreur et l'hérésie, diffuse le mensonge et qu'avec sa volonté il adhère au mal et au péché, il perd sa propre dignité.

Certes il ne perd pas la nature humaine qui en ce sens est inaliénable, mais il perd en acte sa propre dignité et devient pire que les bêtes : parce que les bêtes, quand elles font quelque chose de cruel, suivent leur nature. Alors que l'homme, précisément, ayant l'intelligence et la volonté faites pour le vrai et pour le bien, quand au contraire il prostitue - pour ainsi dire - ces facultés, en faisant tout le contraire, le faux et le mal, il s'abaisse encore plus, pire qu'une bête ; c'est un homme qui commet le crime et qui donc n'est plus garanti par la dignité de la personne humaine et par conséquent ne peut plus être préservé de la peine, et surtout aussi de la peine capitale. C'est même en subissant de manière héroïque, en expiation de ses propres péchés, la peine capitale que le criminel retrouve sa propre dignité.

Et en effet nous arrivons à la deuxième erreur qui est présentée comme argument contre la peine de mort : le nouveau concept de loi.

Dans la lettre qui accompagne le rescrit il est expliqué ce que cela veut dire. Le nouveau concept de loi est celui de l'Illuminisme, non de l'Évangile, selon lequel la loi et la peine doivent toujours tendre à la réhabilitation et à la réintégration sociale du criminel et ne doivent jamais être puni-

tives, vindicatives par rapport au mal commis. Or, il est vrai que la peine - si possible - doit être rééducative, mais la peine n'est pas seulement rééducative ; elle sert, dans la justice, à donner à chacun ce qui est dû ; à qui fait le mal la peine, à qui fait le bien la récompense. Et donc donner la peine à qui fait le mal, même sans la rééducation, rétablit l'ordre violé par la faute, par le péché, par le crime.

Et puisque qui fait le mal doit s'acquitter de la pénitence (il ne suffit pas de dire "j'ai changé", mais "je dois en faire pénitence"), ainsi de la même façon la peine est justement une pénalité qui doit faire souffrir celui qui a commis le mal.

Aux fautes les plus graves peut donc - mais ne doit pas nécessairement - correspondre la peine de mort.

Si la peine était toujours pour la réhabilitation du coupable et jamais admissible comme pur châtiment du mal, alors Dieu serait encore une fois un criminel, parce qu'avec l'enfer il punit quelqu'un qu'il est impossible de rééduquer.

Le damné ne change pas, il sera mauvais jusqu'à la fin, non du monde, mais de l'éternité qui n'a jamais de fin. Par conséquent le damné reste damné, reste mauvais et bien qu'il soit puni, c'est justement pour cela qu'il est puni par une peine purement vindicative.

Si les peines vindicatives ne sont pas morales, comme disent les Illuministes - Beccaria, Kant, etc. -, alors l'enfer est inacceptable, et en effet pour les modernistes l'enfer est inacceptable. Ils ne le disent pas encore clairement, mais à la prochaine correction du Catéchisme se sera probablement dit, par un rescrit n° 2.

Saint Thomas d'Aquin

Troisième motif : j'ai déjà expliqué combien il est risible et donc de peu de valeur et démonté par les faits.

Alors comment expliquer le changement de doctrine ? Il est dit que le changement de doctrine ne contredit pas les enseignements antérieurs, ni celui de Wojtyla, qui pratiquement supprimait la peine de mort, mais n'osait pas dire qu'elle était illicite toujours en théorie, ni encore plus l'enseignement catholique qui au contraire dit que la peine de mort est légitime, même si elle n'est pas obligatoire. Elle est légitime.

Et il le disait clairement, sans problèmes. Comment est-il possible de passer du fait de dire que la peine de mort est licite, à celui de dire que la peine de mort est illicite, plus encore que la peine de mort est toujours licite, ou bien que la peine de mort est toujours illicite. Il est dit : ce n'est pas une contradiction, c'est un développement cohérent de la doctrine.

Mais un développement pour être cohérent ne peut arriver à la négation du point de départ ; je peux approfondir : la peine de mort est légitime, toutefois dans de nombreux cas elle ne sera pas opportune ; ceci est possible avec un approfondissement : même si dans certains siècles cruels, barbares, il était plus facile d'avoir un certain esprit cruel, maintenant au contraire non, même si cependant maintenant dans les hôpitaux on tue les enfants, mais tant que personne ne le voit, ce n'est pas une peine de mort…

Mais si au contraire nous disons qu'elle est toujours illicite, alors là il n'y a pas de développement cohérent, il y a contradiction.

L'unique possibilité de voir une cohérence est dans l'idée moderniste de développement, c'est-à-dire de l'évolution des dogmes. Pour les modernistes, Jésus-Christ a dit quelque chose mais presque personne ne sait ce qu'il a dit. De fait, je ne sais si Spadaro ou un des jésuites proche de Bergoglio, ou le supérieur général des jésuites, a dit : nous ne savons pas ce qu'a dit Jésus, à cette époque il n'y avait pas de magnétophones. Bon ! Jésus a dit quelque chose, ce qu'il a dit, on ne le sait

Jorge Mario Bergoglio

pas bien. Après quoi le développement consiste dans le fait qu'au fil du temps l'Église interprète cette semence jetée par Jésus et qui se développe jusqu'au point de dire tout le contraire. Ceci est l'idée d'évolution des dogmes du modernisme. Pour le modernisme, si les vérités de foi ne changent pas continuellement, en s'adaptant à la mentalité de l'homme moderne, alors il n'y a plus de vie, mais la mort. La vie est dans le changement, toujours.

Mais si au contraire - en suivant la logique et en croyant que Jésus est Dieu - nous savons ce que Dieu a révélé et nous savons que la Vérité ne change pas, alors nous savons que ce changement contradictoire, opposé, est inadmissible.

D'autres, comme moi, avant moi, peut-être mieux que moi, ont commenté de manière critique cette décision, ce document. Mais après quoi ils ont dit : le Pape s'est trompé. Ainsi la Fraternité Saint-Pie X. Mais comment fait le pape qui est la règle prochaine de notre foi et celui qui doit nous guider sur la voie de la Vérité, et celui dont Jésus a dit "Qui vous écoute m'écoute, qui vous méprise me méprise", comment le pape peut-il tromper les âmes qui lui sont confiées et, au lieu d'enseigner la vérité, enseigner l'erreur en conduisant les âmes dans l'abîme ? C'est impossible. Celui qui va contre le Christ et la Vérité révélée par le Christ ne peut être légitimement le successeur de Pierre et le vicaire du Christ. Et ainsi, comme Dieu ne peut aller contre Dieu, ainsi le vicaire du Christ ne l'est pas s'il va contre le Christ. C'est une chose très claire et simple, même si elle est énorme dans ses conséquences. Mais ceux qui au contraire veulent concilier, là aussi, les inconciliables, comme la Fraternité Saint-Pie X et semblables, sont capables de tout, y compris d'offenser la Papauté et l'Église en l'accusant d'abandonner la vérité, pour maintenir une autorité à laquelle ils se disent fidèles et dévoués, même si ensuite, en réalité, ils la suivent seulement quand cela les arrange, c'est-à-dire quand elle donne des autorisations et des privilèges et non quand elle dit quelque chose qui ne leur plaît pas.

Nous, nous ne sommes et nous ne pouvons être d'accord avec cela et c'est pour cela que nous sommes là.

Je me suis trop étendu, mais je pense qu'il était opportun de faire cet éclaircissement.

Que le Seigneur nous donne donc d'être fidèles à la doctrine révélée et de n'en perdre pas même un *iota*, parce que tout ce qui sort de la bouche de Dieu et qui nous a été transmis, nous devons le croire fidèlement. "Je vous ai donné ce que j'ai reçu". Eh bien ! Voilà le vrai apôtre et voilà, toutes proportions gardées, ce que nous devons faire nous aussi : transmettre aux générations futures la même foi apostolique que nous avons reçue des apôtres et qu'ils ont reçue du Christ.

Recension

Gérard ou Guérard ?
(Les tristes causes d'une ruine spirituelle dans une biographie *ad usum Delphini*)

Cela fait quelque impression de lire un livre historique, et de se rendre compte d'avoir vécu personnellement cette période désormais transmise à l'Histoire. C'est ce qui m'est arrivé - et ce n'est pas la première fois - en lisant la biographie de Dom Gérard Calvet, *Dom Gérard Tourné vers le Seigneur*, écrite par Yves Chiron et éditée par les Éditions Sainte-Madeleine (2018), c'est-à-dire par le monastère du Barroux fondé par Dom Gérard. Les débuts de ce qu'on appelle le traditionalisme (celui du XX^{e} siècle, évidemment, non celui du siècle précédent) font partie du passé, et une génération est déjà née (et même plus d'une) qui n'a pas connu cette époque.

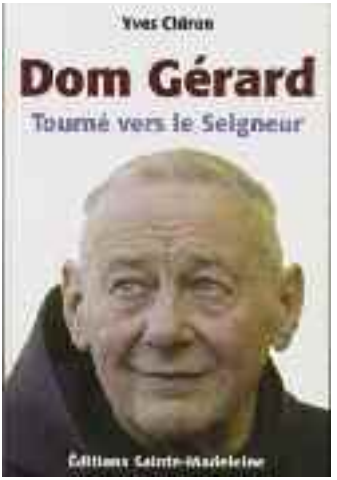
J'ai toujours été fasciné au contraire par l'Histoire et par l'histoire des époques que j'ai vécues en per-

sonne, mais d'une manière très marginale, et j'ai toujours nourri le désir, non exaucé, d'en écrire une moi-même. C'est ce qu'a fait, à plusieurs reprises, Yves Chiron (presque de mon âge, puisqu'il a deux ans de moins que moi) en traitant des biographies de certains personnages de ce monde et de cette époque, qui ont combattu des deux côtés des barricades : si les familles religieuses "traditionalistes" lui ont ouvert leurs archives pour publier une biographie de leur fondateur (c'est ce qu'ont fait les capucins de Morgon pour le Père Eugène de Villeurbanne et précisément les bénédictins du Barroux pour Dom Gérard, et dans le cas d'une laïque, la Fraternité Saint-Pie X pour un personnage mineure, mais que j'ai bien connu, Katharina Tangari), Yves Chiron n'a pas hésité à s'occuper aussi de ceux qui furent vus comme des adversaires, je dirais emblématiques, du "traditionalisme catholique" : Jean XXIII (2017) et Paul VI (1993, 2018), Annibale Bugnini (2016) et Frère Roger de Taizé (2008).

Sa précision d'historien documenté a permis à Yves Chiron de sortir du petit monde du traditionalisme catholique (dont il s'approcha encore jeune, provenant des tendances maurrassiennes et aussi traditionalistes ésotériques, ou évoliennes et guénoniennes) et d'être publié en différentes langues, y compris l'italien et par des maisons d'édition bien éloignées - religieusement et politiquement - de ses positions de départ, comme les Éditions Saint Paul (Chiron a été aussi traduit par les éditions Lindau, dont nous avons déjà parlé - et en mal - sur *Sodalitium*). Même si l'accès à des maisons d'édition comme les éditions Paoline - si ouvertement modernistes - ne s'explique pas seulement par le sérieux du travail de Chiron, pour être accepté par le monde éditorial qui compte, une défense intégrale et déclarée du concile Vatican II a été nécessaire de sa part.

Le démolissage de la part de la Fraternité Saint-Pie X pour crime de lèse-majesté

C'est ce choix de camp qui apparemment a offusqué la Fraternité Saint-Pie X ou au moins certains de ses représentants, qui ont démoli précisément la biographie de Dom Gérard : non *Tourné vers le Seigneur* (comme l'a défini Joseph Ratzinger) mais *Tourné vers le Concile*, protestent les historiens de la Fraternité indignés par la biographie chironienne du fondateur du Barroux (fondation faite avec l'argent des traditionalistes français, bien entendu). Mais est-ce vraiment le tournant conciliaire de Dom Gérard, vaillamment défendu par Yves Chiron, qui offusque ses critiques lefebvristes ? Je dirais que non, et le contraire serait paradoxal. Dom Gérard a demandé et obtenu des modernistes au pouvoir la remise des censures et la reconnaissance "canonique" de ses œuvres (avec en prime la bénédiction abbatiale), et la Fraternité a demandé et obtenu la remise des excommunications encourues par ses évêques (y compris Mgr Williamson, ne l'oublions pas), et la reconnaissance "canonique" (par l'"évêque" de Buenos Aires) ainsi que l'autorisation de confesser, ordonner, bénir les mariages. Manque encore, pour le moment, la Prélature personnelle ; nous verrons si l'abbé Pagliarani réussira là où Mgr Fellay n'avait pas encore réussi à arriver ! On ne voit pas pourquoi la Fraternité doit prendre ombrage de ce que Dom Gérard a fait avant qu'elle le fasse ensuite…



Tout le problème consiste en ceci : avant ou après. Mendier et obtenir une bénédiction par les modernistes ("Laissez-nous faire l'expérience de la Tradition" est une invention de Mgr Lefebvre, non de Dom Gérard) et trouver un compromis sur le Concile ("le Concile à la lumière de la Tradition" est une autre trouvaille de Mgr Lefebvre, même si empruntée - si je ne me trompe - à Jean Madiran) peut être bien, mais ce n'est pas bien de le faire avant ou après : celui qui l'a fait avant est un traître (Dom Gérard pour les lefebvristes), celui qui l'a fait après est un schismatique, ne l'ayant pas fait avant (les lefebvristes pour Dom Gérard et ses héritiers).

Ce que les lefebvristes (ce qui n'est pas un terme péjoratif : cela signifie les disciples de Mgr Lefebvre) ne supportent vraiment pas, c'est le dur jugement du livre d'Yves Chiron sur Mgr Lefebvre, et sur ceux qui l'ont suivi en acceptant les sacres épiscopaux de 1988 (et en effet, ce jugement se révèle vraiment faux dans la bouche et sous la plume de ces ingrats). Dans l'année où les modernistes canonisent Paul VI (incroyable mais vrai !), les lefebvristes ne peuvent supporter que leur fondateur non seulement ne soit pas canonisé, mais soit même traité de schismatique par des ex-compagnons de route, quand aujourd'hui même les modernistes ne l'appellent plus ainsi.

Quant à moi, je dois admettre que ma passion pour l'Histoire et la curiosité pour des événements que - pour une part minime - j'ai vécus en personne (bien

que de loin) n'ont pas suffi à me décider à l'achat du livre, mais que c'est plutôt le fait qu'il était beaucoup question dans cette biographie du Père M.-L. Guérard des Lauriers o.p.

Dom Gérard et le Père Guérard

Quiconque l'a connu ne devrait pas s'étonner, puisque nul n'ignore que le Père Guérard joua un rôle important auprès de Dom Gérard : en effet, il enseigna à Bédoin la théologie à ses moines même après son éloignement d'Écône (1977), jusqu'en 1979. Mais puisque la figure du Père Guérard des Lauriers est frappée d'une véritable *damnatio memoriæ*, cela fait toujours plaisir de lire à son sujet. C'est d'ailleurs le motif de cette recension. En espérant faire économiser 29 euro à mes lecteurs guérardiens.

Dom Gérard connut le Père Guérard en 1962, quand le religieux dominicain, depuis un an professeur à l'Université Pontificale du Latran, tint une conférence au monastère de Tournay, en mettant en garde les moines à l'égard de la "Nouvelle Théologie" et en particulier de Teilhard de Chardin (pp. 144-145) ; non que le monastère fût un bastion de la foi, puisque l'un des conférenciers les plus appréciés du Père Abbé était le chef de bande de la "Nouvelle Théologie", le Père Congar. Dom Gérard et le Père Guérard se croisèrent de nouveau seulement en 1969, quand Dom Gérard - après une expérience au Brésil - n'avait pas tenu le coup face à l'esprit conciliaire qui avait détruit en peu de temps les observances monastiques, et s'était retiré avec un compagnon à Montmorin, dans une expérience de vie érémitique. Le Père Guérard l'encouragea - dans une lettre du 1er octobre 1969 - à suivre la vie érémitique (lui-même fut souvent attiré par la vie des chartreux) et le mit au courant de son opposition au *Novus Ordo Missæ* : "*La 'nouvelle messe' - **qui n'est plus la Messe** - demeure pour moi - et pour d'autres - un violent scandale. Nous allons agir, en conduisant à terme l'action déjà commencée depuis six mois*", c'est-à-dire le *Bref Examen critique du N.O.M.* ; "*Humainement, je la crois inutile, mais je le fais à la fois par devoir et par amour. On ne peut pas ne pas tout mettre en œuvre pour empêcher un mal si grand (…) Le reniement du sacrifice doit nous mettre en état de sacrifice*" (p. 234). Quelle différence entre le théologien dominicain, et le moine bénédictin, qui, en ces premières années, concélébrait encore occasionnellement avec le nouveau rite, ou permettait que ses religieux assistassent à la nouvelle messe (pp. 264, 273, 300) ! Après que Dom Gérard eût déménagé à Bédoin (1970), accueillant des candidats à la vie monastique, le Père Guérard commença, en avril 1972, à donner des cours de théologie aux jeunes moines, en commençant par le très aimé traité *De la Trinité* (cf. aussi p. 322) ; en juin 1970 la chaire du Latran lui avait été ôtée, et il avait commencé depuis peu à donner aussi des cours au

Dom Gérard O.S.B. du Barroux avec Mgr Lefebvre et le Père Guérard

séminaire de Mgr Lefebvre (pp. 289-290). Sa collaboration avec Dom Gérard dura jusqu'en 1979. À la fin de l'année 1974, Mgr Lefebvre est contraint par les "autorités" de sortir de son ambiguïté, en prenant position contre la "Rome néomoderniste" par la célèbre déclaration du 21 novembre 1974. Le Père Guérard encouragea alors Dom Gérard, menacé à son tour de sanctions, à la fidélité : "*Je perçois votre peine profonde, en même temps que la profondeur de votre résolution (...) C'est l'Heure. Celle de la confrontation entre le témoignage de la foi et le mystère d'iniquité...*" (lettre du 23 mars 1975, p. 324).

La "tentation sédévacantiste" de Dom Gérard

Au mois de mai, la Fraternité Saint-Pie X fut déclarée dissoute, et Dom Gérard exclu de l'Ordre bénédictin ; le Père Guérard lui avait écrit le 18 avril 1975 : "*Vous savez ce que je pense de l'Autorité. Pour que la non-répression de certains actes ne constitue pas un manquement grave à la Foi, lequel entraîne ipso facto la néantisation du pouvoir, il faut que le pape ait pris un autre parti : celui de ne pas gouverner. Dans ces conditions, nous devons ne faire aucun cas des décisions qu'on impute à une Autorité **qui en réalité n'existe pas comme telle***" (p. 327, note 499). Suivant cette position théologique du Père Guérard des Lauriers, Dom Gérard déclara que "*les ordres émanant de cette juridiction sont nuls et non avenus, s'exerçant contre la fin pour laquelle elle a été instituée*". Durant "l'été chaud" de 1976 (suspension *a divinis* de Mgr Lefebvre), Dom Gérard écrivit à Mgr Lefebvre : "*Plus je vais, plus je reste frappé de l'évidence de la remarque du Père Guérard des Lauriers : 'Une autorité qui s'exerce à rebours de sa finalité n'existe plus comme telle' "il proposait même* - écrit Chiron - *à Mgr Lefebvre de faire une conférence sur le sujet à Écône : 'me permettriez-vous de développer cela pour vos séminaristes ? Ne serait-ce pas la seule explication capable de lever les scrupules de certains ?"* (lettre du 6 avril 1976, p. 336). En 1977, il reçut le Père Barbara (p. 343), prit contact avec Mgr de Castro Mayer pour qui "*un Pape qui tombe dans l'hérésie perd la Papauté*" (pp. 342-

343), fit ordonner par Mgr Lefebvre Olivier de Blignières, à cette époque guérardien et pour cette raison éloigné d'Écône (p. 344), et protégea un autre séminariste guérardien éloigné d'Écône, l'abbé Schaeffer (p. 347), assista à la cérémonie au cours de laquelle le Père Guérard des Lauriers donna l'habit dominicain - le 7 octobre - à ceux qui par la suite le trahiront (nous parlons des frères d'Avrillé). Un Dom Gérard "sédévacantiste", convaincu de la Thèse du Père Guérard des Lauriers (bien avant qu'elle fût publiée sur les *Cahiers de Cassiciacum*), est certainement une nouveauté pour la plupart de nos lecteurs, cependant pas pour qui connut cette époque. Yves Chiron, de son point de vue, parle d'une "*tentation sédévacantiste*" de Dom Gérard (pp. 334-336) et documente aussi une prise de position publique, le 28 mai 1978, à Lausanne, dans laquelle il dit expressément "*Le Siège est vacant*", reprenant - sans citer son nom - "*l'argumentation du Père Guérard des Lauriers, qu'il avait déjà résumée à Mgr Lefebvre deux ans plus tôt*" (pp. 352-353).

Du "sédévacantisme" à Vatican II, via Mgr Lefebvre. La diabolisation du "sédévacantisme" (et des "sédévacantistes")

Nous devons alors nous demander à qui attribuer la triste fin de Dom Gérard et de son monastère, "*tourné vers le Concile*". Certes, les bases manquaient : Dom Gérard était bien plus attiré par l'esprit artistique que par l'esprit théologique, il a eu comme guide les frères Charlier (et une littérature plus que discutable, cf. pp. 635-636 avec une préférence pour Charles Péguy) plus que saint Thomas, il s'est laissé guider dans le bien (d'abord) et dans le mal (ensuite) par Jean Madiran et, pis encore, par Bernard Anthony et par l'agnostique (p. 606) disciple de Simone Weil, Gustave Thibon, si apprécié, hélas, même en Italie par *Alleanza Cattolica* et par les éditions *Effedieffe* : tout cela est vrai. Mais c'est à ce moment décisif, entre septembre 1976 et décembre 1978, que Mgr Lefebvre fit son choix, et ce choix conditionnera de manière négative non seulement l'avenir de sa Fraternité, mais de tout le "traditionalisme", jusqu'à ceux qui ne l'ont pas suivi, comme Dom Gérard, et qui se sont précipités ainsi dans le compromis avec le modernisme.

Dom Gérard, qui en privé se déclarait persuadé par les arguments du Père Guérard des Lauriers, resta cependant toujours lié à Mgr Lefebvre. Et Mgr Lefebvre - avec l'avènement de Jean-Paul II en 1978 - prit décidément la voie du dialogue avec les autorités modernistes et, contextuellement, de la persécution de toute sorte de "sédévacantisme" dans les rangs de la Tradition. Emmenant avec lui la majeure partie du mouvement, y compris Dom Gérard, dont le "revirement", en 1979, est attribué à ces deux facteurs : "*il y a eu un nouveau pape, Jean-Paul II, et un dialogue s'est ouvert entre Mgr Lefebvre et le Saint-Siège*" (p. 353).

Que ce "nouveau pape" (*sic*) ait confirmé dès le début tout son modernisme avec l'"encyclique" *Redemptor hominis* peu importait, puisque Jean-Paul II avait tout de suite accepté de recevoir Mgr Lefebvre (18 novembre 1978) ! Les conséquences ne se firent pas attendre : par une lettre de Mgr Lefebvre à Jean-Paul II du 24 décembre 1978, publiée dans la *Lettre aux Amis et Bienfaiteurs* n° 16 de mars 1979, l'archevêque traditionaliste proposait un accord que l'on peut résumer dans le "*laissez-nous faire l'expérience de la Tradition*", mettant sur le même plan la Messe et la "nouvelle messe", la Foi et l'hérésie. Dans ce dialogue qui devait préluder à un accord, Mgr Lefebvre demandait beaucoup moins que ce qui a été offert par la suite à Mgr Fellay : comment peut-on alors parler d'une néo-Fraternité fondée en 2012, quand la Fraternité de 1978 était bien plus conciliante avec les modernistes ? Naturellement, le rapprochement avec Wojtyla requérait une contrepartie : ce fut ainsi que Mgr Lefebvre prit position sur la question de la validité de la nouvelle "messe" et de l'autorité de Jean-Paul II. Validité du nouveau missel et légitimité des autorités modernistes devinrent ainsi un "dogme" lefebvriste, condition *sine qua non* pour rester dans la Fraternité et pour recevoir les ordres sacrés (déclaration du 16 janvier 1979, rendue publique le 8 novembre de la même année). Mgr Lefebvre écrivit même à Jean-Paul II pour se vanter d'avoir expulsé de la Fraternité tous ceux qui s'y opposaient. Dom Gérard, toujours à la remorque de Mgr Lefebvre, condamna lui aussi, relancé par Jean Madiran, le "*zèle amer*" des "*ultras*", oubliant d'avoir été, en paroles, un *ultra* lui aussi, seulement deux ans avant (pp. 374-378). Le Père Guérard des Lauriers, qui avait été éloigné d'Écône dès septembre 1977, écrivit à Dom Gérard en février 1979, qu'il ne reviendrait plus à Bédoin pour continuer les cours de théologie. La Lettre n° 16 de Mgr Lefebvre était inacceptable, et le Père Guérard écrivit une lettre ouverte à Mgr Lefebvre : *Monseigneur, nous ne voulons pas de cette paix* (on peut voir tout le dossier, préparé par l'abbé Le Gal sur : http://www.sodalitium.eu/la-rupture-entre-mgr-lefebvre-et-le-pere-guerard-des-lauriers/). Dom Gérard écrivit alors à Mgr Lefebvre : "*je viens de lire la lettre rocambolesque du Père Guérard des Lauriers. C'est du pur délire interprétatif*" (30 avril 1979). La publication de la *Thèse de Cassiciacum* (mai 1979) ne pouvait être elle aussi classée par le moine-artiste que comme un délire, quand seulement une année avant elle était encore la vérité. Tout à coup les guérardiens devinrent délirants, ultras, remplis de zèle amer et, surtout, à offrir en hommage à Jean-Paul II, en les chassant des séminaires, des maisons religieuses, des monastères et des couvents, en leur refusant l'ordination sacerdotale, dont Mgr Lefebvre avait, de fait, le monopole. Quand, en mai 1981, le Père Guérard des Lauriers accepta la consécration épiscopale précisément pour re-

médier à l'abandon de Mgr Lefebvre, il fut à nouveau abandonné de tous, même de ses disciples : une consécration épiscopale sans mandat romain n'était-elle peut-être pas un acte schismatique, conséquence directe du délire d'il y a deux ans ? Tandis que la propagande lefebvriste condamnait le schisme des sacres épiscopaux sédévacantistes, elle ne s'apercevait pas qu'elle creusait sa propre fosse et qu'elle préparait - pour ceux comme Dom Gérard - les arguments pour accuser Mgr Lefebvre de schisme à l'occasion des sacres de 1988.

Du "sédévacantisme" à Vatican II via Mgr Lefebvre. La voie lefebvriste à la trahison

"Dom Gérard a trahi !", clament les lefebvristes. Sans doute. Mais qui l'a poussé à la trahison ? Certes, chacun est responsable de ses actes et de ses forfaits. Si Dom Gérard a fini sa vie en acceptant de concélébrer la nouvelle "messe" (il a toujours eu une certaine sympathie pour la concélébration et contre la messe privée : p. 404), en déclarant : "**si j'étais prêtre diocésain, je serais bi-ritualiste**" (p. 406), et s'il est devenu un défenseur de la doctrine libérale sur la liberté religieuse (avant encore de sceller sa trahison et d'abandonner Mgr Lefebvre, p. 462), c'est certainement de sa faute. Yves Chiron révèle aussi l'ingérence du Quai d'Orsay, c'est-à-dire du gouvernement républicain, par l'intervention de l'oncle de Mme Giscard d'Estaing, Louis de Brantes, et de son compagnon Lucien Regnault, haut fonctionnaire au Ministère des Affaires étrangères et conseiller pour les Affaires religieuses (pp. 391 ss. ; les deux essayèrent de séparer Dom Gérard de Mgr Lefebvre, mais de telles personnes ne manquèrent pas non plus autour de Mgr Lefebvre). Toutefois, personne ne peut nier, pas même les lefebvristes honnêtes (s'il y en a, et je veux penser qu'il y en a) que Dom Gérard, comme les prêtres de Campos, la Fraternité Saint-Pierre et tant d'autres, ait été poussé dans la fosse aussi et avant tout par les "échanges" entrepris par Mgr Lefebvre avec les modernistes, à commencer dès 1978, puis repris avec Ratzinger, le cardinal Gagnon (moi-même je dus le recevoir à Albano avec Mgr Lefebvre en 1984-85) et Mgr Perl, introduit dans les milieux romains par l'abbé du Chalard (pp. 416-417, 485), représentant de la Fraternité auprès des modernistes, ou vice versa (personne ne l'a jamais bien compris). Une fois acceptée la validité de la nouvelle "messe" et la légitimité de l'autorité de Wojtyla, une fois les "sédévacantistes" estampillés comme des schismatiques à découvrir, chasser et persécuter, comment refuser les dialogues avec les modernistes, et la nécessité de recevoir d'eux la légitimité, la reconnaissance canonique, l'assurance de ne pas être à leur tour schismatiques, mais des fils de l'Église ? "*La seule façon de justifier les sacres c'est de déclarer la vacance. - Pourquoi ? Parce que s'il n'y a pas de vacance, Mgr Lefebvre a usurpé une prérogative qui appartient de droit divin au Pape seul : choisir les évêques et leur donner une tâche apostolique dans l'Église*" (lettre de Dom Gérard d'octobre 1988). Les sacres du 30 juin 1988 - trente ans sont passés - consumèrent la séparation de Dom Gérard avec Mgr Lefebvre et sa reddition inconditionnelle au modernisme ; mais qui avait combattu à outrance le "sédévacantisme" ? Qui avait condamné comme schismatiques les consécrations épiscopales sans mandat ? Qui avait signé le protocole d'entente du 5 mai du cardinal Ratzinger ? Qui avait ouvert les portes de toutes les maisons religieuses aux différents Gagnon et Perl, jusqu'à peu de jours avant ? Mgr Lefebvre, malheureusement. Sans doute, Mgr Lefebvre fut-il de qualité bien supérieure à Dom Gérard (et il ne se faisait pas du tout d'illusion, dans son cœur, sur la foi ou plutôt le manque de foi catholique du cardinal Ratzinger, à la différence de Dom Gérard et de l'abbé Schmidberger) ; mais sa responsabilité, à mon avis, est précisément pour cela, majeure.

Un bon début, mais une triste fin

La dernière partie de la biographie de Dom Gérard concerne les vingt dernières années de sa vie - de 1988 à 2008 - passées à démolir ce qu'il avait édifié (bien ou mal) au cours des vingt années précédentes. L'œuvre entreprise par Dom Gérard avait pour but la sauvegarde de la vie religieuse et monastique, la défense de la Foi contre les erreurs conciliaires, et la défense de la Messe et des sacrements contre la réforme liturgique néomoderniste et œcuménique. Il est impressionnant de constater comment il a perdu ces trois batailles (croyant les avoir gagnées). Quant à la Messe, Dom Gérard s'illusionna, après avoir trahi "le témoignage de la Foi" et avoir pactisé avec le "mystère d'iniquité", de se conserver fidèle en refusant de célébrer "la nouvelle messe qui n'est pas la Messe". Yves Chiron nous raconte les demandes insistantes des Abbés des autres monastères ou des évêques modernistes afin que Dom Gérard et ses moines acceptassent de concélébrer avec eux (selon le nouveau rite) pour manifester clairement la communion ecclésiale entre eux et l'acceptation sincère de Vatican II et de la Réforme liturgique : l'*una cum* de la Messe quotidienne devait se concrétiser aussi de cette manière ! Après des refus initiaux répétés, Dom Gérard, logiquement, céda. Le 26 mars 1995, il concélébra une première fois avec le nouveau rite à Rosans ; le 27 avril 1995, il concélébra avec Wojtyla au Vatican : c'était la condition *sine qua non* posée par le cardinal Ratzinger pour l'admettre à une audience privée avec Jean-Paul II (p. 576). Il s'efforça de tenir caché le fait honteux, qu'il révéla publiquement, en essayant de le justifier, seulement trois ans après (p. 592) : il avait dit la nouvelle messe "*désirant montrer par là que nous tous qui militons pour le*

maintien de l'ancien missel, nous croyons à la validité et à l'orthodoxie du nouveau rite" (pp. 592-593) : pourquoi alors avoir refusé le nouveau rite en 1969, s'il était valide, légitime et orthodoxe ? En désirant être admis dans la C.M.F. (*Conférence Monastique de France*), c'est-à-dire dans l'assemblée des Abbés qui avaient détruit la vie religieuse et monastique en appliquant le Concile, et que Dom Gérard avait fui au début des années 70 pour conserver la vie bénédictine, il dut accepter - comme condition *sine qua non* - le protocole suivant, signé le 14 octobre 1998 :

"*L'Abbé et la communauté du Barroux n'ont jamais mis en doute la validité de la messe célébrée selon le rite de Paul VI, et par ailleurs, suite à une étude approfondie du concile Vatican II (notamment sur la liberté religieuse), ils adhèrent désormais unanimement à sa doctrine*".

C'est pourquoi l'Abbé du Barroux accepte :

"- de concélébrer ou d'envoyer son représentant concélébrer avec l'évêque diocésain à la messe chrismale, partout où son monastère est ou sera implanté ;

- que les moines prêtres de son monastère puissent, s'ils le désirent, concélébrer à la messe conventuelle dans les communautés où ils seront en visite.

Enfin, il faut noter que les prêtres en visite à l'abbaye du Barroux peuvent, s'ils le souhaitent, célébrer, voire concélébrer, la messe selon le rite de Paul VI" (p. 596).

En application de l'accord, le 16 février 1999, le monastère s'engagea par écrit avec l'"archevêque" d'Avignon à envoyer chaque année un ou deux moines pour concélébrer avec lui la messe chrismale du Jeudi saint (p. 598), ce qui eut lieu, pour la première fois, le 1er avril de cette année-là (p. 599) ; la même chose se produisit avec l'"évêque" d'Agen pour pouvoir fonder un monastère dans son diocèse, en mars 2002 (p. 615). Par ailleurs, depuis le début de l'accord, le Barroux accepta de faire ordonner ses propres candidats au sacerdoce par n'importe quel évêque, même s'il avait été sacré avec le nouveau rite : ainsi, non seulement la nouvelle "messe" pouvait être célébrée au monastère, mais la messe traditionnelle pouvait aussi être invalide, puisque célébrée par des prêtres ordonnés par des "évêques" sacrés avec le nouveau rite.

Dom Gérard avec Jean Madiran

Comment Dom Gérard justifie-t-il l'acceptation du N.O.M de Paul VI, et de toute la réforme liturgique ? Mais c'est évident : le refuser signifierait tomber, inévitablement, dans le "sédévacantisme" (p. 600). Il y a de la logique dans cette folie. Tant il est vrai que cette logique a contaminé jusqu'aux "résistants" de Mgr Williamson et les éditorialistes de *Sì sì no no*.

Aujourd'hui, les théologiens du Barroux défendent n'importe quelle aberration théologique du soi-disant "magistère" bergoglien, avec un zèle digne de la meilleure cause, et complètement oublieux des origines de leur fondation. Oui au Concile, oui à la légitimité de la Réforme liturgique, oui à la collaboration avec les destructeurs de la vie religieuse et monastique (et même avec les charismatiques). Que reste-t-il de la défense de la Foi, de la Liturgie, de la vie religieuse, entreprise par Dom Gérard dans les années 70 ? Uniquement les apparences.

Il est d'ailleurs évident que Dom Gérard et ses disciples ont gravement erré dans la Foi et dans la morale : ou au début de la fondation - en refusant l'obéissance aux autorités légitimes, en repoussant un Concile œcuménique, en rejetant la réforme liturgique et le rite de la Messe promulgué par le Pape - ou bien ils ont gravement erré par la suite, et jusqu'à maintenant, en reniant leur défense de la Messe, des sacrements, de la foi et de la vie religieuse contre le modernisme conciliaire : *tertium non datur*. Nous pensons que Dom Gérard n'a pas persévéré dans les grâces que le Seigneur lui avait données, et qu'il a entraîné avec lui dans le précipice ceux qui le suivaient : prêtres, religieux et fidèles. Sur la pureté des intentions, la bonne ou la mauvaise foi, nous ne pouvons pas juger ; sur la catastrophe spirituelle, on ne peut pas ne pas juger. Et nous pensons aussi que, au delà des trop fragiles bases de la formation doctrinale du fondateur du Barroux, la cause première bien que lointaine de la chute est toute contenue dans la fameuse "Déclaration sur la Messe et le Pape" de Mgr Lefebvre de 1979. On dit qu'une petite erreur au commencement (et dans les principes) devient grande à la fin (et dans les conclusions) : qu'on s'imagine quand l'erreur était grande dès le début !

Et pour conclure : une omission

Nos lecteurs sont normalement intéressés par tout ce qui concerne la personne, la pensée et l'œuvre de Mgr M.-L. Guérard des Lauriers. Par ailleurs, la biographie de Dom Gérard écrite par Yves Chiron ne cache pas le rôle important que joua le Père Guérard des Lauriers dans les premières années de Bédoin. À propos des rapports entre Dom Gérard et le Père

Yves Chiron

Guérard des Lauriers, signalons une omission importante. Elle concerne le livre de Mgr Guérard des Lauriers *La présence réelle du Verbe incarné dans les espèces consacrées* (éditions Sous la Bannière, Villegenon, 1987), le dernier écrit par le grand théologien dominicain, qui témoigne de la profondeur et de la sûreté de sa pensée théologique même à la fin de sa vie terrestre. L'œuvre guérardienne, consacrée à la théologie eucharistique de saint Thomas, est en elle-même complètement étrangère aux polémiques contingentes de ces années. Cependant, l'occasion de l'intervention de Mgr Guérard - à qui nous devons donc ce chef d'œuvre de théologie thomiste - est due à une polémique sur l'eucharistie entre l'abbé Georges de Nantes, d'un côté, et Dom Gérard de l'autre. L'abbé Georges de Nantes défendait sur la *Contre-Réforme Catholique au XX*ème *siècle* sa théologie particulière qui, en matière eucharistique, s'inspirait d'un excessif réalisme et d'une critique radicale de la pensée de saint Thomas d'Aquin. À l'opposé, Dom Gérard avait défendu une théologie eucharistique conditionnée par la pensée moderne - qui se propageait déjà avant Vatican II - qui abandonnait non seulement la dévotion eucharistique populaire, mais pouvait mettre en difficulté la présence réelle du Christ dans le tabernacle. Le Père Guérard, en intervenant dans la polémique avec toutes ses capacités, défendit la vérité thomiste sur l'eucharistie et la présence réelle du Verbe incarné dans les espèces consacrées avec un approfondissement tout autre que livresque de la théologie de saint Thomas. La dispute toute théologique entre les trois représentants du "traditionalisme" catholique contemporain montre, au delà des polémiques, la vivacité intellectuelle de ce courant de pensée dans ses principaux représentants, mais aussi la profondeur et la solidité et l'esprit profondément surnaturel de la pensée du Père Guérard des Lauriers, ce grand théologien que la Providence donna au soi-disant "Traditionalisme", et que le "Traditionalisme" ne sut pas apprécier à sa juste valeur (c'est le moins que l'on puisse dire). Quel gâchis !

Abbé Francesco Ricossa

Yves Chiron
Dom Gérard Tourné vers le Seigneur
Éditions Sainte-Madeleine (2018)
686 pages, **29,00 €**

La vergogna della tradizione

Un nouveau livre de l'abbé Ricossa (en italien)
Traduction du titre : *La honte de la tradition*

"Sa sensibilité littéraire" écrit Hanson (in *Decadence and Catholicism*, p. 330, cité in *Baron Corvo, il viaggio sentimentale di Frederick Rolfe,* p. 125, note 370) "était un mélange d'esthétisme, pédérastie et catholicisme". C'est précisément cette mixture qui nous répugne.

Le monde catholique "traditionaliste" (la 'tradizione' du titre) est petit, mais d'importance vitale pour l'Église. Quand - entre 2012 et 2013 - est née *Radio Spada* (site et maison d'édition italien), elle s'est donnée un programme ambitieux : la rénovation du monde "traditionaliste" "en sortant" des créneaux étroits occupés jusqu'alors. "En sortant" des divisions doctrinales liées à des motifs de Foi, certes, en proposant des thèmes et des batailles capables d'obtenir le consentement de tous, en promouvant par exemple des processions de réparation contre les manifestations homosexuelles. Mais "en sortant" aussi des intérêts littéraires et artistiques. Les pages culturelles de *Radio Spada* présentent et proposent au lecteur et militant catholique ce décadentisme auquel Mario Praz consacra un livre qui a signé une époque : *La carne, la morte e il diavolo nella letteratura romantica*. Pour avoir mis en garde contre cette téméraire ouverture culturelle, l'auteur de cet essai a été défini par *Radio Spada* "lapidatore incallito dalla pessima mira" [lanceur de pierres invétéré avec un mauvais tir]". Que le lecteur juge, à partir de ces pages, si le tir était vraiment manqué, ou si au contraire nous avons atteint la cible. Cible qui pour nous ne sont pas les hommes (nous ne sommes pas des lanceurs de pierres), mais seulement les idées.

Francesco Ricossa
La vergogna della tradizione
C.L.S. Verrua Savoia 2018,
176 pagine, **10,00 €**

Nous proposons à nos lecteurs le sommaire (en italien) des chapitres du livre

SOMMARIO

I. Introduzione
II. “Baron Corvo. il viaggio sentimentale di Frederick Rolfe”
III. Mons. Benson (detto “Bobugo”)
IV. Bensoniani e Corviniani, gli “effeminati amanti della Liturgia” (Radio Spada dixit)
V. Bensoniani e Corviniani. Un “culto” cattolico?
VI. Oscar Wilde e dintorni
VII. Il “reverendo” Montague Summers e Aleister Crowley: il decandentismo puzza di zolfo
VIII. Un salto in Francia
IX. Dalla letteratura alla pittura. I Preraffaelliti. Simeon Solomon. Félicien Rops, William Blake, Giovanni Gasparro
X. David Jones e Eric Gill: cosa succedeva nelle Gilde distributiste?
XI. Anthony Burgess e la giustificazione della pornografia e della bestemmia
XII. Dal decadentismo al satanismo (“un bastardo del cattolicesimo” per Huysmans)
XIII. Radio Spada: da dove viene e dove va
APPENDICE. Radio Spada: inizia i lettori all’Astrologia e alla Teosofia, e la cosa passa inosservata. Perché non sono per niente tranquillo

Vie de l’Institut

L’apostolat de l’abbé Arnold Trauner, membre de l’Institut Mater Boni Consilii

abbé Arnold Trauner

Depuis le 26 avril 2017, fête de Notre-Dame du Bon Conseil, l’abbé Arnold Trauner, autrichien, est membre de notre Institut. Mais où et comment se déroule son apostolat ?

• Autriche

Depuis 2013, l’abbé Trauner habite en Autriche, à Altenburg. Ce village du nord-est du pays, à vingt kilomètres à peine du lieu de sa naissance, est connu dans la région grâce à un monastère bénédictin fondé en 1144. Il s’y est installé après avoir quitté la Fraternité Saint-Pie X ; c’est dans ce village que se trouve la famille de son frère actuellement composée de quinze âmes, le père, la mère et leurs treize enfants : une petite paroisse, pour ainsi dire ! Quelques rares âmes cherchant toute la vérité ou l’ayant trouvée, viennent à Altenburg tous les dimanches, ou presque, et souvent aussi en semaine, pour la Messe qui est célébrée dans la petite chapelle privée de l’abbé Trauner. Alors que l’abbé Trauner avait pensé avoir franchi le seuil du troisième âge et mener désormais une vie tranquille sans grandes perspectives d’apostolat, la Divine Providence en avait décidé tout autrement.

• Hongrie

Quelques mois seulement après son retour au pays natal - après presque onze années passées dans des pays étrangers - un petit groupe de catholiques hongrois s’est adressé à lui. Le prêtre desservant la chapelle de la Fraternité Saint-Pie X à Budapest venait de se séparer de ladite Fraternité. Il restait cependant sur les positions doctrinales “lefebvristes”, alors que ce groupe avait déjà décidé de reconnaître l’évidence que les occupants du Siège Apostolique depuis Vatican II ne sont pas

Mgr Stuyver administrant les confirmations à Budapest

Papes. À cette époque, l'abbé Trauner en était encore au stade de l'opinionisme sur la question du Pape. La rencontre avec le groupe hongrois fut pour lui une motivation décisive de creuser les complexités de la question, pour le plus grand profit de toutes les personnes concernées. Le prêtre "lefebvriste non-FSSPX" prit congé, et ce fut désormais à l'abbé Trauner d'assumer la charge pastorale de ce groupe d'une vingtaine d'âmes. Une bonne moitié de ces personnes a décidé de s'éloigner du groupe, ayant mal accepté les explications de Mgr Donald Sanborn lors de sa première visite en 2014.

Pendant six mois les choses stagnaient : neuf âmes et quatre enfants en bas âge. L'avenir paraissait peu favorable. Mais comme dans la vie chrétienne en général, là aussi la patience produisit une œuvre parfaite (cf. Jc 1, 4). Quatre ans plus tard seulement, ce groupe s'est accru à une quarantaine de personnes. La Messe est actuellement encore dite au centre de Budapest, environ toutes les trois semaines, les vendredi, samedi et dimanche. Encore, car il faut une chapelle plus grande du fait de l'accroissement du groupe et aussi parce que les prix des loyers

Mgr Stuyver célébrant la sainte Messe à Budapest

grimpent de manière exponentielle au cœur de la ville. L'aménagement de cette chapelle aux abords de la capitale hongroise est en pleine installation. Elle pourra accueillir le double des effectifs actuels. En outre, le groupe a initié une maison d'édition de livres qui a réimprimé quelques dizaines de titres ; c'est un travail onéreux qui ne progresse que lentement, mais il permet un rayonnement beaucoup plus important dans ce pays isolé par sa langue. L'abbé Trauner ne communique d'ailleurs avec ce groupe ni en hongrois ni en allemand mais… en anglais ! À presque cinquante ans, il est difficile d'apprendre une nouvelle langue, surtout le hongrois qui n'a rien en commun avec les autres langues européennes. Et en Hongrie, on apprend aujourd'hui davantage l'anglais que l'allemand.

Outre les confessions et la sainte Messe, le groupe hongrois s'est révélé très fervent dans l'apprentissage de la vie chrétienne ; il faut dire que tous sont venus presque tout droit du *Novus Ordo* à la Messe traditionnelle. Le *Novus Ordo* maintient une façade conservatrice jusqu'aujourd'hui en pas mal d'aspects, surtout à la campagne. Alors les fidèles de ce groupe se rendent compte, un peu plus chaque jour, combien ils sont ignorants de la doctrine et des mœurs véritablement catholiques. Avec le temps, des fidèles de pays avoisinants s'orientent vers ce centre. Un petit groupe de Slovaquie vient de temps en temps, et parfois aussi de Croatie et de Pologne.

Il ne faut pas cacher au lecteur que le prêtre ne sera pas désœuvré dans un avenir proche : la moitié du groupe se compose d'enfants dont la plus âgée n'a que seize ans aujourd'hui et quatre sont attendus au cours de cette année !

Mgr Sanborn est venu à deux reprises administrer des confirmations et donner des conférences. Dernièrement, Mgr Stuyver a fait le voyage pour administrer la confirmation à quatorze personnes, surtout des jeunes et des enfants, et presque autant de confirmations conditionnelles à des adultes venus du *Novus Ordo*.

Plusieurs baptêmes ont été administrés ces trois dernières années et la

première communion a été donnée à bon nombre d'enfants. Un mariage a également été célébré.

• **Et le reste du monde…**

Comme les prêtres "*non una cum* Bergoglio" sont rares dans l'Europe du centre et de l'est, et comme l'abbé Trauner parle l'allemand, le français et l'anglais, il exerce aussi un peu d'apostolat dans des régions qu'a priori on ne devinerait pas facilement.

En **Angleterre**, Mgr Sanborn a pendant plusieurs années essayé d'établir une Messe régulière à Londres. Début 2015 l'abbé Trauner a manifesté sa disponibilité pour aider à cet effet. Par la suite, Mgr Sanborn a obtenu l'appui de l'abbé Nathanaël Steenbergen, et a donc instauré une Messe mensuelle à Londres, chacune des parties s'engageant à faire le voyage quatre fois l'an. Les deux premières visites de l'abbé Trauner, en février et en mars, ont rassemblé moins de vingt personnes ; on pouvait se demander si cela en valait la peine… Là encore, la persévérance a payé. Trois ans plus tard, une quarantaine de personnes en moyenne assistent à cette Messe. Deux baptêmes, plusieurs confirmations et des premières communions ont eu lieu pendant ce temps. Étant donné que Londres est une plaque tournante à échelle mondiale, des personnes de pays avoisinants - Irlande, France ou Norvège - viennent parfois assister à la Messe… Il arrive même qu'on y compte des personnes d'une dizaine de nationalités différentes !

Pour aider l'abbé Rafal Trytek (Cracovie, **Pologne**), l'abbé Trauner se rend épisodiquement en Norvège et en Suède où quelques âmes de bonne volonté réclament les sacrements.

Le lecteur s'en sera rendu compte : comme partout, la moisson est grande, mais peu sont les ouvriers. Priez donc pour que le Maître de la moisson envoie davantage d'ouvriers pour sa moisson !

VIE DE L'INSTITUT DU 15/05/17 AU 24/06/18

La maison de Verrua et l'Institut

Le 26 septembre, après les Exercices sacerdotaux, les cours de l'année 2017-2018 ont commencé avec deux nouveaux séminaristes et un postulant religieux. À Verrua nous sommes 21 (7 prêtres, 5 séminaristes, 2 frères, 5 sœurs et une laïque). En février, est arrivé d'Argentine pour compléter ses études, le séminariste Nicolas Benegas qui avait débuté ses cours avec l'abbé Casas-Silva.

Le 28 janvier 2018, alors qu'elles se rendaient à Turin pour la Messe chantée, quatre religieuses du Christ-Roi de la casa san Giuseppe de Moncestino ont eu un grave accident de voiture à la hauteur de Verrua Savoia. Deux d'entre elles ayant eu des blessures plus graves ont dû être hospitalisées et opérées à l'hôpital de Chivasso et au CTO de Turin. Les religieuses blessées ont été très édifiantes en supportant avec patience leurs souffrances, et les religieuses de l'Institut se sont dépensées pour apporter leur aide à leurs consœurs de Moncestino et Serre-Nerpol dans l'assistance aux malades. En un mot : la Charité a triomphé dans le sacrifice.

Signalons les visites à la maison mère de confrères : l'abbé Trauner avec des fidèles hongrois (8-10/03/18) ; le père Raffalli (8-9/01/18) ; Mgr Sanborn et Mgr Selway avec des séminaristes à

Prise de soutane de deux séminaristes français et d'un frère le 9 juin 2018 à Verrua Savoia

Ordination au sous-diaconat et tonsure le 26 avril 2018

l'occasion de l'ordination de l'abbé Dutertre (23-28/05/18).

Le 11/04/18 quelques membres de la communauté de Verrua sont allés en excursion à Trivero, sur les montagnes bielloises, où est conservée la mémoire des destructions et de l'arrestation de l'hérétique Dolcino (inutile de dire que nous sommes pour la Sainte Inquisition…). Le 8 mai, les prêtres et les séminaristes se sont rendus en visite à l'église de san Pietro Martire di Morano sul Po, conduits par Mattia Rossi, le maire de Morano, un représentant du syndicat d'initiative et l'historien Gian Carlo Vanni.

• **Entrées dans l'Institut.** Voici les nouvelles entrées dans l'Institut : le séminariste Nicolas Benegas (15/05/17 à Rosario en Argentine) ; Mlle Marina Inglese (23/06/17 à Verrua) ; le séminariste Piergiorgio Coradello (20/10/17 à Verrua) ; le frère postulant Audric Lefebvre, devenu frère Paul Thomas (8/06/18 à Verrua). Le 26 avril 2018 s'est tenu le chapitre général de l'Institut, en présence de tous les capitulants.

• **Ordres et vœux.** À Verrua, le séminariste Piergiorgio Coradello a revêtu la soutane le 24/06/17 et a reçu la tonsure le 26/04/18. Le séminariste Bernard Langlet a reçu le sous-diaconat le 26/04/18 de Mgr Stuyver. Mgr Stuyver s'est rendu aux États-Unis en Floride le 22/02/18 pour la consécration épiscopale de Mgr Joseph Selway conférée par Mgr Sanborn ; les évêques Stuyver et Dolan étaient co-consécrateurs. Le nouvel évêque, **Joseph Selway**, est né en 1978 à Walnut Creek, en Californie. En 1996 il a commencé ses études au Séminaire de l'Institut *Mater Boni Consilii* à Verrua Savoia, et a complété sa formation au Séminaire de la SS. Trinité, dans le Michigan sous la direction de Mgr Donald Sanborn. Il a été ordonné prêtre par Mgr Robert McKenna le 8 décembre 2001, en la fête de l'Immaculée Conception de Marie. En 2003 l'abbé Selway a été affecté à Brooksville sous la direction de Mgr Donald Sanborn pour enseigner à la *Queen of All Saints Academy School* et assister les Sœurs de *St. Thomas Aquinas*. Actuellement, il est vice-recteur du *Most Holy Trinity Seminary,* et enseigne à la *Queen of All Saints Academy* à Brooksville en Floride. Le 26/05/18, toujours à Verrua, a eu lieu l'ordination sacerdotale de l'abbé Damien Dutertre du *Most Holy Trinity Seminary* en Floride, par Mgr Donald Sanborn, en présence également de Mgr Joseph Selway. Le 09/06/18, les séminaristes Vincent Gastin, Louis-Marie Chuilon et le postulant Audric Lefebvre, désormais frère Paul Thomas, ont reçu la soutane.

Le 28/04/18 à Verrua, sœur Gemma Margherita a prononcé ses vœux perpétuels et Mlle Marina Inglese a pris l'habit religieux sous le nom de sœur Maddalena Maria.

Apostolat dans les différents pays

• **Argentine**

À Rosario, le *Centro studi e biblioteca Hugo Wast* a organisé quelques conférences sur différents sujets comme la

Au-dessus : sacre de Mgr Selway aux USA
Les quatre évêques, Mgrs Stuyver, Selway, Sanborn et Dolan

Au-dessous : ordination sacerdotale de l'abbé Damien Dutertre le 26 mai 2018 à Verrua
Certains des prêtres présents à la cérémonie avec deux évêques

méthode pour prier le rosaire et la méditation, ou sur l'infaillibilité pontificale. Un cours de formation catholique sur la philosophie et la théologie ainsi que des cours de catéchisme pour les adultes et pour les enfants sont également dispensés régulièrement.

• **Italie**

Casa San Pio X. La maison romagnole où réside l'abbé Carandino s'occupe, avec l'aide des confrères de Verrua, de l'apostolat dans les chapelles de Rome, Rimini, Pescara, Potenza et Bari. Un peu partout on enregistre une augmentation de fidèles, en particulier à Rome et à Pescara : dans ces villes, certains samedis, instruction religieuse et *Via Crucis* en Carême. À la chapelle de Rimini quelques chanteurs assurent les chants lors des offices, comme par exemple lors du Triduum Sacré. À Potenza et à Bari, avec l'ouverture des lieux de culte, la célébration des Messes est plus régulière.

À **Milan**, à partir du mois d'octobre ont été célébrés les neuf premiers vendredis du mois, avec la sainte Messe et le salut du Saint-Sacrement suivi par un bon nombre de fidèles. Le 7 décembre, pour la fête de saint Ambroise, comme chaque année, l'abbé Giugni a célébré en rite ambrosien antique. Le catéchisme des enfants continue et deux fillettes ont fait leur première communion en 2017 et un garçonnet en 2018.

En **Vénétie**, en plus de la Messe à Abano Terme (2e dimanche du mois), pour satisfaire aux exigences des fidè-

Prise d'habit et vœux de nos sœurs le 28 avril 2018

Prise de soutane d'un religieux et de deux séminaristes le 9 juin 2018

les véronais *non una cum* qui depuis plusieurs mois se sont trouvés sans Messe, l'abbé Giugni a commencé à célébrer une Messe dans la région de Soave - San Bonifacio le 4e dimanche du mois. On note une bonne et encourageante affluence de fidèles. La première célébration a eu lieu le 25/02. Nous sommes à la recherche d'un lieu stable où nous réunir, et malgré les "persécutions" s'ouvrent d'intéressantes perspectives.

En **Émilie**, signalons le Rosaire à la Madonna de San Luca à Bologne le 28/10/2017, et la *Via Crucis* à l'Osservanza à Bologne le 24/03/2018.

• **France**

Un prêtre s'est rendu en **Corse** (6-9/03/18) pour visiter et donner les sacrements à des familles de fidèles. À **Paris**, le nombre croissant des fidèles nous a poussés à prévoir, autant que possible un dimanche par mois, la présence d'un second prêtre pour permettre un nombre sensiblement plus élevé de confessions. Ce prêtre supplémentaire se rend ensuite à Raveau pour y célébrer la Messe en fin de journée. Le prêtre desservant habituellement Paris se rend près du **Mans** deux fois par mois (ou en Mayenne très exceptionnellement) : la Messe y était célébrée une fois par mois depuis 2015, mais ce rythme est devenu bimensuel depuis désormais un an. Dans la Sarthe, le 30 avril 2018, nous avons béni l'entreprise Meat&Doria France. À **Raveau**, depuis janvier 2018, la Messe qui était assurée une fois par mois est devenue bimensuelle.

• **Belgique, Pays-Bas et Allemagne**

En 2018, l'Institut fête ses vingt ans de présence à **Dendermonde** ; en effet, la maison fut acquise en 1998. Un grand merci aux fidèles qui nous ont manifesté leur confiance tout au long de ces années en faisant appel à notre ministère sacerdotal et en nous soutenant par leurs offrandes. À partir de la maison de Dendermonde, le Saint Sacrifice de la Messe est célébré régulièrement en Belgique (**Tournai**, **Bioul**), en Allemagne (**Lierfeld**), aux Pays-Bas (**Lepelstraat** et **Zwartemeer**) et à **Londres**. Dans ces endroits seule la Messe

Le camp bienheureuse Imelda, pour les fillettes avec les sœurs de l'Institut (2017)

est célébrée et on note rarement d'autres activités. L'espoir est encore vif de pouvoir acquérir une chapelle dans la région de **Tournai-Lille**. À Dendermonde, l'abbé Steenbergen organise tous les mois une réunion de la Croisade Eucharistique et un cours de catéchisme pour adultes. À Dendermonde (et ailleurs) des fidèles ont exprimé le désir de devenir tertiaires franciscains. Des réunions ont eu lieu et plusieurs adultes ont reçu l'habit et accomplissent leur noviciat ; une statue de saint François a été achetée. N'oublions pas de signaler que dans la menuiserie les machines de frère Christ, fidèle collaborateur de Monseigneur dès la première heure, tournent plus que jamais.

Activités estivales, camps et Croisade Eucharistique

• **Camp bienheureuse Imelda 2017.** Les inscriptions au camp bienheureuse Imelda augmentent d'année en année et afin de pouvoir accueillir toutes les fillettes, depuis 2017 les sœurs organisent deux camps, en juin et en juillet : l'excursion dans les Gorges de Saint-Gervais à Clavière, avec le pont tibétain le plus long du monde, a impressionné tout le monde, petits et grands. Les personnes âgées de la maison de repos voisine ont été distraits cette année aussi par les danses provençales et les chants de nos fillettes. La première "tournée" du camp de cette année s'est terminée par une procession en l'honneur du Sacré-Cœur et par la visite des lieux sanctifiés par la présence de saint Dominique Savio et de don Bosco.

• **Colonie d'été saint Louis de Gonzague.** La colonie de Raveau, arrivée à sa vingt-septième édition (10-24/07/17), a réuni 38 enfants, encadrés par des prêtres, des séminaristes, des religieux et des jeunes moniteurs. Les garçons ont partagé leur temps entre exercices de piété, jeux et catéchisme, ont visité l'abbaye de Saint-Benoît-sur-Loire, où sont conservées des reliques insignes du saint fondateur de l'ordre. Sans oublier la traditionnelle chasse au trésor en forêt, et le théâtre au cours de la veillée finale. Le vainqueur de la colonie a été un garçon italien.

• Le camp d'été avec les **Sœurs du Christ-Roi** s'est déroulé en 2017 du 10 au 28 juillet dans le Val de Suse, avec des visites d'endroits ravissants, le tout pour la plus grande joie des fillettes, qui se sont promises de se retrouver l'année prochaine.

• Du 30/07 au 11/08 a eu lieu, sous la direction de l'abbé Cazalas, notre **camp en montagne** pour jeunes gens de 14 à 21 ans, aux portes du Parc National des Écrins dans les Hautes-Alpes à presque 1 300 mètres d'altitude : une petite vingtaine de participants venant des quatre coins de la France et même quelques-uns d'Italie, encadrés par les prêtres, frère et animateurs de l'Institut, sans oublier l'indispensable Cédric, notre cuisinier cordon bleu ! Au programme : magnifiques promenades en montagne, découverte de panoramas

inoubliables, approche des animaux de ces contrées (bouquetins, chamois et marmottes), jeux, visites, le tout dans une saine ambiance d'amitié chrétienne ; le soir, le passionnant "topo" religieux d'apologétique, de spiritualité ou de psychologie catholique. Bien sûr, la Messe en général fort matinale (la montagne appartient à ceux qui se lèvent tôt !) dans la magnifique petite église du village voisin, Prapic. Le beau temps étant au rendez-vous, nous avons pu profiter au mieux des merveilles de la montagne, avec pas moins de six jours de marche !

Conférences

Le 26 novembre 2017 à **Paris** s'est tenue la conférence annuelle de l'abbé Ricossa ayant pour thème : *"La secte maçonnique : 1717-2017, 300 ans de maçonnerie moderne"*, rendez-vous désormais habituel et toujours apprécié. Les trois parties de la conférence ont présenté les origines de la secte, la réponse de l'Église et enfin ont souligné les ramifications entre la maçonnerie, le modernisme et même certaines franges du traditionalisme [Voir la conférence aux pp. 21-53]. Le 2 décembre 2017, conférence de l'abbé Ricossa à **Bologne**, organisée par "Virtute e Canoscenza" : "*De cette Rome où le Christ est romain. Rome et les païens dans les Saintes Écritures"*. Le 19/01/18 l'abbé Giugni a donné une conférence à **Fornace** (TN), organisée par la "Scuola di Filosofia" locale sur "*Saint Pie V : le Pape de la sainte Messe et de Lépante*" ; introduction par le maire Mauro Stenico. Le 20/01/2018 à la Libreria Universita de **Sora** (FR), l'abbé Carandino a parlé sur *"La réforme liturgique : de la Messe de Padre Pio à la messe de Luther ?"*. Le 26/01/2018 à **Francavilla al Mare** (PE), présentation des premiers volumes de la réimpression de la *Storia Sociale della Chiesa* de Mgr Umberto Benigni, avec des interventions de Marco Solfanelli (*Amicizia Cristiana*) et de l'abbé Carandino. À **Lille** le 07/04/18, l'abbé Steenbergen a donné une conférence sur la Thèse de *Cassiciacum*.

• **Centro Studi Federici**

Journée pour la Royauté Sociale du Christ : le samedi 14/10/2017 s'est déroulée à Modène la XII[e] journée pour la Royauté du Christ, avec le séminaire d'études qui avait pour thème le tricentenaire de la fondation de la maçonnerie moderne. Dans la première leçon, l'abbé Ricossa a parlé des origines de la secte, tandis que dans la deuxième il a commenté l'encyclique de Léon XIII *Humanum genus* et quelques pages de l'*Étude sur la Franc-Maçonnerie Américaine* d'Arthur Preuss. Enfin, dans la troisième leçon, il a traité des rapports entre maçonnerie et modernisme et aussi entre les sectaires et le "traditionalisme catholique". Le public a été particulièrement nombreux, battant le record de présences par rapport aux éditions précédentes.

• **Centro Studi Davide Albertario et Giacomo Margotti**

Camp en montagne pour les garçons en 2017

Camp à Raveau en 2017

À **Milan** le 18/11/2017, dans la splendide salle rénovée de l'Hôtel Andreola, s'est déroulé le XVI[e] Congrès d'Études Albertariennes avec pour thème :*"Saint Charles Borromée contre Luther. Le vrai réformateur catholique".* L'abbé Ricossa a articulé la journée autour de deux conférences : la première : *"Saint Charles. L'évêque de la Contre-Réforme catholique contre l'hérésie protestante"* ; et la seconde : *"La Contre-Réforme catholique de Borromée et la doctrine de la justification luthérienne de Bergoglio : une confrontation à 500 ans de la Réforme".* Les interventions ont permis de faire la clarté sur la manière dont se comporte un catholique qui est un vrai réformateur et de démasquer l'imposture luthérienne qui trouve tant d'émules et d'admirateurs de nos jours chez les modernistes comme J.M. Bergoglio. Présente comme toujours la table de la bonne presse.

Le 9/02/18 à **Turin**, à l'Educatorio della Provvidenza, le Centro Studi Giacomo Margotti a organisé une conférence sur *"Le Saint Suaire de Turin. Entre science et foi".* Le conférencier était le Professeur Marco Ginatta, auteur du livre *La Sindone a Torino* [edizione Ontogensi.it], introduction de l'abbé Giugni.

L'Institut et la presse et autres moyens de communication

• **Presse.** Le 25/09/2017 le portail www.riminiduepuntozero.it a interviewé l'abbé Carandino : *"Bergoglio ? Il occupe le trône papal sans en avoir l'autorité. L'Église dévastée par le modernisme".* Signalons aussi une interview de l'abbé Ricossa à la revue française *Rivarol* (n° 3305, 15 novembre 2017 ; communiqué 96/17 du Centro Studi Federici).

• **Radio Spada.** 28 mai 2017 : à Modène et à Ferrare, homélie de l'abbé Ricossa au cours de laquelle le célébrant expliquait les motifs pour lesquels l'Institut Mater Boni Consilii, à l'occasion de la procession de réparation contre la Gay Pride de Reggio Emilia organisée par le Comitato B. Giovanna Scopelli (Radio Spada), déconseillait aux fidèles d'y participer : (https://www.youtube.com/watch?v=bANk7eQ0GUM&list=PLPV8HFQ0V0si0TlyU8HGgOuo5L7eTnIvI&index=2). *Radio Spada* n'a pas manqué de réagir à cette homélie par un article de Piergiorgio Seveso (*Radio Spada, cinque anni di battaglie*, in *Radio Spada*, 15 giugno 2017), un autre de Luca Fumagalli (*Decadentismo e Cattolicesimo : le malizie di un lapidatore incallito dalla pessima mira*, in *Radio Spada*, 30 maggio 2017), un de Gabriele Colosimo (*Processione 3 giugno. Il pagellone,* in *Radio Spada*, 4 giugno 2017) et un de Cristiano Lugli (*Risposta ad una omelia critica di don Francesco Ricossa,* in *Inter multiplices Una vox*).

Toujours à propos de *Radio Spada*, signalons l'article *Uno gnostico a Reggio Emilia* (*l'aldilà secondo Maurizio Blondet*) publié sur le site de *Sodalitium* et repris par le Centro Studi Giuseppe Federici (communiqué n. 58/17 du 12/06/17), et l'article *Un astrologo per Radio Spada,* repris lui aussi par le Centro Federici (communiqué n. 38/18 du 19/04/18).

• **Le site internet.** Au cours de cette dernière année le site internet de *Sodalitium*, en plus des versions italienne, française, espagnole, anglaise et hollandaise s'est enrichi, par les soins de l'abbé Trauner, de la version en langue allemande (https://www.sodalitium.biz/de/).

• **Centro Librario Sodalitium.** Notre maison d'édition s'est employée à rééditer en 2018 le troisième volume de la *"Storia Sociale della Chiesa"* de Mgr Umberto Benigni, et à réimprimer, avec une nouvelle couverture, les *"Tesori spirituali. Le fonti della grazia"* et *"Il mio libro di preghiere".* Signalons en

Récollection à Raveau en 2017

Confirmations à Paris

outre la réimpression, par l'Associazione *Sursum Corda*, du beau livre du père Lemius *"Catechismo sul Modernismo"* [www.sursumcorda.cloud].

Exercices spirituels

• En **Italie**, depuis juin 2017, 3 sessions ont été données à Verrua en août et en janvier, pour un total de 56 participants (prédicateurs : MM. les abbés Ricossa, Carandino, Giugni). Du 18-23/09/17 ont eu lieu les Exercices pour les prêtres, les séminaristes et religieux (17 retraitants).

• En **France**, on note 7 sessions à Serre-Nerpol et à Raveau pour un total de 110 retraitants. Du 5-13 septembre, l'abbé Ricossa a donné les Exercices aux sœurs de la Maison Saint-Joseph de Serre-Nerpol, avec des religieuses du Christ-Roi, des religieuses de l'Œuvre de l'Étoile (père Raffalli) et des sœurs de l'Institut. Les journées de retraite pour la persévérance se sont déroulées à Serre-Nerpol le 4 mars 2018 et à Raveau le 1er novembre de chaque année, comme il est désormais de tradition.

Pèlerinages

• **Italie.** Le 19/08/17, comme chaque année, s'est déroulé le pèlerinage toscano-émilien au sanctuaire de **Bocca di Rio**. Du 4-7/09/17 une vingtaine de pèlerins accompagnés par l'abbé Giugni se sont rendus en pèlerinage à **Prague**, où ils ont pu visiter cette ville splendide et vénérer le célèbre Enfant Jésus dans l'église des Carmes. Notons que la célébration de la Messe sur la tombe de saint Venceslas a été particulièrement touchante. Un grand merci à Silvie Coradello, notre guide et fidèle, qui a su magnifiquement tout organiser et nous conduire dans la visite de sa ville. Le 21/10/17 pour le mois du Rosaire, l'Institut a organisé l'habituel pèlerinage régional entre Piémont et Lombardie qui cette année, sous la conduite de l'abbé Giugni, nous a conduits à **Arona** (NO), ville natale de saint Charles Borromée, avec la visite de la célèbre statue du San Carlone et de la charmante cité lacustre.

Oratoire san Gregorio VII de **Rome** : le 17/06/17 à la basilique Sainte-Croix-de-Jérusalem et aux principales églises du Trastevere ; le 4/03/18 à la *Scala Santa* ; le 16/06/18 aux églises de l'Aventin : Sainte-Prisque, Sainte-Sabine, Saint-Alexis, Saint-Anselme. Il a été possible, à l'intérieur du couvent dominicain de Sainte-Sabine, d'accéder à la cellule de saint Pie V et de pouvoir y prier. Pèlerinages organisés par la chapelle de **Pescara** : le 09/09/17, XIVe édition au *Volto Santo* de **Manoppello** (PE) et le 24/02/18 à la *Scala Santa* de **Campli** (TE).

Pèlerinage d'Osimo à Lorette : sans oublier celui de 2017 qui s'est très bien passé, arrêtons-nous sur la XVe édition du pèlerinage qui s'est déroulée il y a quelques mois. L'édition 2018 du pèlerinage (12-13 mai) a enregistré le plus grand nombre de personnes qui, au cours de toutes ces années, ont participé aux deux journées. Le nombre de familles avec des enfants, les nombreux jeunes et les visages nouveaux ont été pour tous une preuve évidente du moment favorable que traverse notre petit Institut, malgré les nombreuses adversités qui touchent l'Église et la société. Un autre élément qui s'est imposé à l'attention de tous est l'entente entre

PÈLERINAGES :

• Les pèlerins à Cotignac

• Pèlerinage en Terre Sainte : pèlerin vénérant le lieu de la Nativité

• Visite à la Sainte Tunique d'Argenteuil
Photo du groupe devant le reliquaire

Le groupe des pèlerins au Mont Thabor

prêtres et fidèles, fruit de la confiance et de l'estime réciproque. Partis avec la bénédiction donnée à Osimo par l'abbé Ricossa avec une relique de saint Joseph de Copertino et arrivés à la *Santa Casa* pour s'agenouiller aux pieds de la Sainte Vierge de Lorette, pendant deux jours les pèlerins ont élevé au Ciel prières et chants sacrés, revigoré leurs âmes par la confession et la sainte communion, et témoigné publiquement de la Foi au Christ-Roi. À la vue de la croix processionnelle qui ouvrait le pèlerinage, de nombreux passants et automobilistes se sont signés, ainsi que devant la statue de Notre-Dame lors de la procession finale.

• **Belgique.** Le 25/08/17 a eu lieu le pèlerinage à **Amettes**, lieu de naissance de saint Benoît-Joseph Labre. Le 10/09/17, pèlerinage à **Notre-Dame de Gaverland**, où Alessandro Farnese pria avant une bataille contre les protestants.

• **France. Terre Sainte** du 13-22/11/2017 : pour ce troisième pèlerinage en Terre Sainte organisé par l'IMBC (deuxième pour les fidèles de langue française), un groupe de quarante pèlerins a sillonné la Palestine durant dix jours. Cette formule de dix jours permet d'ajouter aux lieux les plus emblématiques d'autres thèmes, comme l'épopée des Croisades (saint Jean d'Acre) ou l'épopée du Carmel (mont Carmel) car c'en fut une aussi ! Pèlerinage à la Sainte Tunique **d'Argenteuil** le 17/03/18.

Pèlerinage aux seize bienheureuses **Carmélites de Compiègne** : nous avons eu la grâce de visiter à peu de temps d'intervalle les deux lieux emblématiques de leur histoire : le 12/05/18 mai le cimetière de Picpus où leur corps ont été jetés après leur exécution, et le 21/05/18 à Compiègne même en parcourant les différents lieux où ont résidé les carmélites (notamment après leur dispersion).

Le 08/05/18, le pèlerinage à **Notre-Dame de l'Osier**, s'est conclu cette année par la visite de la basilique. Thème du pèlerinage, les paroles de Notre-Dame à Port-Combet : «"Je te protègerai devant Dieu". La vraie dévotion à Notre-Dame en vue de notre salut».

Le 20/05/18, pour le dimanche de Pentecôte, environ quatre-vingt-dix fidèles se sont rassemblés sur l'esplanade du sanctuaire de **Notre-Dame de Grâces** dans le Var pour assister à la sainte Messe en plein air avant de se rendre en pèlerinage dans l'après-midi sur le lieu de l'apparition de saint Joseph. En effet, le village de **Cotignac** est unique au monde puisque, sur cette terre bénie, sont apparus à un siècle de distance, Notre-Dame puis saint Joseph. Chaque année, les fidèles de la Provence sont heureux de se retrouver pour ce pèlerinage qui attire aussi des fidèles de la Maison Saint-Joseph ou même de Paris. Une belle journée de prières et de grâces !

• **Suisse.** Le 30/09/17, pèlerinage à Saint Nicolas de Flüe avec les fidèles suisses.

Administration des Sacrements

• Baptêmes

Année 2017

16/04 dans la Sarthe, Aurore d'Osten-Sacken
01/05 à Raveau, Nolann-Gérard Bébon et Paul Carré
25/05 à Dendermonde, Giuseppe Filotto et Lucie Riley
27/05 à Saint-Honoré, Égide Cazalas
03/06 à Paris, Cécile Moulaï (avec le rite des adultes)
11/06 à Vigonovo (VE), Anita Risato
18/06 à Potenza, Osvaldo Zippo
02/07 à Modène, Vita Pacenza
15/07 à Verrua, Matilde Raimondi
22/07 à Verrua, Klara Lesbros
30/07 à Serre-Nerpol, Irène Allemann
18/08 à Serre-Nerpol, Cyrianne Estellon
19/08 à Annœullin, Marie-Anne Blanchard
02/09 à Serre-Nerpol, Constance Bonnel
14/09 à Moncalieri, Sofia Lorenzi
15/09 à Rueil, Keziah-Louis-Marie Poli-Madeleine
16/09 à Paris, Anaëlle et Erwan Autret
16/09 à Rovereto, Athena Cappelletti
27/09 à Moncalieri, Edoardo Lorenzi
07/10 près d'Orléans, Cyriaque Blanquet de Rouville
15/10 à Serre-Nerpol, Étienne Vezin
01/11 à Rovereto, Ginevra Ferigolli
12/11 à Paris, Kaïs-Calixte et Christophe Telga
21/11 à Frasnes-lez-Anvaing, Aurore Salmon
09/12 près de Nantes, Ivan Le Gal
24/12 à Paris, Pierre-Emmanuel K/Bidi

Année 2018

07/01 à Rovereto, Agata Manara
18/02 à Rovereto, Pietro Cesare Prandi
31/03 à Serre-Nerpol (au cours de la Veillée pascale), Valérie Allegrini (avec le rite des adultes) et sa fille Dolorès (Lola) et Marie-Salomé (Salima) Azzaoui (avec le rite des adultes)
31/03 à Dendermonde, Hanne De Grave
02/04 à Dendermonde, Antoine Dupont
02/04 à Modène, Cloe Maria Bertaglia
04/04 à Ellezelles, Katrijn Van Overbeke
08/04 à Raveau, Romain Langlet
15/04 à Rosario (Argentine), León Leguizamón Núñez
21/04 à Anvers, Verena Moreau
30/04 à Dendermonde, Ilya Sergeyssels
04/05 à Gualdo Tadino (PG), Manuel Tommaso Ceccanti (rite des adultes)
05/05 à Wanlin, Célestine Dumortier
05/05 à Dendermonde, Kasper De Ridder
18/05 à Santarcangelo (RN), Giuseppe Felice Antonio D'Arco
19/05 à Paris, Jean Badri Choulak (avec le rite des adultes)
20/05 à Potenza, Leo Vittorio Messina
20/05 à Turin, Rebecca Lucano
24/05 à Paris, Christophe et Céline Autret (avec le rite des adultes)
03/06 à Rovereto, Cesare Tito Armanini
24/06 à Rimini, Nicole Malvisi

• Mariages

Année 2017

27/05 à San Bonifacio (VR), Mattia Girlanda et Martina Costantini
27/05 à Verrua, Mattia Rossi et Katya Falcon
02/06 à S. Silvestro (PE), Yuri Sablone et Maria Cristina Solfanelli
05/06 à Luynes, Christophe Bertolino et Sophie Ripert
17/06 à Verrua, Yannick Lesbros et

Drama Pantoflicova
24/06 à San Giovanni Marignano (RN), Riccardo D'Arco et Luana Tura
29/07 à Castelgomberto (VI) Alessandro, Tasinato et Anna Santagiuliana
09/09 en Campanie, Massimo Molinari et Marianna Caruso
07/10 à Jette, Axel Lesueur et Marie-Colombe Brabant
30/12 au Portugal, Benoît Herrouin et Viviane Pereira

Année 2018

10/02 dans le Frioul, Hervé de Gantès et Diana Ferroli
01/04 à Serre-Nerpol, Salima Azzaoui et Éric Garcia
21/04 à Modena, Fabio Bolognini et Isabella Selleri
05/05 à Verrua, Umberto Portaluri et Sara Marchisio
05/05 à Gualdo Tadino (PG), Manuel Ceccanti et Elisa Fratini
02/06 à Verrua, Stefano Andreozzi et Raquel Garcia de Alba

• Anniversaires de mariage

20/06/17 à Selva di Fasano (BR), les 15 ans de mariage de Francesco et Mimma Schiavone
21/06/17 à Raveau, les 40 ans de mariage de Marc et Sylvie Langlet.
24/09/17 à Rimini, les 40 ans de mariage de Luigi et Gabriella De Capua

• Confirmations

Mgr Stuyver a administré les confirmations dans les lieux suivants :
15/10/17 à Paris (23 confirmands)
04/02/18 à Budapest (27 confirmands)
28/04/18 à Verrua Savoia (18 confirmands)
29/04/18 à Serre-Nerpol (39 confirmands)

Au cours de la dernière année, Monseigneur a également administré une dizaine de confirmations à Dendermonde.

• Premières communions

Année 2017

11/06 à Milan, Isabella Coloru et Isabella Fazio
25/06 à Serre-Nerpol, Léa Bojarski, Luce Chiocanini, Marie-Élisabeth Cazalas
25/06 à Annecy, Clotilde, Marion et Thibaut Larfaillou ; Lilli Marie Saugneaut
02/07 à Paris, Privat Vigand, Lina Federici et Elsa K/Bidi
08/07 près d'Orléans, Grégoire Blanquet de Rouville
22/07 à Verrua, Klara Lesbros
10/09 à Potenza, Asia Carretta
17/12 à Serre-Nerpol, Valentin Bousige

Année 2018

20/01 à Rome, Margherita Pulitelli
31/01 à Corciano (PG), Antimo Mazzasette
01/04 à Serre-Nerpol, Valérie Allegrini, Dolorès Allegrini, Marie-Salomé Garcia (Azzaoui)
08/04 à Serre-Nerpol, Lauren Bousige
22/04 à Modène, Lorenzo Bonardi
28/04 aux Pays-Bas, Michael Maria Romano Pulitelli
01/05 à Verrua, Nathanele Pizzocchi
10/06 à Rovereto, Ascanio Giuliana et Gabriella Fattor
17/06 à Milan, Francesco Chiarello
24/06 à Turin, Maddalena Chasseur

• Anniversaires

Le 24/07/17, l'abbé Sergio Casas-Silva a fêté ses 30 ans de ministère. Le 10/09/17 à Modugno, Messe pour Pino Tosca. Le 28/10/17 et le 05/05/18, l'abbé Giugni a célébré la Messe au cimetière de Bergame pour les victimes de la RSI. Le 05/11/17 a été célébré à Rome le 150e anniversaire de la victoire de l'Armée pontificale lors de la campagne militaire de l'Agro Romano, terminée par la bataille à Mentana du 3 novembre 1867. Le matin, l'abbé Fraschetti a célébré la Messe à l'oratoire san Gregorio VII. Au cours de l'après-midi, malgré l'ouragan qui s'est abattu sur Rome, hommage au cimetière du Verano devant la chapelle où est inhumé le général Kanzler avec sa famille, avec prières pour le repos de leurs âmes, et devant le monument voulu par Pie IX précisément pour rappeler les morts pontificaux des batailles de 1867. Le 23/06/18 à la Maison Saint-Joseph de Serre-Nerpol, Messe pour l'anniversaire de la mort du R.P. Georges Vinson, fondateur des Sœurs du Christ-Roi.

Défunts

Année 2017

Le 15/05 à Turin, **Franca Petrazzini veuve Miletto** ; elle se confessait à l'abbé Ricossa. Le 30/05 **Maria Anna Beltramino veuve Meritano** (mère de Dario Meritano) ; elle avait reçu les sacrements de l'abbé Fraschetti. Le 09/06 **Rosalba Chiossone** ; funérailles célébrées par l'abbé Carandino dans l'église de Paderno (FC). Le 10/06 est décédé **Gabriel Grelin**, un des fondateurs de la chapelle de Chambéry, où depuis plusieurs années se célèbre la sainte Messe *non una cum*, et où les prêtres de l'Institut ont officié plusieurs fois. Il s'est occupé avec une grande générosité de la chapelle qui lui doit beaucoup. Le 30/07 **Rosa Candida Celli**, de Villa Verucchio (RN), Messe du trentième jour à la chapelle de Rimini. Le 11/08 **Georges Wiotte**, mort près de Creil, muni des sacrements, ses funérailles ont été célébrées le 17/08. Le 02/10 **Fausto Proli** de Forlì, Messe du septième jour à la chapelle de Rimini. Le 14/08 à Montevarchi, **Gaetano Rennella** (sacrements le 24 juillet par son neveu l'abbé Ricossa) ; il accueillit chez lui pendant plusieurs années à Levanella nos prêtres. Funérailles le 16/08 à Castelnovo ne' Monti. Le 28/08/17, en Argentine, **Olga Esther Silva**, mère de l'abbé Sergio Casas-Silva. Elle était née en 1941 à Arrecifes ; elle a été une collaboratrice constante des œuvres de la Fondazione San Gaetano et de la chapelle de la Casa San José. Après une maladie respiratoire au cours de ces dernières années et cardiaque ces trois derniers mois, elle est décédée en ayant reçu à trois reprises les sacrements ; ses funérailles ont été célébrées par son fils prêtre. Le 16/12 à Milan, funérailles de **Ione Donelli**, âgée de 95 ans.

Année 2018

Le 13/01 est décédé à Acqui Terme (AL), muni des sacrements reçus la veille des mains de l'abbé Giugni, **Jacques Morin**. L'Institut a envers lui une dette spéciale de reconnaissance puisque c'est grâce à lui et à son épouse, qui mirent à notre disposition leur maison située viale Tunisia à Milan, que l'on commença à célébrer la Messe dans la cité ambrosienne le 23/11/1997. Après environ une année chez eux, nous prîmes en location le local de la via Vivarini, que nous pûmes aménager aussi grâce à leur aide. Originaire de Normandie, l'ingénieur Morin était une personne cultivée et affable qui nous suivait régulièrement dans nos différentes activités ; tant que la santé lui a permis, il était toujours présent à la Messe dominicale que ce soit à Milan ou à Paris. L'abbé Giugni a célébré ses funérailles le 18/01 à Verrua ; l'inhumation a eu lieu à Venaria Reale. Le 17/01 **Marie-Françoise Mahé**, mère de sœur Marie-Gabriel (Sœur du Christ-Roi), à l'âge de 82 ans. Le 05/03 à Asnières, décès de **Colette Jeancolas** ; elle avait reçu les sacrements le 24/12 et le viatique le 14/02. Le 09/02, décès du Docteur **Roberto Armenia** à Modène, après avoir reçu les sacrements de l'abbé Ricossa. Le 14/02 à Saint-Étienne, **Antoine Malécot**, qui avait reçu les sacrements de l'abbé Murro. Le 03/03 **Franco Cellamare**, 51 ans, à Martina Franca (TA), où l'abbé Carandino a célébré une Messe de *Requiem* le 21/03. Le 31/03 à Turin, **Pietro Bichiri**, 91 ans, qui avait reçu les sacrements de l'abbé Murro, la dernière fois le 28/03 ; ses funérailles ont été célébrées à Turin le 5 avril. Le 03/04, funérailles à la Maison Saint-Joseph à Serre-Nerpol de **Marie-Thérèse Limouzin**, mère de sœur Marie-Madeleine (Sœur du Christ-Roi), qui durant sa vie, avec son époux, a aidé des prêtres *non una cum* dans leur ministère, en particulier l'abbé Saffré. Le 09/04 rosaire et bénédiction du corps de **Argentina Dionigi** à Formigine. Le 17/05 **Arnaldo Bertolini**, classe 1932, secrétaire de l'*Ass. Naz. Familiari Caduti e Dispersi della Rsi*, funérailles le 24/05 à la chapelle de Rimini, inhumation au cimetière d'Alessandria. Le 31/05 à Berck-sur-Mer, le Docteur **Serge Olender**, après une longue maladie et après avoir reçu pieusement le 11/05 les derniers sacrements. Le 05/06, décès de **Henri Desclos de la Fonchais**, après une longue maladie.

Nous recommandons enfin à vos prières les âmes de plusieurs prêtres défunts : **Mgr John Hesson**, décédé le

27/08/17. Le 22/10/17 s'est éteint à l'âge de 92 ans **l'abbé Josef von Zieglauer**. Né le 11 mai 1925 à Bolzano et ordonné prêtre le 29 juin 1952 à Bressanone, il est surtout connu pour avoir conservé, après la réforme de Paul VI, la Messe de son ordination, d'abord dans la paroisse de Selva dei Molini, puis, à partir de 1983, dans celle de Spinga, dans le Val Pusteria. **L'abbé Jean Siegel**, curé de Thal-Drulingen (Alsace), décédé le 20 mars 2018. Tous célébraient la Sainte Messe *non una cum*. Rappelons aussi des chercheurs que nous avons connus. Le 15/10/17 est décédé à l'hôpital de Créteil, **Serge Thion** âgé de 75 ans. Ses écrits marxistes et anticolonialistes lui valurent de nombreuses approbations dans la société française, jusqu'à faire partie du CNRS (Centre National de la Recherche Scientifique). Sa prise de position en faveur du révisionnisme historique, depuis 1979 (à ce propos, il fonda le premier site révisionniste francophone, appelé Aaargh), lui valut le plus dur ostracisme. Serge Thion a été plusieurs fois notre hôte, et il se rendait chaque année aux conférences de l'abbé Ricossa à Paris, manifestant envers lui une réelle et profonde amitié. Le 02/12/17 est décédé l'historien **Gianni Vannoni**, dont l'œuvre principale (mais non unique) est *Massoneria, fascismo e Chiesa Cattolica*, publiée par Laterza en 1980. L'abbé Ricossa fut son hôte à Florence en septembre 1975, après avoir fait avec lui les Exercices spirituels à Fiesole avec le père Barrielle, au cours de notre commun militantisme à *Alleanza Cattolica*. À cette période, Vannoni s'intéressa particulièrement au catholicisme intégral et aux figures de l'abbé Paolo de Töth, directeur de *Fede e ragione*, et de Mgr Umberto Benigni, fondateur du *Sodalitium Pianum*. Le plus grand expert italien de la maçonnerie, le père jésuite Florido Giantulli, confia à Vannoni son fonds "maçonnique" (le livre susnommé dut beaucoup à ce fonds archivistique). Plus tard Vannoni quitta non seulement *Alleanza Cattolica*, mais aussi les milieux catholiques traditionalistes. Cependant, l'abbé Ricossa put le revoir à l'occasion d'une conférence à Florence en novembre 2005, et à cette occasion il eut la surprise de recevoir en don de Vannoni le fonds entier et la bibliothèque que nous gardons aujourd'hui à Verrua comme "Fondo Giantulli-Vannoni". Nous regrettons d'avoir appris tardivement la nouvelle de son décès survenu à l'âge de 69 ans : il était né à Rosignano Marittimo le 25 décembre 1949.

Dans la nuit du jeudi 22/03/18 est décédé à Rivoli, à l'âge de 93 ans, le Professeur **Eugenio Corsini**, ancien professeur de Littérature Chrétienne Antique et ensuite de Littérature grecque à l'Université de Turin. Il nous honora de son amitié suite à l'article que *Sodalitium* dédia à son exégèse de l'Apocalypse (n° 48, avril 1999). Avant d'entreprendre des études universitaires, le Professor Corsini avait fréquenté le séminaire diocésain, conservant toute sa vie la foi de sa jeunesse.

À toutes ces familles en deuil, nos sincères condoléances et l'assurance de nos prières pour leurs défunts.

Conférences à Paris

M. l'abbé Francesco Ricossa interviendra le dimanche 2 décembre 2018.

Programme : Messes le matin, conférences l'après-midi.

Nous annoncerons très prochainement le thème retenu pour cette journée.

Pour toute information, abonnez-vous à notre liste de diffusion par e-mail sur notre site, et consultez le site www.sodalitium.eu - e-mail : info@sodalitium.eu

Avis à nos lecteurs

À cause du mauvais fonctionnement des services postaux, au cours de ces dernières années nous avons constaté une augmentation des exemplaires de la revue qui nous sont revenus ou n'ont pas été distribués. Nous vous prions de nous confirmer l'exactitude de votre adresse postale et de nous signaler d'autres adresses de personnes susceptibles d'être intéressées par Sodalitium, en téléphonant ou en écrivant à la rédaction

e-mail. info@sodalitium.eu - tel. +39.0161.839335

CENTRES DE MESSES

RÉSIDENCES DES PRÊTRES DE L'INSTITUT

ITALIE: Verrua Savoia (TO). Maison-Mère. Istituto Mater Boni Consilii - Località Carbignano, 36. Ste Messe: en semaine à 7h30, le dimanche à 18h. Tél.: +39.0161.83.93.35 - E-mail : *info@sodalitium.it*

San Martino dei Mulini (RN). Casa San Pio X. *Abbé Ugo Carandino* - Via Sarzana 86. Pour toute information, Tél (et Fax) +39. 0541.75.89.61. E-mail : *info@casasanpiox.it.*

ARGENTINE: Rosario. Casa San José - *Abbé Sergio Casas Silva*, Iguazú 649 bis, C. P. 2000 - Rosario (Santa Fe). Tous les dimanches, Ste Messe à 10h. E-mail : *casasanjose@sodalitium.it*

BELGIQUE: Dendermonde. *Mgr Geert Stuyver*: Kapel O.L.V. van Goede Raad, (chapelle N.-D. du Bon Conseil) Koning Albertstraat 146 - 9200 Sint-Gillis Dendermonde: Ste Messe le dimanche à 10h. Tél. (et Fax): (+32) (0) 52.38.07.78.

FRANCE: 350 route de Mouchy 58400 **Raveau**. Pour toute information, tél.: 03.86.70.11.14.

AUTRES CENTRES DE MESSES

FRANCE

Aix-en-Provence: Ste Messe les 1er et 3ème dimanche du mois à 18h. Confessions à 17h. Hôtel Ibis Styles, 3 boulevard de la Grande Thumine. Pour information, tél.: 06.77.08.60.35 ou 04.42.60.80.29.

Annecy: Ste Messe les 2ème et 4ème dimanche du mois à 10 h. Confessions à 9h. Se renseigner pour les autres dimanches, tél.: 04.50.52.81.20.

Cannes: Ste Messe les 2ème et 4ème dimanche du mois à 18h. Confessions à 17h30. Pour information, tél.: 06.77.08.60.35. ou 04.93.60.22.68.

Lyon: *Chapelle N.-D. du Bon Conseil*. 11 rue Pareille, 69001. Ste Messe les 2ème et 4ème dimanche du mois à 17h. Confessions à partir de 16h30. Se renseigner pour les autres dimanches, tél.: 06.70.45.77.28.

Le Mans: à 20 km au nord-ouest du Mans. Messe deux dimanches par mois, se renseigner au préalable, tél.: +39.0161.839.335.

Paris: pour information, tél.: +39.0161.839.335. Deux lieux: programme diffusé tous les mois par e-mail.

- 18 passage Dubail, 75010 pour tous les dimanches et fêtes d'obligation (Ste Messe à 10h, confessions à 9h).
- Certains jours de semaine : Oratoire N.-D. du Bon Conseil, 19 rue Théodore Deck, 75015 Paris.

ALLEMAGNE

Lierfeld: (50 km au nord de Trier/Trèves): Herz-Jesu-Kapelle, Hauptstraße 7. Se renseigner au +32(0)52380778.

AUTRICHE

Altenburg 3591: NÖ, Horner Str. 4. Ste Messe le dimanche. En semaine à 11h30; se renseigner. Pour toute information, tél.: (+43) 2982 30145 od. E-mail : *1fkatholisch@gmail.com*

BELGIQUE

Dendermonde: voir ci-dessus.

Tournai: Ste Messe le 1er et 3ème dimanche du mois à 17h. Confessions à 16h30. Se renseigner au +32(0)52380778.

HOLLANDE

Bergen op Zoom: se renseigner au +32(0) 52380778.

Zwartemeer: se renseigner au +32(0)52380778

SUISSE

Servion (**Suisse** à 15 minutes de Lausanne, Vaud): Oratoire Saint Nicolas de Flüe. Pour toute information, tél.: +39.0161.839.335.

Confessions une demi-heure avant les messes.

Pour toute information pour les messes consultez les sites :

- **en France et Suisse : www.sodalitium.eu**
- **en Belgique et Pays-Bas : www.sodalitium.be**
- **en Italie : www.sodalitium.it**
- **en Angleterre : www.sodalitiumpianum.com**
- **en Argentine : www.sodalitiumpianum.it**
- **en Autriche et Allemagne : www.sodalitium.at • e-mail : info@sodalitium.eu**

COMMENT NOUS AIDER

- LIBELLER À: ASSOCIATION MATER BONI CONSILII - 350 route de Mouchy - 58400 RAVEAU (France).
- VIREMENT BANCAIRE: Compte LCL Le Crédit Lyonnais (Références Internationales): **IBAN:** FR52 3000 2075 3100 0007 9074 U78 **BIC**: CRL YFRPP
- VIREMENT CCP: n° 2670 37 W DIJON. **IBAN:** FR78 2004 1010 0402 6703 7W02 537 **BIC:** PSSTFRPPDIJ

- Reçu fiscal sur simple demande, pour bénéficier notamment des exonérations fiscales (66% de votre don à une association est déductible de votre impôt sur le revenu, dans la limite de 20% de votre revenu net imposable).